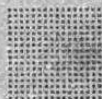


louis le brazidec

SAINT-YVES-LA-VÉRITÉ

VILLAGE BRETON



Ses curiosités

Son histoire

Son maquis

SAINT-YVES-LA-VÉRITÉ

VILLAGE BRETON

INTRODUCTION



BRAVES GENS DE SAINT-YVES

J'avais, tout d'abord, écrit ce petit livre pour vous... uniquement pour vous. Trois raisons m'en avaient inspiré l'idée et ont, par la suite, encouragé mon travail :

J'ai pensé, premièrement, qu'il pouvait être pour vous d'un grand intérêt de connaître l'histoire de votre pays, des lieux et des objets qui vous sont familiers.

J'ai désiré d'autre part, vous fournir une documentation que vous pourriez utiliser, le cas échéant, auprès des curieux et des touristes en quête de renseignements.

Enfin, j'ai voulu vous faire apprécier davantage les beautés et les richesses de votre hameau et, par voie de conséquence, vous faire toujours plus aimer ce petit coin de terre où, par une faveur de la Providence, St Yves est particulièrement honoré.

Il est écrit sans forfanterie et sans prétention, dans la forme familière que j'aime prendre avec vous lorsqu'ensemble nous conversons. Je dois même avouer qu'il n'était nullement dans mes projets de le publier hors de chez nous et, sans doute, serait-il demeuré dans les limites de la paroisse si certaines nécessités que vous connaissez bien ne m'avaient déterminé à en faire un article d'exportation.

Puisse-t-il contribuer à parfaire l'histoire de St Yves-La-Vérité par l'ouverture d'un nouveau chapitre dont il appartiendra à votre génération d'écrire, en édifiant Kermartin, une des plus belles pages !

L. B.

Nihil obstat :

J. de VAUGRENTE,
Censeur.

Imprimatur :

En la fête de St Yves,
le 19 Mai 1946.
Ch. LE BARON,
Vic. gén.

En vente chez l'auteur, SAINT-YVES-BUBRY (Morbihan)
ou à l'Imprimerie BLANCHARD, Hennebont

Louis LE BRAZIDEC

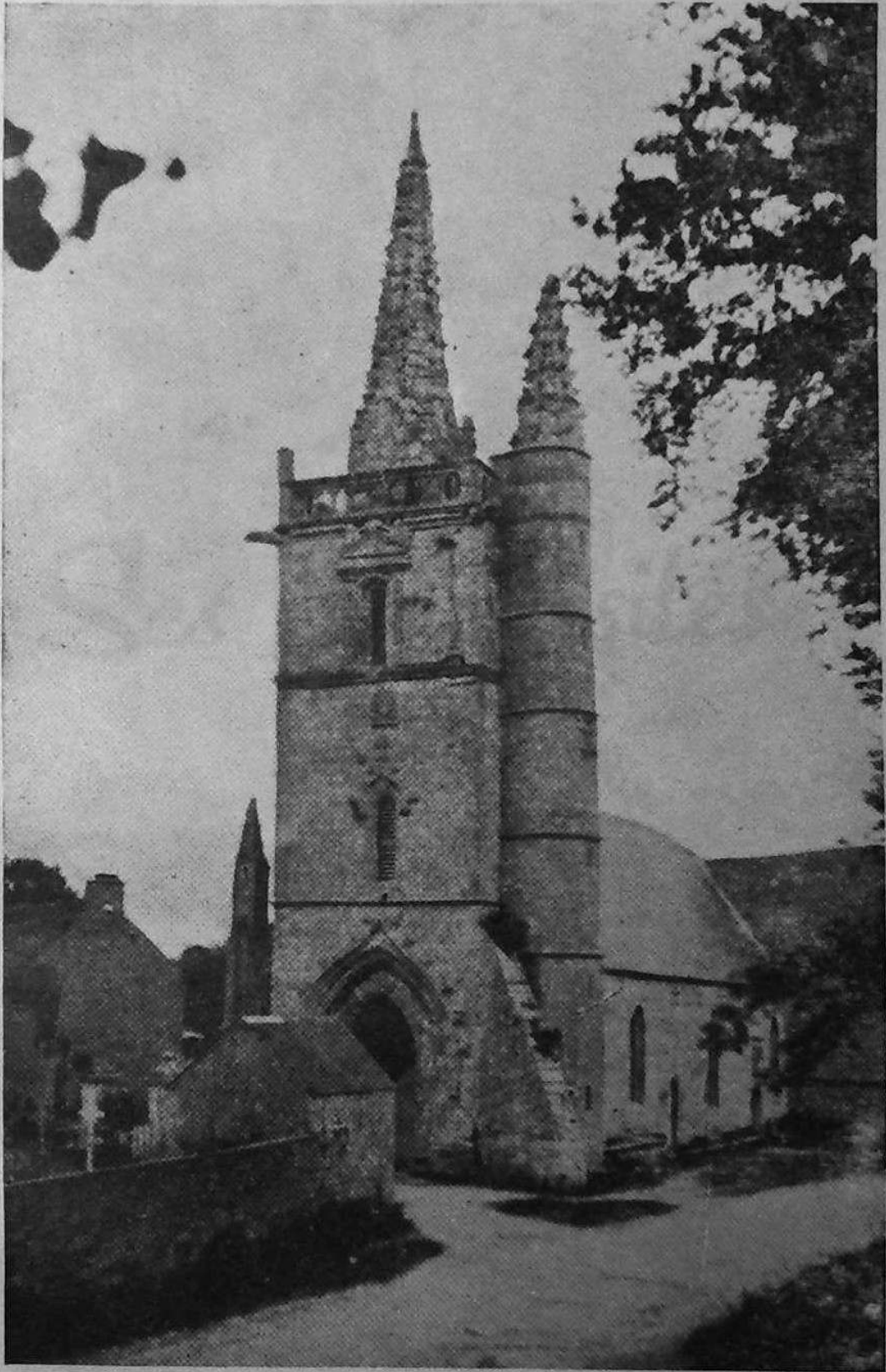
SAINT-YVES-LA-VÉRITÉ

VILLAGE BRETON

Ses curiosités

Son histoire

Son maquis



Église de Saint-Yves - Le Clocher

Ses Curiosités



Quand, venant de la région lorientaise, on abandonne, à Sebrevet, les rives du Blavet dont la paisible et souriante vallée remonte vers Pontivy et qu'on s'engage dans la percée qui s'oriente plus au nord, vers le pays des Pourlettes, le regard est agréablement surpris par l'aspect d'un paysage nouveau dont la contrée bretonne offre un certain nombre d'heureux spécimens à l'intérieur des terres. Devant lui s'ouvre une gorge sauvage, profonde, étroitement encaissée entre deux chaînes de collines à l'assaut desquelles grimpent des taillis touffus et des bois d'essences diverses. De loin en loin une immense lande rocheuse et à pente rapide interrompt cette masse de verdure. A son sommet, un bouquet de

châtaigniers abrite parfois un village haut perché qui coiffe cette partie dénudée du coteau comme un toupet hirsuite sur un crâne à demi-dépouillé.

La route, étroite et sinueuse, suit scrupuleusement, dans le fond de la vallée, les capricieux méandres d'un ruisseau bruyant qui ne semble nullement fatigué bien qu'il ait actionné, tout au long de son cours, les aubes et les seaux de multiples moulins et qui chante, sur le clavier de son lit rocailleux, sa dernière mélodie, avant d'aller se fondre dans les eaux du Blavet. Sur le versant opposé, des prés, où paissent des troupeaux, déroulent, comme une longue banderolle, la série ininterrompue de leurs tapis verts.

La route serpente ainsi au fond du ravin sur un parcours de plusieurs kilomètres au bout desquels, décrivant une courbe, accentuée en épingle à cheveux, dans une contorsion qui semble lui coûter, elle franchit le ruisseau et s'accroche au flanc de la colline.

Elle se transforme, dès lors, en une large chaussée goudronnée jusqu'au sommet que l'on atteint après une longue et pénible ascension. Les jambes peuvent être lasses et la sueur peut perler au front mais la surprise offerte au terme de l'effort permet d'oublier un instant cette fatigue. Au bénéfice d'une halte bienfaisante s'ajou-

te, en effet, le plaisir inattendu de contempler le château de Kernivinen dont la silhouette se dessine, gracieuse, au faite d'une pelouse fortement inclinée et au milieu d'un décor de lourds massifs et d'arbres robustes. Deux allées, tracées avec goût, viennent, en s'incurvant comme des bras dans l'esquisse d'un geste accueillant, se rejoindre, avant d'atteindre la route, entre deux barricades rustiques, cependant qu'au premier plan, s'étale, nonchalante, une magnifique pièce d'eau sur laquelle surnagent les nénuphars et où se mirent les arbustes et les joncs.

Encore cent mètres et voici le plateau de St-Yves. Un clocher qui semble, à première vue, rigide et pointu comme un peuplier, annonce le petit bourg dont apparaissent d'ailleurs les premières maisons.

I — L'ÉGLISE

Dès l'entrée dans le village, l'attention se concentre sur l'église dont l'imposante et massive silhouette n'exclut ni la finesse ni l'harmonieux agencement des détails.

S'il n'est pas rare de découvrir, un peu partout en Bretagne, des monuments d'indiscutable valeur tant archéologique qu'historique, on ne s'étonne pas moins de rencontrer ici ce joyau inattendu.

Il serait intéressant de connaître ses véritables origines mais, sur ce point, les Archives sont muettes ou inexistantes. Nous ne pouvons qu'étayer des suppositions sur quelques documents retrouvés çà et là et sur les réalisations artistiques et architecturales de l'ouvrage.

Il ne semble pas, comme certains l'ont prétendu, que l'église de St-Yves ait été cons-

truite sur les ruines d'une ancienne chapelle romane dont les traces subsistent encore aujourd'hui. Le premier édifice, effectivement de style roman, a tout simplement subi des modifications et agrandissements. C'était une chapelle ordinaire et sans prétentions, telle qu'on en rencontre un peu partout ; un temple rectangulaire, rigide, sans transepts, terminé, d'une part, par un sanctuaire sans appareil et, d'autre part, par un clocheton aux proportions plutôt mesquines.

A quelle date remonte cette première construction ? « Une tradition locale, dit Cayot-Deslandres, attribue la fondation de la chapelle de St-Yves, à une famille qui comptait St-Yves parmi ses auteurs ». Un autre historien, écrit d'autre part : « En 1400, les Seigneurs du château de Kernivinen avaient toutes les prééminences honorifiques de cette chapelle ». Si l'on tient compte de la date de la canonisation de St-Yves en 1347, le rapprochement de ces deux textes nous révèle une date approximative qui se situerait dans la seconde moitié du 14^e siècle.

Cette antique chapelle existe toujours et forme la majeure partie de la nef actuelle. On peut relever ses dimensions premières entre la fenêtre nord et l'angle extérieur du transept. A la distance d'environ 1 mètre de cette ouverture apparaissent nettement, dans l'appareil de pierre,

le raccord de maçonnerie ainsi que les différences de façon dans le prolongement de la corniche qui limite la toiture et du banc de granit qui court au bas-flanc.

Plus tard, le bâtiment, qui s'était avéré trop exigü, fut prolongé à l'est et à l'ouest. Il devait acquérir ainsi ce qui fait aujourd'hui sa splendeur, les transepts, l'abside et la tour.

Un certain nombre d'armoiries, incrustées en maints endroits de l'édifice, donnent à penser que des châtelains notables présidèrent à ce travail. « Des dates et les armes des Rosmar-Cancoët ainsi que des ornements, empruntés au style de la Renaissance, prouvent que ces constructions appartiennent à la fin du 16^e siècle ». De fait, sur le tympan extérieur de la porte (aujourd'hui murée) du transept sud, se lit, en relief sur la pierre, la date de 1589.

« La décoration de ces parties nouvelles, est surtout Renaissance avec quelques souvenirs de décoration flamboyantes ; accolades à crochets, choux, contreforts à pinacles » (*Eglises de France*).

L'abside qui orne le chevet de l'église est construite à pans coupés dont chacun est surmonté d'un pignon aigü, élégant et fleuroné. Aux angles se dressent de jolis contreforts à pinacles et gargouilles malheureusement inachevés.

Sur la face du pignon est, ainsi qu'au-dessus du transept sud sont sculptés de beaux motifs renaissance encadrant des armoiries.

A l'autre extrémité de l'édifice, au-dessus du porche, s'élève une grande tour quadrangulaire, à baies renaissance, flanquée d'une élégante tourelle d'escalier, que termine un clocheton et surmontée d'une flèche polygonale et fleuronée dont les proportions sont peut-être un peu trop réduites. A la base de cette flèche, dont le sommet atteint 33 mètres, court une galerie ogivale à jour, entourant la terrasse et marquée aux angles par quatre pinacles presque tous encore dépourvus de leur couronnement.

A la suite d'un affaissement, la tour dut être étayée au sud par un soutien d'angle inesthétique dont l'inélégance est encore mise en relief par la silhouette délicate et finement travaillée du contrefort qui, de l'autre côté, épaulé le coin de l'édifice. Pour la même raison, les archivoltés, qui dessinent l'entrée du porche et la porte sous clocher, ont été renforcés par des arcs supplémentaires, disgracieux et mal rapportés.

Sous le porche, des naissances d'ogives appellent une voûte à étage, mais les formerets et le départ des arcs diagonaux, reposant sur des corbelets d'angle, ont seuls été exécutés. Enfin

« au premier étage du clocher est aménagée une curieuse chapelle haute, décorée d'ogives de fausse architecture et ouvrant sur la nef. Des départs d'ogives y attendent une voûte qui ne fut jamais construite » (*Eglises de France*).

Une des particularités du clocher est de se présenter sous des aspects très différents suivant l'angle sous lequel il est considéré. D'après l'orientation et sous l'effet de la perspective adoptée, un changement des formes et un décalage des proportions en font apparaître une image toute autre ce qui donne l'impression d'avoir chaque fois devant les yeux une construction nouvelle.

..

Aucune indication ne permet d'établir si la première chapelle de St-Yves possédait des cloches. On sait seulement qu'en 1803 une cloche fut attribuée au sanctuaire. L'acte authentique de sa bénédiction a été retrouvée ; en voici la copie :

« *L'an de grâce mil huit cent trois, le douze mai, vieux stile, correspondant au vingt-deux floréal, an onze de la République française, a été bénite une cloche pour le service du culte de la succursale de St-Yves, vulgo de Bubry, à laquelle on a donné le nom de Thomas.* »

Les parrain et marraine, Thomas, Jean, Marie du Coédic et Jeanne, Prudence La Pierre La Forêt ont été suppléés par Joseph Le Dily et Perrine Le Guyader, les deux de la dite succursale, qui ont déclaré ne savoir signer, de ce interpellés.

La bénédiction de la dite cloche a été faite par Messire Hyacinthe Le Ridant, desservant de la succursale de Bubry, assisté par Messire Pierre Giquello, desservant de la succursale de St-Yves, lesquels ont signé.

P. Giquello, desservant de la succursale de St-Yves.

Hya. Le Ridant, dt de Bubry.

Cette cloche, prénommée Thomas, a rempli sa fonction jusqu'en 1877, époque où elle fut remplacée par la sonnerie actuelle. Fêlée, elle fut alors remise au Général Fraboulet de Kerléadec en retour du don qu'il fit pour une cloche nouvelle dont son fils assura le parrainage. Elle fut refondue par ses soins comme l'atteste l'inscription gravée sur son flanc : « Le Général de Kerléadec m'a fondue » et utilisée au château de Keranscoet où, aujourd'hui encore, elle continue ses bons offices.

Elle céda la place, dans le beffroi, à deux cloches beaucoup plus imposantes qui proviennent des ateliers Havard de Villedieu (Manche). A défaut d'autres caractéristiques, on lit :

sur la plus grosse

Nommée Jeanne, Marie, Louise
par M. Yves, Marie, Joseph, Eugène
Fraboulet de Kerléadec
résidant à Keranscoet
et Mlle Marie, Louise Keraly
résidant à Kerniniven
1877

...sur la plus petite

Nommée Julienne, Marie
par Julien, Marie Le Bourhis, résidant à St-Yves
et Marie Péresse, résidant à St-Eliou
1877

Sur toutes les deux, ces quelques mots au verso : « A la gloire de Dieu — MM. Botlan, recteur de St-Yves — Duault, maire — Jean Le Pen, vicaire ».

Le clergé et les magistrats de Bubry qui, à certaine époque, prirent ombrage de l'importance grandissante de ce quartier, n'avaient pas précisément hérité de l'humble condescendan-

ce de leurs prédécesseurs qui, eux, ne dédaignaient pas de s'intituler... de St-Yves.

✠

L'intérieur de l'église est la réplique de l'extérieur. A part la couronne de sablières à la base de la voûte en bois, la nef est, en effet, sans caractère, disproportionnée quant à sa longueur et retient peu l'attention. Par contre, celle-ci est attirée par le transept et l'abside.

Les deux bras des transepts sont recouverts d'une charpente à entrails, à têtes de crocodiles et sablières, portant la date de 1598. Les arcs, au-dessus de la croisée médiane, sont supportés par quatre grosses colonnes engagées dont deux reçoivent, par pénétration, des naissances d'arcades. Il n'est pas téméraire de penser que ces amorces étaient destinées primitivement à supporter un jubé. Qu'il y en eût un n'est qu'une hypothèse, à l'appui de laquelle cependant on peut encore mentionner l'existence, dans le mur sud, à 1 mètre environ de l'angle du transept, d'une petite niche à ogive, destinée à desservir l'autel dressé au pied de cette tribune, ainsi que, derrière le confessionnal, les traces des marches de l'escalier qui permettait d'accéder à la galerie.

L'abside, de forme polygonale, est

éclairée par trois grandes baies ogivales. La baie centrale fut, à une certaine époque, condamnée et murée pour permettre sans doute l'installation de la sacristie qui se trouvait alors derrière le maître-autel.

On doit à M. l'abbé Le Cunff, qui desservait la chapelle au début de ce siècle, d'avoir remis les choses en état, en dégagant cette fenêtre dont il refit les meneaux. On lui doit également la pose de trois vitraux qui, pour être modernes et critiquables au point de vue artistique, ne sont cependant ni trop déplaisants, ni trop criards. Il n'existe aucune preuve de l'existence de verrières antérieures, à l'exception d'un seul petit vitrail que l'on voit toujours aujourd'hui dans le transept nord où il fut placé par l'abbé Poetvin en 1865. Il est signé L. Nicole et y figure une « Mater Dei » sur un fond bleu très remarqué.

En 1900, dans la baie centrale réouverte, la Maison Hirsch de Paris plaçait le vitrail du crucifiement, don de la famille Fraboulet comme en témoignent les armoiries jumelées figurant à sa base. L'année suivante étaient posés le vitrail Nord-Est représentant St Yves défenseur des pauvres et des humbles, cadeau de la famille Keraly dont le blason y est également apposé, et le vitrail Sud-Est, offert par l'abbé Le Cunff

lui-même à la gloire de St Yves, patron du clergé breton. Ces deux derniers sont l'œuvre de M. l'Aumônier de Vannes.

Toutes les initiatives du desservant ne furent pas aussi heureuses. C'est ainsi qu'au début de 1901, il eut la malencontreuse idée de remplacer la voûte en bois par une voûte en briques. Animé d'un zèle évident, mais mal éclairé en la circonstance, il s'entêta à l'exécution d'une modification malheureuse, qui fut une grosse faute, pour laquelle il assécha sa bourse personnelle et que les intempéries, plus encore que les architectes, sanctionnèrent sévèrement. Il ne put, par bonheur, réaliser le plan, prévu pour l'ensemble, qu'au-dessus du chœur et de la croisée des transepts, cette première dépense, qui s'était élevée au prix qui, aujourd'hui, nous fait rêver, de 3.107 fr., ayant épuisé ses ressources disponibles.

Mais, dans l'intention de poursuivre son projet, il avait fait scier les entrails ou poutres transversales de la nef, à l'exception de deux au voisinage de la tribune. Cette regrettable disparition devait compromettre bientôt la solidité de l'édifice. Sous la poussée de la charpente libérée de ses liens, un inquiétant déversement des murs se produisit et il fallut remédier à ce désordre en suppléant aux belles poutres amputées d'ines-thétiques tendeurs de fer.

dogmes de la Communion des Saints et de la Vie éternelle, en passant par les grandes Vérités de la Rédemption et de l'Eglise, c'était toute la charte des croyances extérieurement et continuellement exposée sous leurs yeux.

Cependant, contrairement à cet usage, le cimetière, à St-Yves, n'entoura jamais le sanctuaire. Il y avait à cela une raison majeure : le passage de deux routes à proximité de l'édifice quand, en l'année 1802, furent autorisées ici les sépultures.

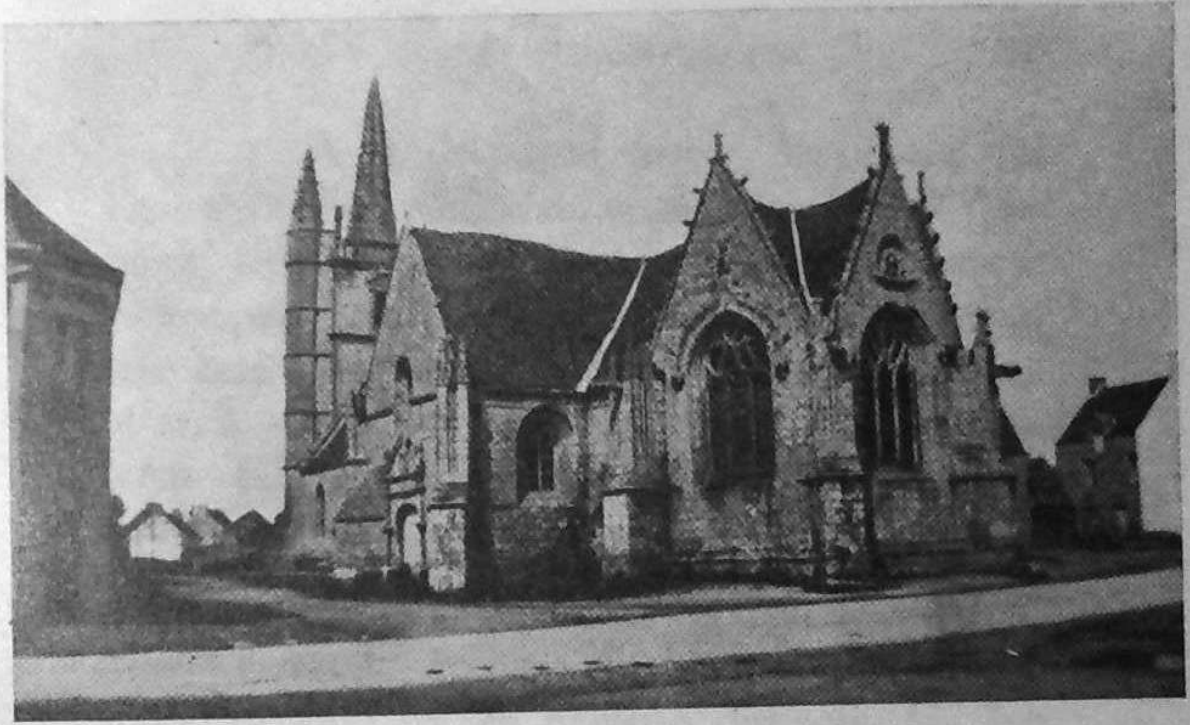
On y remarque un très antique calvaire composé d'une croix à double face et rayonnements au sommet d'un fût de belle longueur, le tout supporté par un socle important sur lequel figurent les statuts de la Vierge et de St Jean, et, aux angles, des têtes d'angelots. L'ensemble est de pur granit et semble bien antérieur à la fondation du cimetière dans lequel il fut, peut-être, rapporté, à moins qu'il n'existât déjà en cet endroit.

A noter que, dans le quartier de la Lande, au sortir du bourg, est érigé un calvaire identique qui ne possède cependant pas les 2 statuettes de la plate-forme.

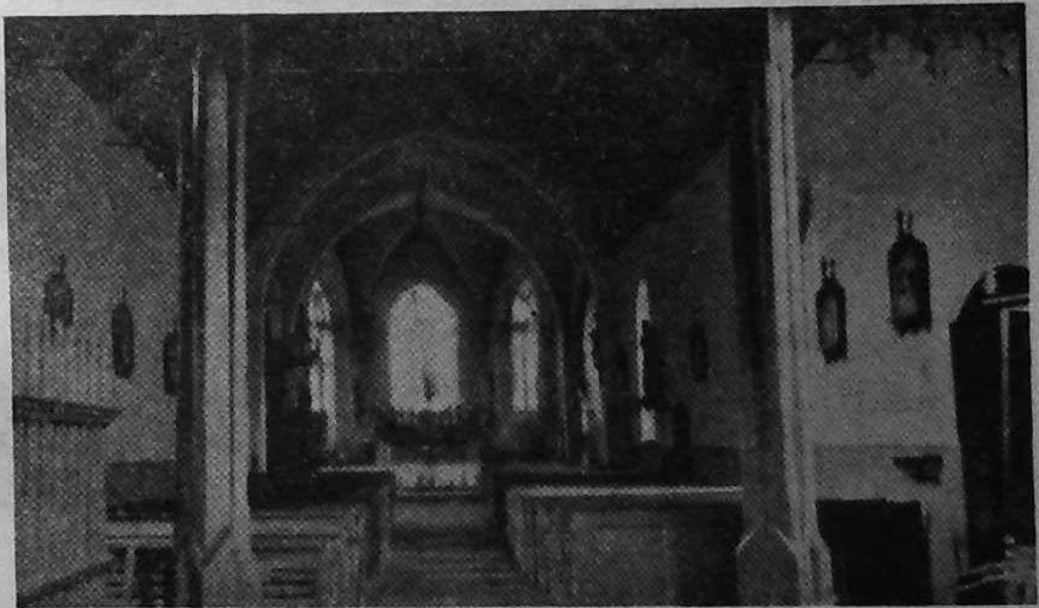
On ne saurait pénétrer dans le cimetière de St-Yves sans remarquer le tombeau du général

34 ans suffirent pour anéantir une partie de l'œuvre de M. Le Cunff. En 1935, la voûte en briques, au-dessus du chœur, s'effondrait complètement. L'accident, qui se produisit fort heureusement dans la nuit, n'eût d'autres fâcheuses conséquences que de briser une statue de la Ste Vierge. A cette occasion, l'Architecte des Monuments Historiques fournit un rapport qui se termine par cette phrase : « Je donne l'avis de supprimer, purement et simplement, cette voûte en briques qui ne répond nullement au caractère artistique des édifices de cette catégorie du 16^e siècle, et de rendre à cette chapelle bretonne sa voûte en bois ». Cet avis fut suivi et, pour la somme de 7.429 fr. 35, fut entreprise immédiatement la réfection en bois de la voûte actuelle.

A la décharge de M. l'abbé Le Cunff il convient de souligner la supposition faite par l'Architecte, dans ce même rapport : « Je suppose, écrit-il, que ces voûtes en briques ont été faites à l'instigation d'un entrepreneur nantais qui trouva le moyen de vendre l'autel en tuffeau en même temps qu'il fournissait quatre corbelets, faisant cul-de-lampe, et rapportait des pilastres à hauteur de la table de communion ». Une seconde erreur, en effet, avait été commise : le remplacement, en 1903, du vieil autel en bois par l'autel actuel en tuffeau.



Saint-Yves — L'Église



Saint-Yves — Intérieur de l'Église

A sa décharge encore, rappelons que l'entretien d'un édifice de cette valeur pesait d'un poids trop lourd sur les épaules d'un simple vicaire qui, sans conseiller, sans encouragement, sans ressources et sans possibilités d'initiatives ne pouvait atteler de front avec son zèle que sa bonne volonté, ses excellentes intentions et, pour finir, l'unique apport de son revenu personnel.

Par ordonnance du 16 septembre 1923, Mgr Gouraud, évêque de Vannes, érigea la frairie de St-Yves en paroisse distincte. Ce fut le point de départ d'une nouvelle et heureuse restauration dont on apprécie actuellement tout le bienfait.

L'élévation du sanctuaire au titre paroissial et avec toutes les prérogatives que comporte cette dignité, son utilisation à l'avenir plus fréquente, l'autonomie enfin du prêtre desservant qui n'aurait plus, comme ses prédécesseurs, les mains liées par une autorité paroissiale résidant à Bubry dont ils n'étaient que les vicaires délégués, devaient rendre indispensable et possible cette entreprise.

M. l'abbé Ruban fut désigné comme premier titulaire de ce jeune rectorat. Entreprenant et plein d'ambition pour sa paroisse naissante, il se mit à l'œuvre promptement. Il

s'appliqua, tout d'abord, à réparer ce qui pouvait être utilisable et à consolider ce qui menaçait ruine. C'est ainsi qu'il refit le dallage de pierre sur toute la surface de l'église, qu'il remplaça entièrement la toiture sur la nef et la voûte en bois à l'intérieur. Il plaça près du chœur la chaire à prêcher, simple et sans caractère, dégageant ainsi le transept dont elle masquait jusque là la perspective. Il construisit une tribune solide et spacieuse. Enfin il meubla la nef de bancs simples mais confortables.

Il fut aidé dans cette tâche par la population et judicieusement guidé par les Beaux-Arts qui, en mai 1925, venaient d'inscrire l'église de St-Yves à l'Inventaire des Monuments Historiques.

∴

Parmi les richesses de l'église de St-Yves, il convient d'énumérer ici certains biens meubles de valeur certaine et qui en constituent comme le trésor.

LES STATUES

L'église possède, entre autres, cinq belles statues en bois dont le temps n'a altéré ni le fond, ni les vives couleurs. Quatre, représen-

tant respectivement la Sainte-Trinité, la Vierge portant l'Enfant Jésus, St-Joseph et Ste Marguerite, sont montées sur corbelets aux angles extrêmes des transepts et de leur croisée. De grandeur uniforme, 1 m. 35, elles semblent avoir été faites pour aller de pair, mais leur origine et donc leur antiquité demeurent inconnues.

La cinquième est exposée sous la table du maître-autel. C'est une figurine de St Yves en costume de chœur, tenant, dans une main, son traditionnel gousset aux cordons toujours prêts à se délier pour secourir les misères, et, dans l'autre, un parchemin sur lequel on lit « Eutru Sant Iouann er Huirioné, pedet aveit hou pretoned » — St Yves-la-Vérité, priez pour vos Bretons. On ne peut qu'admirer l'ingéniosité du sculpteur qui la tira du cœur de chêne, à une époque ancienne certainement, et qui sut allier un défaut évident de proportions à l'apparence tout à la fois plaisante et artistique qui en fait un petit chef-d'œuvre. Le défaut qui sacrifie, notablement, les assises au buste, comme aussi la petite taille de l'effigie, ont pu être commandés par la nécessité d'alléger la statue destinée à être portée en procession. Chaque année, le jour du Grand Pardon de St Yves, on se dispute encore l'honneur de la promener à travers les rues du village.

LE GRAND LUSTRE

Suspendu à la clef de voûte de l'inter-transept, un grand lustre attire de suite les regards et force l'admiration, même des moins connaisseurs. C'est, en effet, une œuvre d'art de qualité, en bronze massif, comportant deux étages avec chacun six porte-cierges. Le fût est entièrement ciselé au poinçon, ainsi que les branches des porte-cierges qui y sont incrustés en éventail. On y relève l'inscription suivante dont une partie est malheureusement indéchiffrable : « MESSIRE IAN ELIOT LORS... illisible... St Yves 1616 ».

LE RELIQUAIRE

Il existe également un magnifique bras reliquaire contenant des restes de St Yves dont le certificat d'authenticité a cependant disparu au cours du temps. Présenté sous la forme d'un avant-bras que termine une main, largement ouverte dans le geste du serment de dire la « Vérité », cet objet ne résume-t-il pas à la fois tout l'enseignement du Saint Avocat et tous les motifs de la dévotion populaire qu'il suscite ? C'est, en outre, une pièce de 0 m. 42 de longueur, entièrement en argent et travaillée à la main. Sur sa face, quatre médaillons, reliés par une torsade

et encadrés de fleurs, sont disposés en forme de croix au centre de laquelle est ouvert le sépulcre contenant, sous globe de verre, les reliques vénérées. Enfin, sous le bras est gravée l'inscription « CEB DARGAN ET A MS YVES LORS EG DOM IAN ELIOT 1615 ». Ce bras d'argent est à Monsieur Yves, offert par M. Jean Eliot en 1615. A remarquer qu'à un an d'intervalle le généreux donateur, dont l'histoire par ailleurs ne dit rien, enrichissait la chapelle de deux remarquables sujets.

L'OSTENSOIR

A signaler enfin un ostensor, avec sa lunule, en argent massif, de la taille modeste de 0 m. 38. On relève sur chacune des faces du pied quadrangulaire, des épis de blé, des fleurs, le triangle mystique symbolisant la Ste Trinité, la cocarde royale. Par ailleurs, ni date, ni inscription. Cet ostensor était utilisé à l'église jusqu'à ces dernières années.

Ces trois pièces ont leur histoire. Quand éclata la Révolution, les chapelains de St Yves les dissimulèrent afin de les protéger du vol et du sacrilège. C'est ainsi que le lustre fut retrouvé dans un grenier à foin des dépendances du presbytère, il n'y a pas si longtemps. L'ostensor et

le reliquaire furent cachés dans la cavité d'une marche de l'escalier qui grimpait à l'emplacement actuel du confessionnal. C'est là qu'ils furent découverts après la tourmente.

L'Histoire étant un perpétuel recommencement, durant l'occupation dernière, ces objets durent être mis de nouveau en lieu sûr pour échapper aux convoitises de nos vainqueurs provisoires. Espérons que de nouveaux orages ne viendront plus compromettre le respect dû à ces antiques travaux d'art, respect que doit inspirer leur destination plus encore que leur valeur réelle et historique.

II. — LA FONTAINE

Autour de l'église, gravitent ses traditionnels satellites. En Bretagne on ne connaît guère de chapelles qui n'aient, comme complément, une fontaine. A cent mètres du sanctuaire, sur la route d'Hennebont, se trouve un carré d'environ 6 mètres de côté et limité par un muret en maçonnerie.

Au centre de ce carré s'ouvre une piscine qu'abrite un petit monument de belle apparence, reproduction exacte d'un pignon de l'église avec ses fleurons et son ogive infléchie. A l'intérieur est aménagé une niche où trône, sous le dais d'une coquille de pèlerin, une statuette en pierre de St Yves, réplique de la statue en bois dont il a été parlé. Le sol, autour du monument, est entièrement recouvert de dalles de pierres pour assurer la propreté des abords et dans l'angle de l'ogive se lit la date de 1601.

III. — LE CIMETIERE

A deux pas du temple des vivants s'étend la cité des morts. C'était, jadis, la coutume de disposer le cimetière autour du lieu saint. Nos aïeux, pénétrés, beaucoup plus que nous, de l'esprit et de la doctrine de l'Eglise, tenaient à cette tradition qui, comme tant d'autres, n'était que le témoignage extérieur de leur vie profondément chrétienne et toute imprégnée des enseignements de la Foi.

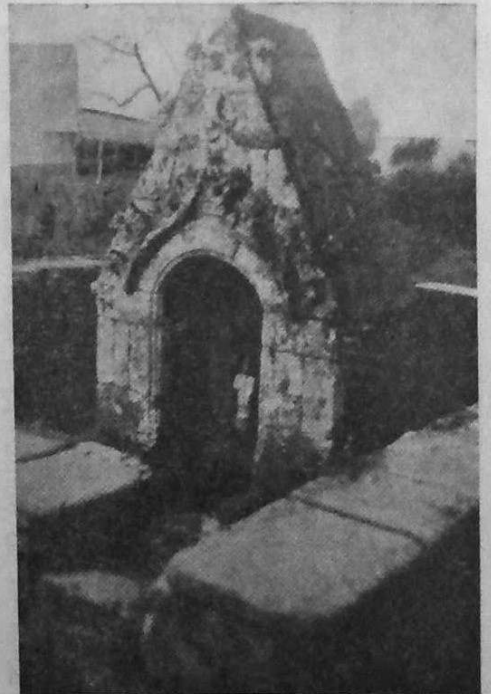
Non seulement, en effet, ils croyaient, mais ils vivaient leur credo, et les sanctuaires, entourés de leur nécropole, comme les innombrables calvaires, édifiés au carrefour des chemins ou sur les landes, n'étaient-ils pas la rayonnante expression de leur adhésion sans réserve et de leur attachement sans défaillance à tous ses articles ? Depuis l'acte de foi en Dieu jusqu'aux



Saint-Yves

*L'Ostensoir et
le Bras Reliquaire*

La Fontaine



Fraboulet de Kerléadec. C'est un monumental sarcophage, juché sur trois gradins de granit et entièrement drapé dans les plis du drapeau sur lequel reposent, en relief, les insignes de général de division, de commandeur de la Légion d'honneur et de l'Ordre de Pie IX. Le général avait choisi le lieu de sa sépulture, près de la grille d'entrée où, comme autrefois sur le front de ses troupes, il demeure en tête de l'armée des morts, fidèle au poste de commandement dont il n'a pas voulu se démettre, même par-delà le trépas.

IV. — LE PRESBYTÈRE

Enfin, voisin du champ du repos, voici le presbytère, une bien vieille construction, d'aspect massif et imposant. Aucune date ne peut y être relevée mais on sait qu'il fut édifié au début du 17^e siècle, quand furent achevés les travaux d'agrandissement de l'église. Sa façade Est n'offre d'autres particularités que les deux fenêtres du toit, couronnées d'un fronton frappé d'armoiries, et une fleur de Lys plaquée au-dessus du cintre de la porte d'entrée. Elle est d'ailleurs recouverte d'un mauvais crépissage, au surplus mal raccommodé.

La partie Ouest ne manque pas de cachet avec son appareil de pierres entièrement

dégagé et en excellent état. La tourelle, dont elle est flanquée et à l'intérieur de laquelle tirebouchonne l'escalier d'accès à l'étage, finit de donner à l'édifice son aspect de véritable gentilhommière. Qu'on en juge par la définition que donne de cette dernière R. du Cleuziou : « Au fond d'une petite cour close se trouve la maison, dominée par une tourelle où monte l'escalier en spirale ; au rez-de-chaussée, deux pièces ; deux pièces au-dessus ; à droite et à gauche, bâtiments de service ».

Qu'on ne se méprenne donc pas sur la destination première de cet appendice d'apparence belliqueuse pour conclure, comme certains l'ont fait, à l'existence, en ce lieu, d'un fortin de combat ou de résistance. Cette demeure ne fut construite que pour abriter, et, en fait, elle n'abrita jamais que des chevaliers à la mission essentiellement pacifique.

Destinée, tout d'abord, au logement des chapelains attachés au service de la chapelle, elle devint après la Révolution, la résidence des vicaires de Bubry, délégués dans la succursale, et demeure aujourd'hui, à la disposition du chef de paroisse.

Son caractère, ancien et artistique, a, plus d'une fois, retenu l'attention et la curiosité des Beaux-Arts qui, il y a quelques mois encore,

proposaient de la classer parmi les Monuments Historiques. Combien il est regrettable que les propriétaires, illégitimement légaux, portent, quant à l'art et à la beauté, d'irréductibles œillères et, par négligence coupable ou impardonnable ignorance... au choix... vouent à l'abandon, bientôt à la ruine, un joyau de cette valeur que devrait s'enorgueillir de posséder une commune quelque peu fière et respectueuse d'un riche passé.

Son Histoire



I. — DE L'ORIGINE A LA REVOLUTION

Et maintenant, une double question se pose : Quel aspect présentait St-Yves, à ces différentes époques et quelle serait l'origine, en ce lieu, du culte du Saint Avocat ?

Pour la résoudre, il importe, compte tenu des précisions acquises par l'étude des monuments témoins du vieux temps, de pénétrer dans le domaine du passé, d'en inventorier les faits, afin d'échaffauder, aussi solidement que possible, à leur lumière, la véritable histoire.

Nous prendrons, comme point de départ, les événements qui marquèrent la moitié

du 14^e siècle. En 1341, Jean III Le Bon, duc de Bretagne, décédait à Caen, emportant les regrets de ses sujets « qu'il avait, durant son règne, gardés d'oppressions et maintenus en paix, en union et justice ; et qui le pleurèrent et regretèrent quand ils virent les guerres, les destructions et désolations qui, après sa mort, leur advinrent, lesquelles il avait prévues et auxquelles il avait voulu pourvoir » (P. Le Baud).

Dès lors, s'ouvrit, en effet, en Bretagne, une série d'événements graves dont l'enjeu était l'avenir même du pays. Ce fut la période de la « Guerre de Succession », qui, commencée en 1341, ne devait se terminer, après quelques courtes trêves, qu'en 1364. La lutte, dont les nombreux épisodes constituent un véritable poème héroïque, fut engagée entre Charles de Blois et Jean de Montfort, tous deux prétendants, après la mort de Jean Le Bon, à la couronne de Bretagne. Cette rivalité aurait pu trouver son dénouement dans les limites du Duché, mais, le Roi d'Angleterre, ayant pris parti pour Montfort, le conflit en franchit les frontières et prit les proportions d'une véritable lutte entre la France et l'Angleterre.

Envahie par les Anglais, défendue par les armées françaises, la Bretagne devint un champ de bataille, le théâtre de continuelles escarmou-

ches et, pour finir, un terrain d'exploitation pour les Anglais et les brigands. Ces derniers, en bandes, attaquaient les châteaux, pillaient, rançonnaient, vouant le pays tout entier au désordre et à l'anarchie.

La bataille d'Auray, le 23 Septembre 1364, au cours de laquelle Charles de Blois trouva une mort glorieuse et où fut fait prisonnier son vaillant capitaine, Bertrand Duguesclin, ne mit pas fin à cette période de luttes, de discordes, de bouleversements, qui devait se prolonger sous le règne du duc Jean IV, jusqu'à l'avènement, en 1399, de Jean V Le Sage.

..

Au début de ces temps troublés, Saint-Yves offrait le spectacle d'une lande déserte et sauvage. Rien de ce que l'on y voit aujourd'hui n'existait, à part, peut-être, quelques modestes habitations de paysans, éparpillés dans le voisinage.

La route d'Hennebont à Bubry y passait comme à notre époque mais suivant un itinéraire quelque peu différent. Aux environs de Koët-er-Roche, elle prenait la direction de Bodconan, interprétait le chemin rocailleux jusqu'au grand portail, ouvrant à l'ouest, sur la propriété

Keraly, puis suivait l'étang actuel du château pour emprunter l'avenue. Elle passait devant le presbytère, comme de nos jours, et, de là, rejoignait la Lande pour bifurquer, par le chemin de Kervach, en direction de Bubry, en passant par Kéleshouarn.

A l'emplacement de ce dernier village s'élevait alors un château-fort, du même nom, dont les ruines permettent de mesurer l'importance. Ça et là, des pans de mur d'enceinte limitent encore la surface de l'ouvrage. Les restes d'une ouverture cintrée indiquent l'une des portes extérieures et, dans un amoncellement disparâtre, s'entassent des pierres dont l'architecture ne laisse aucun doute sur l'existence et l'emplacement d'une chapelle.

Dans une niche en bois, fixée au mur de la ferme, est toujours exposée une vieille statue qui pourrait bien provenir de cet oratoire. A défaut d'identification, les paysans, qui, dans le domaine des canonisations, ne s'embarrassent guère des garanties d'origine ni des règles de l'authenticité, mais, en gens pratiques, sont prompts, en retour d'avantages tangibles, à peupler le ciel de nouvelles auréoles de leur choix, l'ont tout simplement baptisée St-Keleshouarn.

On raconte, dans le pays, le fait que voici : Un cultivateur menait son attelage aux

environs de ce hameau, quand, soudain, le cheval, pris de peur, s'emballa et partit à l'aventure. Un grave accident était à craindre. Ne sachant à quel saint se vouer, le pauvre paysan fit appel, sans le spécifier, à la protection du plus proche, comme étant le plus apte à lui porter secours. Ce fut, dans la circonstance, St Keleshouarn qui récompensa sa confiance en le sauvant d'un malheur humainement inévitable.

Pour remercier son bienfaiteur dont l'accoutrement vieilli ne lui paraissait réellement pas en rapport avec la puissance qu'il détenait et les indubitables prérogatives dont il jouissait au paradis, le brave homme fit le vœu de l'habiller à neuf. Pieds nus et le chapelet en main, il porta, dans cette intention, l'effigie vénérée jusqu'à St-Yves, où il confia à son pinceau le soin de consacrer l'accomplissement de sa promesse par des couleurs aussi vives que sa reconnaissance...

Le plus important témoin de l'ancien château-fort est, à coup sûr, l'immense puits, situé au centre de la cour et dont le revêtement intérieur ainsi que la superstructure en énormes moellons sont demeurés intacts. C'était la citerne prévue, dans les ouvrages fortifiés, à l'usage d'un personnel très nombreux et pour le service d'importantes écuries. Ses grandes réserves d'eau permettaient, en outre, en cas de siège prolongé,

de subvenir aux besoins des paysans et de leur bétail qui, en temps de guerre, se réfugiaient dans les châteaux.

Ce fief de Keleshouarn appartenait à l'un des trois grands chefs régnant, à cette époque, auprès des ducs de Bretagne, auxquels ils susciterent, du reste, bien des difficultés, leur imposant parfois jusqu'à la rébellion et la guerre : les sires de Clisson, de Laval, de Rohan, lesquels possédaient partout châteaux et seigneuries. Il fut, vraisemblablement, désaffecté et abandonné à la suite de ces années de bouleversement qui amenèrent, entre autres conséquences, l'effacement de la haute féodalité devant le pouvoir ducal « dont l'autorité, dit du Cleuziou, fut partout acceptée comme étant seule capable d'assurer les bienfaits de la paix ».

Cette époque dut voir, également, les derniers jours d'un bastion féodal, situé non loin de Keleshouarn et à environ 4 kilomètres du bourg de St-Yves, près du village appelé le « Vieux-St-Yves ». « On y voit encore les traces d'une ancienne fortification : une butte conique de 8 m. de haut, entourée de douves de 16 m. de large sur 6 m. de profondeur. C'était une motte féodale sur laquelle s'élevait un donjon ». Le marais qui se trouve à proximité est un vestige de l'ancien étang qui assurait une défense naturelle en ali-

mentant, de ses eaux, les douves ceinturant le fortin.

L'appellation de « Vieux-St-Yves », en breton « Goh-St-Youan », lui vient du fait qu'il fut, probablement, occupé, en dernier lieu, par la famille s'intitulant « de Saint-Nouan », déformation possible de « St-Youan » nom sous lequel les Bretons désignent St-Yves dans la région. Si l'on tient compte, en effet, de la quasi-similarité des orthographes et surtout de la prononciation populaire celtique de St-Youan, laquelle substitue, dans le parler courant, le N à l'Y, il semble bien que ce soit un seul et même terme.

Comme « le siège de la mouvance, dont le « Vieux-St-Yves » était d'abord le chef-lieu, fut porté plus tard au château de Kerninven » — Comme, d'autre part, « en 1400, ce dernier château appartenait à Henri de StNouan ou St-Youan, que l'Histoire nous montre en faveur auprès des ducs, ainsi que ses descendants », on est amené à penser que, c'est au temps de ce Seigneur, de 1350 à 1400, que s'opéra le transfert à Kerninven de ce fief qui devint alors « l'ancienne » résidence de M. de St-Youan, ou « Goh St-Youan ».

C'est également de cette époque que date la fondation de la première chapelle de St-Yves.

Un événement, sensationnel, qui avait rempli de sainte joie le cœur de tous les Bretons, venait, en effet, de se produire dans les premières années de la guerre de Succession : la canonisation d'Yves Hélori de Kermartin.

Les Bretons avaient tous entendu parler de ce saint prêtre, « Avocat des pauvres », dont l'excellence des vertus et la renommée de sainteté s'étaient partout répandues, et qui venait de mourir en 1303, à l'âge de 40 ans. A la supplique de Charles de Blois, qui, pour appuyer ses démarches, apportait un certain nombre de faits miraculeux, le pape Clément VI, résidant à Avignon, inscrivit le prêtre breton, le 19 mai 1347, au catalogue des saints.

Quoi d'étonnant à ce que le Seigneur du « Vieux-St-Yves », puis de Kerniven, qui s'identifie avec ce membre de la famille de St-Yves, auquel, d'après Cayot-Deslandres, une tradition locale attribue la fondation de la première chapelle, ait alors troqué son véritable titre que nous ignorons, à moins qu'il n'y ait fait une adduction, contre celui de « St-Nouan » ou « St-Youan », qui projetait sur le blason de la famille la gloire nouvelle de l'auréole ? Quoi



Saint-Yves — Le Presbytère
Façade - (à gauche le vieux puits)

- Vue arrière -



d'étonnant encore qu'il ait voulu édifier un sanctuaire en l'honneur de son illustre parent, tout près de son domaine de Kerniniven ?

Le château de Kerniniven n'offrait pas, évidemment en ce temps, l'aspect qu'il présente aujourd'hui. Bâti un peu plus en retrait, à l'endroit où se trouve la ferme actuelle, il affectait la forme quadrangulaire des manoirs bretons, avec une vaste cour au centre et, aux angles, des superstructures dont une subsiste encore sous forme d'un pavillon destiné au logement du jardinier. Peut-être le bâtiment de l'orangerie est-il un souvenir de la chapelle qui, avec l'aumônerie et le pigeonnier, étaient, à cette époque, les privilèges des demeures seigneuriales. En tout cas, le traditionnel puits, creusé dans la cour intérieure, demeure toujours, ainsi qu'une partie du mur d'enceinte que terminent les ruines assez curieuses d'un petit bastion d'angle.. « C'était le chef-lieu d'un fief relevant de Pontcallec et sa juridiction s'exerçait sur le pays de St-Yves ».

Après avoir appartenu aux St-Nouan, le manoir de Kerniniven devint, dans le courant du 15^e siècle, propriété des de Baud. On y voit ensuite les Rosmar-Cancoët qui y résidaient certainement à l'époque où fut agrandie la chapelle, fin du 16^e siècle et début du 17^e siècle ; puis,

des La Pierre La Forêt « qui eurent aussi des propriétés à Quistinic et à Lanvaudan et qui le possédaient encore en 1790 ». Ces derniers y furent remplacés par les « Du Couédic », sans doute en 1803. On trouve, en effet, le 12 Mai de cette année, un membre de chacune de ces familles comme parrain et marraine de la cloche pré-nommée Thomas. Le fait qu'ils se firent suppléer dans cette fonction laisse à penser que leur absence du pays était motivée par des obligations d'ordre matériel, afférentes à la transmission des biens.

Monsieur de St-Nouan aurait pu se contenter d'édifier, en l'honneur de St-Yves, pour satisfaire sa dévotion personnelle, un simple oratoire privé à l'intérieur ou dans les dépendances de sa demeure. Il n'hésita pas à construire une véritable chapelle, aux abords mais en dehors de sa résidence, ce qui dénote son intention d'en faire un lieu de culte public, pour la plus grande gloire du nouveau saint. Cette intention se trouva pleinement réalisée.

La canonisation de St Yves, en 1347, n'avait fait que couronner des vertus et des mérites universellement connus dans tout le pays. Elle n'en devait pas moins, en donnant un lustre nouveau à sa gloire, imprimer un élan particulier à la dévotion populaire, intensifier les requêtes de protection, augmenter les demandes de secours,

multiplier les supplications. « Le culte du Saint Avocat se répandit avec une grande rapidité dans tout l'univers, dit Raison du Cleuziou, et, en Bretagne surtout, où il n'y eut pas une paroisse où son image, une statue, un vitrail ne rappelât sa mémoire et le souvenir de ses vertus. Sans faire oublier les vieux saints du pays, il prit, dans leur cortège, un rang spécial ; il fut plus spécialement qualifié patron ou protecteur ».

Aussi, la petite chapelle de St Yves fut-elle bien vite fréquentée. Aux gens du voisinage se joignirent bientôt les pèlerins accourus de régions plus éloignées. Nos pères, on le sait, aimaient les pèlerinages et, pour contenter leur piété, ne craignaient pas de faire, à pied, de longs et souvent périlleux voyages qui les menaient parfois jusqu'à St-Jacques de Compostelle ou jusqu'à Rome.

De loin à la ronde, on vint aussi à St-Yves, en particulier des Côtes-du-Nord, où, jusqu'à nos jours, grande est demeurée la renommée du petit sanctuaire. Chaque année, encore, des gens de la région de Gouarec, de Rostrenen, de Maël-Carhaix, viennent y prier, accomplir un vœu, ou demander une grâce particulière.

Cela peut paraître surprenant de la part des compatriotes du grand saint qui peuvent trouver à Tréguier, auprès de son tombeau, de

quoi satisfaire leur dévotion. Il faut tenir compte de la part de l'humain qui entre dans la piété populaire et incline à réclamer du ciel surtout des faveurs temporelles.

Les besoins de cet ordre sont nombreux et variés d'où cette tendance, providentiellement approuvée d'ailleurs, à multiplier les intercesseurs et à diriger les requêtes vers tel ou tel d'entre eux, suivant la particularité qui lui est reconnue. A part St Diboën, prudemment délégué pour toutes les causes imprévues, et sans titulaire, chaque saint, en Bretagne, possède des attributions propres, bien définies qui lui confèrent son patronat et lui assurent comme l'exercice d'une spécialité.

Il arrive, aussi, que les prérogatives d'un même saint varient suivant les régions et les sanctuaires, mais elles en sortent pas, pour autant, du domaine dans lequel il a été reconnu compétent et ne sont qu'un aspect particulier du privilège dont il est le détenteur.

Tréguier est le grand centre de la dévotion à St-Yves qui y est vénéré, tout à la fois, comme le modèle des magistrats, des avocats, des administrateurs, des étudiants. Il est sollicité à tous ces titres et invoqué, tout autant pour obtenir la grâce d'une sainte vocation, les lumières de la science, le don de sagement conduire les affaires,

la réussite aux examens, que pour lui demander d'assurer le succès d'une cause devant le tribunal.

Dans la chapelle de Kernivinen, St-Yves fut et reste honoré plus spécialement comme avocat, comme avocat des pauvres et c'est toujours à lui que l'on s'adresse pour faire aboutir, au profit du requérant, une action en justice, pour relever une réputation compromise par la calomnie, pour découvrir le véritable auteur d'une escroquerie ou d'un larcin, pour réhabiliter la victime d'une fausse dénonciation, en un mot, pour rétablir partout la « Vérité ».

On comprend combien ce caractère spécial de la dévotion à St-Yves, encouragé, peut-être au début, par l'obtention de faveurs retentissantes, fit valoir le renom de la petite chapelle auprès du peuple des campagnes qui possède, naturellement, un sens développé de la justice, est très attaché à la sauvegarde de ses intérêts et dont les droits, comme les devoirs, sont codifiés avec une invraisemblable accumulation de détails lesquels sont, entre voisins, des sources de continuel différends.

On ignore comment, et par qui, était organisé, à cette époque, le service du culte dans la chapelle, mais ce que l'on n'ignore pas, c'est que devant l'indéniable succès de la dévotion à St-Yves en ce lieu, il fallut, un jour, songer à l'a-

grandissement et à l'embellissement du sanctuaire. On le voulut plus vaste, mais aussi plus beau, plus digne de son saint titulaire.

C'est à la fin du 16^e siècle que cette œuvre fut entreprise. Durant la période qui avait précédé et avait été marquée par les guerres civiles et les invasions anglaises, l'art n'avait été que l'image de la société déséquilibrée par les désastres de tout genre. Il allait, désormais prendre un essor nouveau dont les bienfaits ne furent pas réservés aux seules grandes villes ou à des régions privilégiées, mais se répandirent partout, jusque dans les contrées les plus modestes du royaume. On doit à cette époque de posséder en Bretagne, quantité de petits chefs-d'œuvre au nombre desquels il convient de compter l'église de St-Yves.

Inutile de rappeler les travaux, exécutés ici, en ces temps de la beauté et que nous avons étudiés en détail. Il suffit de mentionner qu'ils furent menés à bien au temps et avec l'aide financière des Rosmar-Cancoët, dont les armoiries figurent en plusieurs endroits de l'édifice. On ne connaît jamais, malheureusement, l'histoire complète de leur exécution, pas plus que l'on ne connaît le nom de ces hardis bâtisseurs qui, du granit, savaient faire de la dentelle et seraient, à notre époque, d'incontestables maîtres en architecture.

Bâtisseurs vagabonds, l'outil sans cesse en main,
Ils ont semé partout calvaires et chapelles,
Ciselant le granit, y taillant des dentelles,
Œuvrant un jour ici, ailleurs le lendemain.

Chacun portait au cœur l'amour de son métier
Et, maniant son marteau, son ciseau, sa truelle,
Dans l'ensemble imprimait sa marque personnelle.
On ne séparait point l'artiste et l'ouvrier.

Saint-Yves, vieux témoin de cette architecture
Où la solidité se joint à la parure
Compte quatre cents ans et verra tout autant.

Le vent n'emporte pas comme fêtu de paille
L'œuvre des compagnons de ce siècle étonnant
Car ceux qui l'ont bâti ont construit à leur taille.

Commencé vers 1585, l'agrandissement de l'église devait être achevé pour 1600. Aussitôt après, en 1601, on aménageait la fontaine, complément indispensable de tout sanctuaire. Le village allait naître à son tour. Les églises ont toujours été à l'origine des agglomérations. Centre d'attraction, la maison de Dieu groupe les foyers autour de ses murs bénis et tutélaires, comme autour d'elle la mère poule réunit ses poussins.

Le presbytère fut, sinon la première, du moins l'une des premières habitations construites. L'importance grandissante du pèlerinage, qui avait commandé l'élargissement de la chapelle,

obligeait également à pourvoir à son service d'une façon régulière. Jusque là on s'était contenté de la présence de quelque prêtre de passage ou de l'aide complaisante des desservants des paroisses voisines. St-Yves avait, désormais, besoin d'un prêtre à demeure chargé de la garde des lieux saints, de l'organisation du culte et des cérémonies, du soin continu des pèlerins.

Or, dans ces temps-là, on ne s'arrêtait ni à la médiocrité, ni à l'à-peu près et quand on voulait une chose, on la voulait bien. S'il n'était pas question d'édifier un somptueux château, il ne paraissait pas davantage convenable de construire, à proximité de la magnifique chapelle et de sa belle fontaine, une bâtisse quelconque. Par souci du beau autant que par déférence pour celui qui devait y résider, le choix fut fixé entre l'imposant manoir du riche seigneur et l'humble habitation du paysan ; on bâtit une demeure de gentilhomme.

Dès 1629, sur le chemin menant à Quistinic, s'élevèrent quelques maisons. Il en reste un souvenir dans un petit appenti, encore en usage, sur lequel est inscrite cette date et qui est connu dans le pays sous le nom de « Cave Bido ». De cette même époque est l'habitation appartenant aujourd'hui à la famille Jéhanno.

Si l'on considère l'aspect général de cette dernière construction, son appareil de pierre, son étage, sa disposition intérieure, il semble bien que ce fut d'abord, une « hostellerie ». Il fallait pourvoir, en effet, à la subsistance, au logement des pèlerins, venus souvent de très loin et, comme le commerce ne perd jamais ses droits, c'était là de bonnes affaires en prévision. Et puis, ce n'était pas seulement le voyageur qu'il fallait héberger mais, souvent encore, sa monture, car c'est à cheval qu'on se déplaçait généralement à cette époque. Bêtes et gens y étaient les bienvenus, ces derniers dans l'auberge, les animaux dans les dépendances prévues pour eux et dont une partie demeure encore, qui fut construite face à « l'hostellerie », en 1662.

Il n'y a pas, à St-Yves, d'autres maisons, existant actuellement et datant de cette période. Il faut remonter au siècle suivant pour trouver, au voisinage de l'église, quelques fermes ou tenues. Ce sont les petites bâtisses, recouvertes de chaume et situées en un coin de la place. L'une date de 1735 et l'autre, occupée aujourd'hui par la famille Le Coze, fut construite par un certain Louis Guyader, en 1755.

Y eut-il, en ces débuts, d'autres édifices ? C'est probable, puisque St-Yves comptait alors une vingtaine de ménages : des Le Roy, Le Duc,

Jégousse, Fouillen, Méhec, des Colo, Rouzic, Badéet, Nezet, Caro, Le Dal, des Jégouzo, des Rivallan, des Cavil, des Guyader..., pour en citer quelques-uns. Tous vivaient du travail des champs ou de leur commerce et coulaient des jours paisibles et heureux à l'ombre de leur sanctuaire vénéré, quand arriva la Révolution. La tourmente, dont une vague violente déferla sur le pays, vint troubler cette tranquillité et porter un coup malheureux au culte, florissant jusque là, de St-Yves-La-Vérité.

II. — LA REVOLUTION

1789. — Les premières étincelles jaillissent qui vont allumer l'immense brasier dans lequel seront consumés, en peu de temps, des trésors amoncelés au cours de tant d'années.

Dans la nuit du 4 Août, les privilèges sont abolis et l'Eglise Catholique n'est plus reconnue comme religion d'Etat. Le 14 avril de l'année suivante, on s'attaque aux biens ecclésiastiques qui sont décrétés biens nationaux. Puis, c'est le tour des personnes elles-mêmes. Les premières mesures vexatoires sont prises contre le clergé que l'on décide d'asservir à l'Etat, comme furent asservis ses biens, et que l'on ne veut plus considérer que comme un clergé fonctionnaire, attaché

par une promesse d'honneur au seul service de la nation.

On devine l'accueil fait par les prêtres à des décisions aussi arbitraires, aussi tyranniques. La grande majorité refusa catégoriquement de se plier à une telle iniquité et de prêter le serment exigé par la Constitution civile. Ces disciples du Christ, et non de César, subirent la persécution plutôt que de se vendre et, s'ils connurent les poursuites, l'emprisonnement, l'exil et la mort, ils gardèrent, en tout cas, leur liberté. Leur fière attitude eut, pour résultat, de renforcer encore la confiance et les sympathies dont ils étaient entourés, particulièrement en Bretagne où la Foi des Ancêtres était demeurée si ferme et si vivante au cœur des populations rurales.

..

En ces jours sombres, il y avait, à St-Yves, deux chapelains, en résidence au presbytère, appelé de ce fait, la chapellenie : l'abbé Olivier Le Fellic, né en 1754 au village de Keranduic en Noyal-Pontivy, nommé à St-Yves en 1784 et l'abbé Jean Le Goff, originaire de Lotuen en Kervignac, qui lui fut adjoint, en qualité de sacriste, à la fin d'Avril 1790. Autant le premier était d'un naturel calme, timide et

n'agissait qu'avec prudence, autant Monsieur Le Goff était d'un tempérament nerveux, ardent, dynamique jusqu'à la témérité.

A l'exemple de la grosse majorité de leurs confrères, ils refusèrent de prêter serment. Ils furent, de ce fait, classés parmi les prêtres dits « réfractaires » ou « insermentés » et exposés aux tracasseries du régime d'abord, puis aux menaces et à la persécution. Pour échapper aux poursuites, ils durent chercher refuge dans la campagne, non sans avoir pris la précaution de mettre à l'abri certains objets sacrés ou vénérables comme l'ostensoir, le bras reliquaire et le grand lustre, ce dont on doit se réjouir aujourd'hui.

Au mois de Mars 1794, en effet, la chapelle était, par ordre de l'Administration, profanée, saccagée, mise à sac par les soldats et les gendarmes à l'acharnement desquels les paysans insurgés répondirent par la violence. Aucun écrit n'a malheureusement survécu à la tempête. Les archives, que devait bien posséder la chapelle, n'auraient-elles pas été, elles aussi, pillées à cette occasion et détruites par des mains malveillantes ? ou bien existeraient-elles encore en quelque cachette, jusqu'ici inexplorée ? Semblables documents auraient cependant singulièrement éclairé notre lanterne pour échaffauder l'histoire du pèlerinage.

Quant aux objets les plus indispensables pour le culte, calices, ciboires, ampoules aux Saintes Huiles etc..., ils faisaient partie du bagage des fugitifs qui ne devaient pas, un seul instant, renoncer à leur ministère sacré.

Pour échapper aux poursuites, dont l'étau se resserrait chaque jour davantage, ils auraient pu chercher asile en des contrées lointaines et plus clémentes. La loi du 26 Août 1792 accordait un certain délai aux prêtres réfractaires pour s'exiler. Mais leur zèle apostolique, le souci qu'ils avaient avant tout autre du bien des âmes, leur commandèrent de demeurer dans les environs immédiats, afin de ne pas abandonner, sans pasteurs, des brebis désemparées qui, en ces temps de détresse, avaient besoin, plus que jamais, et de leur sollicitude, et des secours de leur ministère.

Il y avait bien les curés « jureurs », mais la confiance, comme l'estime populaire, s'étaient bien vite retirées d'eux. Les paysans bretons, les vouant au mépris, les mirent, bientôt, en quarantaine. Par contre, ils prirent fait et cause pour les persécutés qu'ils défendirent avec fermeté, entendant, par là, défendre leur foi. Une anecdote va nous montrer l'attachement des paysans de St-Yves à leurs convictions religieuses.

A Bubry, un curé « jureur », originaire d'Inguiniel et nommé Le Stunff, avait offi-

ciellement remplacé le desservant « insermenté », Benjamin Videlo. Lors d'une fête dans sa paroisse il voulut faire figurer, dans la procession, les croix de la chapelle. Il n'ignorait pas les sentiments hostiles que nourrissait, à son égard, la population et, pour éviter des humiliations personnelles, il dépêcha à St-Yves deux émissaires, avec l'ordre de réclamer les emblèmes religieux.

Les envoyés se présentèrent à la chapellenie. Le portail franchi, ils se trouvèrent en présence de la sœur de l'abbé Le Fellic, laquelle gardait le presbytère en l'absence des prêtres et faisait, en ce moment, sa provision d'eau au vieux puits situé près de l'entrée. Dès qu'elle aperçut les visiteurs, dès qu'elle entendit, surtout, les motifs de leur démarche, elle entra dans une colère violente, dont les représentantes de son sexe détiennent l'indiscutable monopole et, séance tenante, congédia les deux quémandeurs sous une avalanche de bons mots et un débit d'épithètes, que l'Histoire n'a pas conservés, mais qu'on devine avoir été de la taille de son juste courroux.

« Honteux et confus »..... comme le renard de La Fontaine, les délégués s'en retournèrent à Bubry porter, à leur curé, leurs doléances et, en fait de croix, l'humiliant et pesant fardeau des effusions oratoires de l'éloquente demoiselle.

Le Stunff ne se tint pas pour battu. Pour être assuré de livrer un combat à armes égales, il s'exerça à la fureur, cria, gesticula, tempêta, et, l'entraînement jugé suffisant, décida de se rendre, en personne, à St-Yves, afin de mettre ces « paysans » à la raison et de les obliger, par la force s'il le fallait, à faire droit à ses exigences.

Mais, entre temps, l'alarme avait été donnée et tout un régiment de « paysans », armés de pieux et de fourches, était posté à l'entrée de la sacristie quand arriva celui qu'ils appelaient le « faux-prêtre ». Ni l'air insolent de ce dernier, ni ses ordres, ni ses sommations ne réussirent à vaincre l'entêtement de ces gardiens, décidés à tout pour garantir et conserver leurs trésors. A bout de patience et d'arguments, l'intransigent curé entreprit alors de rompre, de force, ce barrage humain, mais la bagarre s'ensuivit et il dut, précipitamment, prendre la fuite sous les menaces et les insultes des défenseurs de St-Yves, qui le poursuivirent sur la route de Bubry, jusqu'à Kéleshouarn.

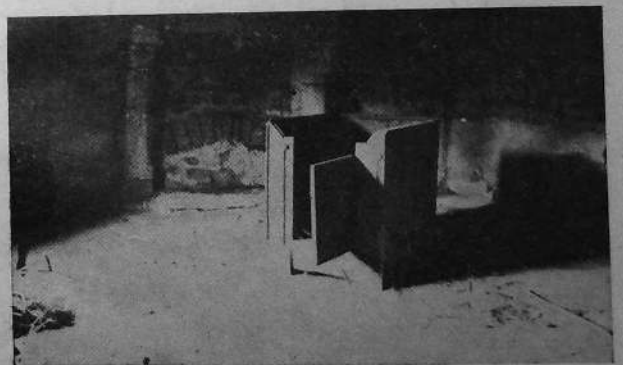
..

Pendant ce temps, les prêtres de St-Yves étaient retirés, non loin de la bourgade, au village de Kerfosse, où les cultivateurs leur donnaient asile, les aidaient, les protégeaient de leur mieux. C'est dans la ferme de Pierre Le Dilly



*Ferme de Le Dilly à Kerfosse
où se réfugièrent les prêtres réfractaires*

La pièce qu'ils occupaient, au centre le banc d'œuvre



qu'ils élirent domicile. A l'étage, un appartement vaste et, pour l'époque, confortable, que desservait de l'extérieur un rustique escalier de pierre, fut mis à leur disposition.

Dans cette retraite ils se reposaient, prenaient leurs repas, s'adonnaient à la prière, se retrouvaient, eux et leurs amis, pour élaborer leurs projets et retremper mutuellement leur courage. Ils l'utilisaient encore comme sanctuaire clandestin pour la célébration quotidienne du Saint Sacrifice. Pendant longtemps les murs conservèrent les traces des images pieuses qui y étaient apposées et l'on voit encore un vieux banc d'œuvre à deux places, témoin vénérable des oraisons de ces hardis défenseurs de la Foi.

C'est de cette retraite que, courageux et débrouillard au possible, l'abbé Le Goff sortait pour organiser le culte à St-Yves. Il s'assura le concours de plusieurs confrères, réfractaires et cachés comme lui dans les environs, les prêtres de Bubry, M. Célard, recteur de Quistinic, M. Quéven de Lanvaudan, M. Le Manour de Languidic, et créa un centre religieux pour toute la région. Grâce à lui il ne se passa guère de dimanches et de fêtes, durant les années sanglantes de 93-94, où la messe ne fut célébrée à St-Yves, publiquement, devant des foules immenses.

Il fallait, bien sûr, prendre des précautions, exercer, à chaque heure du jour et de la

nuit, une surveillance étroite et user de grande vigilance, car le danger rôdait toujours. La nuit du samedi au dimanche était consacrée aux confessions et, le lendemain, la messe était célébrée de bonne heure, puis, à la fin de l'office, l'assistance se dispersait à la hâte laissant désert le village. Très souvent, des détachements de « bleus » arrivaient à l'improviste, mais c'était toujours trop tard et ils ne pouvaient que constater le silence et la tranquillité. Les habitants étaient rentrés chez eux et les proscrits avaient regagné leur repaire.

Quelques accrochages se produisirent, cependant, comme en ce jour de la Fête de St-Yves, en Mai 93.

Une affluence considérable se pressait autour de la chapelle quand quelques municipaux d'Hennebont se présentèrent maladroitement et faillirent amener un conflit. Mais les railleries et les quolibets, décochés en bonne langue bretonne, répondirent à leurs extravagances et l'affaire n'eût pas d'autres conséquences.

Profitant des assurances que donne l'obscurité, les prêtres se déplaçaient surtout de nuit, pour visiter les malades, soutenir les courageux, distribuer les Sacrements. Dans ce premier « maquis », qui était d'autant plus dangereux et méritoire que ses adeptes n'utilisaient aucun

moyen de défense, et d'autant plus odieux que ce n'était pas des étrangers, mais des Français comme eux, qui les y pourchassaient, l'Eglise continuait à assurer sa mission divine, toute de consolation, de paix et d'amour.

∴

Une existence, aussi pleine de risques, ne pouvait, cependant, durer longtemps. Dans la nuit du 9 au 10 Décembre 1793, l'abbé Le Fellic se trouvait, en compagnie de 2 prêtres réfractaires de Bubry, les abbés Videlo, chez Pierre Le Dilly, cultivateur à Kerfosse, quand ils furent vendus par un traître de St-Yves, nommé Louis Guillemot.

A 4 h. du matin, des coups violents ébranlèrent la porte. « La Nation !... Ouvrez au nom de la Loi ». On devine l'émotion qui dut s'emparer de tous à l'intérieur de la ferme. Cependant, la sœur de Dilly ne perdit pas son assurance et ouvrit aux gendarmes qu'elle eut la ruse de retenir un instant sur le seuil, au pied de l'escalier de pierre. De leur cachette, les proscrits, l'oreille toujours au guet, n'eurent aucune illusion sur la gravité du moment et mettant à profit les quelques secondes ménagées par l'astuce de la jeune fermière, l'abbé Louis Videlo, frère du recuteur de Bubry, perça la toiture et gagna rapidement la campagne.

On raconte que, voulant en faire autant, Olivier Le Fellic fit une chute malheureuse et se fit au pied une blessure qui devait le perdre. Il put cependant, s'écarter du village, en direction de Boachelin, mais la souffrance l'empêcha bientôt de continuer son chemin, et il dut s'arrêter aux alentours de Bodconan. C'est là qu'il fut rejoint, ligoté, puis conduit en direction de Lorient, en compagnie du recteur Videlo, qui avait été capturé dans la ferme.

En cours de voyage, l'escorte s'arrêta, au sortir du vieux pont d'Hennebont, en St-Caradec, pour prendre quelque réfection dans un hôtel (aujourd'hui le Café de la Marine). Sans doute les gendarmes relâchèrent-ils un peu la surveillance des prisonniers, car l'abbé Videlo, faussant compagnie à la Nation, réussit à s'échapper et à gagner la hauteur avoisinante.

Monsieur Le Fellic arriva donc seul à Lorient le soir du 10 Décembre. Son emprisonnement ne devait pas se prolonger au-delà de la nuit. Le lendemain, au lever du jour, il comparait devant le tribunal, composé de J.-M. Raoul, président, Paul Marie Le Vaillant, Pierre Vincent Gérard, et Grégoire Jean Rousseau, juges. Il y subissait un court interrogatoire, sans témoins, sans défense, qui se termina par sa condamnation à mort.

La sentence devant être exécutée immédiatement, on fit rapidement au condamné sa dernière toilette. Le cortège formé de gendarmes, puis de gardes nationaux, enfin du bourreau, se mit en route vers la place de la Montagne, salué au passage, par des cris de mort et des chants révolutionnaires. La place, que dominait l'échafaud était noir de monde. M. Le Fellic gravit, calme et courageux, les marches de la plate-forme. Pendant que, de la foule, s'élevait le cri de « Vive la République ! », il fut saisi, lié à la planche puis couché sous le couperet qui consumma son sacrifice. Il était 11 heures 1/2 du matin.

L'exécution fut contrôlée par Charles François Lozac'h, Commissaire national près le Tribunal du district d'Hennebont et par J.-M. Lasalle, huissier au même Tribunal, qui se placèrent au 1^{er} étage de la maison du citoyen Le Chesne.

Le prêtre était vêtu d'une veste brune, d'un gilet blanc, d'une culotte de toile et de guêtres de toile.

Moins d'un an plus tard, le 24 Octobre 1794, alors qu'il revenait d'Inguiniel, où, avec 3 ou 4 amis il était allé s'approvisionner en vivres, l'abbé Le Goff était appréhendé, aux environs de Lanvaudan, par un détachement bleu composé de six hommes et commandé par le ser-

gent Dominique Petitcolas. Ses compagnons, sans hésiter, firent feu sur la troupe qui riposta, et s'enfuirent. Plus malchanceux ou pris de court, l'abbé resta entre les mains des soldats. Il portait une veste blanche, un gilet de laine croisé, des culottes de toile et guêtres modèle campagne et un chapeau demi-castor usé, mais ce déguisement ne le sauva pas. Interrogé, il déclara d'abord se nommer François Jégouzo, prêtre insermenté de Bubry, mais se rétracta aussitôt et déclina sa véritable identité.

Il fut alors conduit dans la maison commune de Lanvaudan, où fut vérifié le sac de toile qu'il portait et qui contenait : une chasuble de satin broché, une étole, un manipule, un voile de calice, une bourse, un porte-hostie, six purificatoires une nappe d'autel, une serviette, une aube et son cordon, un amict, un goupillon de bois garni de crins, un calice et sa patène d'argent, une feuille de parchemin renfermant des papiers : proclamations, correspondance, etc...

Cette formalité accomplie, le captif fut emmené à Hennebont. Là, il devait subir un premier interrogatoire à la suite duquel des dragons le conduisirent à Lorient, où il comparut, le 27 Octobre, devant le Tribunal criminel.

L'accusateur public Marion, faisant état du tempérament insolite et aventurier de

l'accusé, ainsi que de ses relations avec les insurgés, voulut voir en Le Goff surtout un chouan et demandait à le punir comme tel. Mais les juges le condamnèrent à mort uniquement parce que prêtre insermenté et réfractaire.

L'exécution eut lieu le 28 Octobre, sur la place de la Montagne, avec toute la mise en scène dont les sans-culottes de Lorient se plaisaient à entourer ce genre de spectacle.

Quant à Pierre Le Dilly, de Kerfosse, il fut, cette même année, condamné à la déportation à vie, pour avoir donné asile à des prêtres réfractaires.

St-Yves apporta sa part à cette contribution du sang dont la tache, immense, rougit, en ces temps douloureux, les landes de nos campagnes et les places de nos villes. Dans un accès de fureur satanique, on avait pensé terrasser, à tout jamais, l'Eglise, en la frappant dans ses fondements, en ébranlant sa hiérarchie, en muselant ses bergers, espérance insensée des hommes auxquels l'apôtre St Paul avait, depuis longtemps, répondu.

Le sang est une semence. Sur la tombe des martyrs allait lever une plus riche moisson de chrétiens et, sur les vestiges du passé, se dresser, plus rayonnantes et plus vivantes que jamais, les institutions d'une ère nouvelle.

III — LA SUCCURSALE

A la fin de 1802, St-Yves fut érigé en succursale de Bubry et placé sous la juridiction du desservant de cette paroisse. Avec tant d'autres privilèges, sombrés dans la tourmente révolutionnaire, les Seigneurs de Kernivinen perdaient, du même coup, et les prééminences honorifiques et les bénéfices de la chapelle.

Un vicaire de Bubry, l'abbé Giquello, fut désigné pour desservir cette dernière à laquelle furent dévolues certaines prérogatives des églises paroissiales, entre autres, la faculté d'y conférer le baptême et d'y procéder aux sépultures. C'est le 2 Janvier 1803 que fut célébré, à St-Yves, le premier baptême :

« L'an de grâce mil huit cent trois, le deux Janvier (ou douze Nivôse an onze de la République française), je, soussigné, ay baptisé

et nommé Julienne, une fille, née hier matin, au village de Pennuern dans la succursale de St-Yves en Bubry, du légitime mariage de François Le Graz et de Julienne Le Goff de Kerhoarné, paroisse d'Inguiniel: Parrain, Mathurin Le Goff, marraine Julienne Le Méhec, qui, tous, ont déclaré ne sçavoir signé, de ce interpellés. — P. Giquello, desservant ».

On se souvient que le 12 Mai de la même année fut bénie solennellement, pour le service religieux, une cloche nommée Thomas. Enfin, le 23 Octobre 1803, « jour de dimanche », M. Giquello, assisté de M. Michèle, Vicaire à Bubry, procédait à la bénédiction du cimetière. Ce même jour, on y creusait la première tombe.

« L'an de grâce mil huit cent trois, le vingt-trois Octobre (ou trente Vendémiaire an douze républicain). a été inhumée, au cimetière de cette église, Jeanne Péreze, décédée le jour précédent en ce bourg, âgée de soixante ans, après avoir reçu les Sacrements ; ont assisté au convoi, François Le Nézet, son mari, Louis Le Nézet son fils, Louis Le Penne, Pierre Le Guyader et autres qui, tous, on déclaré ne sçavoir signer. — P. Giquello, desservant ».

M. Giquello devait rester à St-Yves jusqu'en Février 1805, mais, le quartier ne pou-

vant subvenir à l'entretien d'un prêtre à demeure, il ne fut pas remplacé, et, à part la célébration d'une messe le dimanche, le service ne fut plus assuré dans la succursale ; les sépultures se firent toujours mais, pour les baptêmes, il fallut aller à Bubry. Le régime ne devait reprendre qu'en 1859.

Entre temps, le pays s'améliorait considérablement. Autour de la chapelle s'édifiaient de nouvelles constructions et se groupaient de nouveaux foyers. Les terres, aux environs, étaient mises en valeur, des villages se formaient et se peuplaient. En 1838, succédant aux du Couédic, les Lalau-Keraly s'établissaient à Kernivinen et organisaient l'actuelle propriété.

Sous l'impulsion et avec l'aide des administrations départementales, nouvellement créées, les voies de communication étaient améliorées, de nouvelles percées. C'est alors que fut ouverte la route actuelle, sensiblement plus courte et plus aisée que le chemin caillouteux et rapide d'autrefois. Le Préfet du Morbihan avait, au préalable, pressenti M. Keraly pour qu'il autorisât le passage du nouveau tracé dans ses terres. M. Keraly consentit à abandonner une parcelle de son domaine à la condition que l'on déclassât le vieux chemin pour, en compensation, l'enclaver dans sa propriété.

Ainsi fut créée, à l'emplacement de l'ancien parcours, l'avenue reliant St-Yves à Kernivinen. Ainsi fut modifié le passage de la route par rapport à la chapelle, démonstration symbolique de l'immuabilité et de la pérennité de l'Église au milieu des contingences et des changements qui l'entourent.

✱

La question du service religieux se posa de nouveau. Les gens de ce quartier, de plus en plus peuplé, se plaignirent, à juste raison, de la distance qui les séparait du centre paroissial de Bubry, du long trajet qu'ils devaient accomplir pour y faire baptiser leurs enfants ou appeler un prêtre auprès des malades. Le besoin d'une présence sacerdotale se manifestait plus impérieux.

Ce sentiment populaire, presque universellement éprouvé, n'est-ce pas, à lui seul, toute une apologie de la mission et de l'utilité du prêtre au sein des populations ?

On peut vouloir connaître les causes de l'influence exercée par cet homme qui, comme un signe de contradiction, accumule autour de sa sombre silhouette les sympathies les plus spontanées comme aussi les antipathies les plus farouches ; les raisons d'un tel ascendant chez cet hum-

ble produit du peuple, ordinairement fils de paysan, d'ouvrier ou de marin, qui, parmi ses concitoyens, demeure le plus vénéré comme le plus honni, le plus respecté comme le plus combattu et qui, indépendamment de sa valeur personnelle, de ses qualités ou de ses défauts, inspire, même à ses plus grands ennemis, une certaine déférence. On voudrait connaître le motif auquel attribuer le rayonnement apostolique de cet être, dépourvu généralement des moyens matériels de réussir, ainsi que la résistance de cette cible contre laquelle viennent et viendront toujours s'érousser les flèches de ses adversaires ; analyser enfin cet instinctif besoin qui pousse les hommes à ne pouvoir se passer de lui et les incite à le réclamer comme un indispensable compagnon.

Inutile d'en chercher l'explication dans des considérations purement humaines. Les raisons sont d'ordre plus élevé. Le prêtre est l'âme de tout un peuple, le représentant vivant et légitimement accrédité de celui qui est « la Voie, la Vérité et la Vie », le dispensateur des énergies spirituelles constamment nécessaires aux chrétiens et qui sont les ressorts de leurs activités comme des besoins de leur nature. Il est celui dont la seule présence inspire à l'homme la pensée d'élever ses regards, au milieu des préoccupations matérielles, vers des régions où seront satisfaits des

désirs que la terre sera toujours impuissante à contenter, ceci dit sans artifice poétique, mais, parce que, dans ce geste, se trouve l'unique solution au problème des aspirations et des destinées humaines.

Aussi qu'on veuille ou non le reconnaître, le prêtre, que certains pauvres petits esprits prétendent inutile, l'est tellement que sa disparition creuse un vide immense que rien ni personne ne peut combler.

Les habitants du quartier de St-Yves ne faisaient qu'expérimenter cette vérité vieille comme le monde.

Des demandes furent faites en vue d'obtenir le rétablissement de l'ancienne formule. Restait à trancher la question matérielle, problème important dont les données, posées par l'autorité ecclésiastique et reconnues par la population, aboutirent à une solution de bon sens pratique et d'équité. Vous aurez un prêtre, fut-il répondu, mais encore faut-il que vous vous engagiez à l'entretenir et, comme les promesses n'ont jamais nourri personne, il sera imposé à chaque ferme, une taxe en nature proportionnée à ses ressources.

Le marché fut accepté et conclu. Après 54 années d'interruption, le 1er Février 1859, l'Abbé Poetvin était nommé en résidence

à St-Yves. Il eut pour successeurs : MM. Le Pen 1867-1878 — Le Pense, 1878-1882 — Guéno, 1882-1889 — Chapel, 1889-1899 — Le Cunff, 1899-1912 — Cadoux, 1912-1919 — Maufret, 1919-1923.

St-Yves, comme frairie, demeurait, évidemment, sous la dépendance de Bubry et ne pouvait bénéficier de tous les avantages réservés aux paroisses. Son desservant n'était toujours que le délégué et représentant du recteur de Bubry. Il célébrait, les dimanches ordinaires, une seule messe matine dans la chapelle, procédait aux sépultures et à l'administration des baptêmes, à l'exclusion des autres cérémonies religieuses et devait, en outre, assurer, à la paroisse, certains services relevant de ses fonctions de vicaire.

Malgré tout, la présence d'un prêtre en ce lieu fut un bienfait tant au point de vue matériel que spirituel. La population s'attacha très vite à ses prêtres, qui, de leur côté, ne lui marchandèrent ni leur dévouement, ni leur affection. Le sanctuaire fut l'objet de soins continuels et reçut des aménagements, sinon toujours heureux, du moins entrepris dans une bonne intention. Autour de lui s'épanouit une vraie vie de famille qu'animait nécessairement bientôt l'esprit de clocher. Dans tout le quartier on se félicita de posséder

une belle église, de bénéficier du zèle de vicaires dévoués, de n'être plus dans l'obligation de recourir à Bubry pour l'accomplissement des principaux actes religieux. Ce sentiment de fierté et de satisfaction, teinté d'un brin de chauvinisme, engendra bientôt le désir d'indépendance.

IV — LA PAROISSE

La cause trouva des défenseurs dans la personne des desservants eux-mêmes, mieux placés que quiconque pour supputer les avantages d'une complète autonomie. Elle rencontra aussi bien des obstacles et bien des oppositions.

La décision de l'Autorité diocésaine ne tenait guère qu'à quelques hésitations, bien compréhensibles, d'ailleurs, mais le Recteur de Bubry, l'abbé Jouanno, ne favorisait pas les choses tant il est difficile de renoncer à la part de l'humain qui s'infiltré dans les meilleurs raisonnements. Il souffrait de voir disséquer sa grande paroisse, pensant qu'il se devait de conserver intact, pour le passer à la postérité, un patrimoine dont on lui avait confié la gestion et déclarait qu'il n'y avait aucune raison valable de changer un état de choses dont s'étaient parfaitement accommodées les générations précédentes.

Tous ces calculs contribuèrent à fausser son jugement qui, dans la circonstance, fut

loin d'être en rapport avec les florissants panaches dont s'ornaient ses vigoureux maxillaires. Malgré sa répugnance pour l'opération il dut, cependant, se résigner au coup de scalpel dont la blessure lui fut cuisante jusqu'au trépas. Par ordonnance épiscopale du 16 Septembre 1923, Son excellence, Mgr Gouraud détachait définitivement, St-Yves de Bubry et l'érigéait en paroisse distincte et indépendante.

Au premier noyau, Monseigneur rattacha quelques quartiers excentriques de trois autres paroisses avoisinantes, Quistinic, Inguinél et Lantaudan, créant ainsi, dans son diocèse, une nouvelle communauté chrétienne, comprenant environ 1.100 âmes. Le 1^{er} dimanche d'Octobre 1923, jour du Saint Rosaire, M. l'abbé Pierre Ruban prenait, officiellement, possession de ce nouveau siège dont il était le premier titulaire. Une ère nouvelle commençait dont l'histoire sera, peut-être elle aussi, écrite un jour, quand elle se sera accomplie.

En 1932, M. Ruban était remplacé par l'abbé Eugène Le Gallo et, en 1940, par un deuxième successeur, lequel, aujourd'hui, continue, comme tous ceux qui l'ont devancé, à paître, de son mieux, le troupeau confié à sa garde, autour du vénérable sanctuaire de Saint-Yves-la-Vérité.

Village breton



I — LE BOURG

Sans être tellement différent de tous nos hameaux, St-Yves présente, toutefois, quelques particularités qui ne passent pas inaperçues.

En Bretagne, généralement, les agglomération rurales sont ramassées, compressées, conçues sans espace et construites sans plan. Très souvent la maison particulière, voisine avec l'étable de la ferme d'à côté, la chambre de Pierre chevauche la cave de Paul et, pour un peu, le four du boulanger se baignerait dans le lavoir municipal.

Au centre de St-Yves, au contraire, une place, large et spacieuse, sur laquelle se dresse sa magnifique église du 16^e siècle, donne au village une impression d'air et de dégagé. Deux grandes routes s'y croisent, menant, l'une sur Hennebont et la région de Pontivy, l'autre sur Plouay et le pays de Baud. Quelque direction que l'on prenne, on aboutit, à courte distance, à des vallées profondes et pittoresques, qui, de Ty-Planche à Bubry, de Pont-en-Du à Chaujel, limitent exactement le plateau de St-Yves.

En un coin de la place, quelques vieilles habitations alignent leurs toits de chaume au-dessus d'étroites fenêtres et de portes en entrée de tunnel. Devant elles, inséparable compagnon, un vieux puits, rustique et ouvragé, alimente la marmitte des ménagères du quartier et supplée à la déficience des pommiers dans les années de sous-production.

Les autres habitations, ordinairement flanquée de dépendances aux mille usages et agrémentées d'un petit lopin de terre, s'égrènent le long des voies qui traversent la bourgade. Adossées aux vertes pâtures qui égayent d'une note réconfortante, le lourd manteau de tristesse dont se revêt la campagne, durant la morte-saison, elles sont, au printemps, baignées par le parfum champêtre des foins montant des prés rajeunissants.

La plus grande partie du village est de construction relativement récente, l'érection de la paroisse, en 1923, ayant, pour beaucoup, contribué à l'agrandissement et à l'embellissement du pays. Cependant, malgré son aspect quelque peu moderne, la petite bourgade est demeurée essentiellement rurale et bretonne. Elle est la capitale et le centre de la campagne environnante dont elle contente tous les besoins par son commerce et son artisanat.

La vie à la campagne, est faite, on le sait, d'une foule de détails et de continuels soucis qu'imposent la subsistance, le vêtement, le logement, le bétail, le rude métier de la terre. Aussi, depuis longtemps, les Bretons se sont-ils appliqués à organiser leur vie, jusque dans les moindres choses, de manière à tout avoir sous la main.

S'ils n'ont pas le superflu, ils ont, de cette façon le nécessaire, et le secret de leur richesse c'est qu'ils pourvoient, eux-mêmes, à tous leurs besoins. Parce que leur bien n'a ni le luxe, ni la prétention extérieure des réalisations modernes, on conclut facilement à la pauvreté et à la misère et Dieu sait si la légende de la « Bretagne pauvre » a fait son chemin. Mais, que se produise une catastrophe, comme celle que nous venons de connaître, et l'on constate, qu'au milieu de la disette générale, l'Armorique fait bonne figure. La Beauce étale au soleil ses moissons d'or, mais l'hiver ses âtres sont froids et vides ; le Midi s'enorgueillit de l'opulence de ses vignoles, mais ses habitants n'ont pas, chez eux, de quoi se vêtir ; le Nord fait valoir le rendement de ses mines et de ses textiles, mais le pain lui fait défaut. Ces contrées peuvent avoir une richesse, elles n'ont pas la richesse.

C'est, au contraire, l'inappréciable avantage des Bretons de pouvoir se procurer, sur

place, même aux temps des plus grandes pénuries, les objets les plus indispensables et celà, grâce aux ressources immenses et variées du pays.

∴

Avec le réveil du jour, voici celui de la vie.

Dans sa grosse tour carrée la cloche tinte son angelus, les manivelles des puits débitent leur musique saccadée puis haletante, les enclumes de deux « maréchaux » résonnent de leur son argenté. De pesants attelages martèlent le sol rude, les moteurs à broyer la lande mêlent leurs notes métalliques au grincement de la machine du sabotier, l'écrèmeuse joint sa langoureuse plainte de sirène au timide tac-tac du rouet et, dominant ce concert, comme celui d'un clairon triomphant, éclate le chant des coqs qui s'interpellent, aux quatre coins du village, dans la brume matinale.

Il ne faut pas lésiner avec l'ouvrage car, déjà, les « campagnards » sont là. Tout doit être à point pour le labeur des champs, le cheval et son harnachement, la charrette, le brabant, la herse et tant d'autres engins indispensables pour la culture. L'effort qu'on leur demande est rude et vient vite à bout des fabrications les plus solides, et il faut souvent effiler, reprendre, resserrer...

Plusieurs branches de l'artisanat rural, sont requises pour ce travail, d'autant qu'elles sont solidaires et, les charrons, les forgerons, le bourrelier, doivent, tour à tour s'affairer pour que l'outillage soit complet et en bon état.

Bien d'autres métiers dont la compétence s'exerce par ailleurs, sont, également, en train. L'homme ne doit pas être moins bien chaussé que sa bête. Sous un toit précaire, dans un réduit que protègent quelques branchages, le sabotier se fait les bras sur son couple, tandis que, dans un atelier, presque aussi rustique, son compagnon, cependant plus modernisé que lui, guide sur sa machine, la pièce de bois qui se transformera rapidement en « boteu koed ». Cette industrie ne concurrence d'ailleurs, nullement, sa parente en cuir, et, dans son échoppe, le petit cordonnier fignole, tout aussi bien qu'en ville, les hauts talons qui, le dimanche, grandiront la taille des jolies « pourletten ».

Avec leur minuscule tablier serré à la ceinture, voici les maçons qui, silencieux et pensifs ouvrent leur chantier. A la fois architectes, entrepreneurs et compagnons, ils ont jalousement conservé, dans la famille, le monopole du « bâtiment ». Ils édifient la plupart des constructions du pays avec du pur granit, du sable gras et du ciment.. s'il y en a. Quand il n'y en a pas on s'en

passé et des générations se succéderont dans la demeure sans avoir à craindre qu'elle ne leur tombe sur la tête. De sa lourde hache et dans un effort qu'il scande d'un « han ! » vigoureux, le charpentier équarrit le grand chêne dont il assemble les pièces en une robuste carcasse et, pour couronner l'ouvrage, n'y aura-t-il pas là le « toer » ?

Devant une demeure, légèrement en retrait, voici une haute pile de bois dont les morceaux, fendus en long comme de grosses allumettes, indiquent que, prévoyante, la crêpière n'a pas attendu pour préparer l'ouvrage. Bientôt, la belle pâte blanche, habilement étendue, d'un coup de « rosegel », sur le grand plateau rond, va devenir la crêpe toute fumante et toute parfumée qui composera le menu du jour dans bien des foyers.

Mais, la plus florissante des corporations est celle de la couture. Si l'on songe, en effet, à la multitude des enfants, encore nombreux, grâce à Dieu, dans les familles de Saint-Yves, qu'il faut vêtir et dont il faut réparer les continuels dégâts ; si l'on songe au soin particulier qu'exige la confection des beaux costumes bretons, encore fort en honneur ; si l'on songe, enfin, au peu de temps dont disposent les ménagères, à la campagne, pour s'occuper de leur lingerie, on ne s'étonne pas de l'importance de ce métier des couturières. Celles-ci ne chôment guère, surtout à l'appro-

che de certains grands événements, comme la Première Communion, la célébration d'un mariage, le grand Pardon de St-Yves etc... et les machines alors de tourner, et les aiguilles de se précipiter, et les perles de glisser entre leurs doigts de fées.

Cependant, il est une profession qui place son maître au-dessus de tous parce qu'elle a quelque chose d'universel, étant, à la fois, manuelle, intellectuelle, médicale, presque sacerdotale. C'est celle du « Bedeau ». Crieur public et afficheur municipal, menuisier ou fossoyeur, médecin et homme d'Église, il est l'homme dont tout le monde a besoin. Il prend la parole, en public, avec autant d'assurance et de calme qu'il creuse une tombe au cimetière et vous extirperait une dent avec autant de compétence qu'il arrache un clou. Aussi jouit-il, au milieu de ses concitoyens, d'une grande popularité et d'une certaine considération.

Ainsi donc, tout le jour, la grande loi du travail va courber, sous son joug, tous les habitants du village, des plus jeunes aux plus vieux, car il n'y a guère, à la campagne, que l'infirmité ou la mort pour donner droit à la retraite. Quand le labeur des champs est devenu trop pénible et l'exploitation de la ferme trop chargée de soucis, le vieux paysan, comme le laboureur de La Fontaine, réunit, autour de lui, ses enfants, pour leur

céder ce fond qui manque le moins et il se retire, le plus souvent à l'ombre du clocher pour finir ses jours auprès de son église et à la porte du cimetière.

Il ne demeurera pas pour autant, inactif. Le travail est passé, chez lui, à l'état d'habitude et il s'y soumettra tant que ses forces ne l'auront pas complètement abandonné. Ses mains, trop affaiblies pour conduire la charrue, pourront encore guider l'osier, la ronce ou la paille dont il confectionnera les « sklissens » ou les « bleu-bous ». Sur le seuil de leur chaumière, les petites vieilles actionneront paisiblement leur rouet, ou, au bord des fossés, dévideront, en même temps que l'écheveau de leur quenouille, leurs souvenirs d'autrefois ou leurs lamentations sur les calamités et les mœurs des temps nouveaux.

A part cela, il n'y a guère d'animation dans les rues de Saint-Yves, au cours de la journée. Seuls, au retour d'une foire ou pendant que l'on s'affaire autour de leur matériel, quelques paysans, devisant, dans l'auberge, du temps qu'il fait ou de leurs travaux, animent cette apparente quiétude, ainsi qu'à la sortie des classes, les enfants qui s'éparpillent, aux quatre coins de la paroisse, en serrant précieusement entre leurs bras d'énormes tourtes de pain de seigle, de ce « bara segal », qu'ils se chargeront d'alléger quelque peu, en

cours de route, en les grignotant de leurs dents de souris.

••

Peut-être s'étonnera-t-on qu'aucune mention ne soit faite ici des notabilités de village dont la silhouette, en alimentant maintes chroniques caricaturales, est devenue, depuis longtemps, légendaire. Mais, Saint-Yves n'est pas une ville de province ni un canton. Ce n'est même pas une commune et la profession libérale n'y a d'autres représentants que les instituteurs et, évidemment, l'inévitable petit curé de campagne.

Sans autre prétention que d'être un modeste hameau, l'agglomération de Saint-Yves dépend, administrativement, de Bubry et cette situation ne lui vaut guère d'être gâtée par les Pouvoirs publics. Les réalisations les plus élémentaires, sont toujours à l'état d'espérances que la population risque de voir s'éterniser sous ses caresses. L'eau ne fait pas défaut, c'est sûr, et les bûches de chêne remplacent avantageusement, le gaz, mais le troisième élément, dit « de confort », n'a pas encore supplanté son fumeux et malodorant ancêtre le pétrole.

Le campagnard n'a pas l'habitude de se lancer, tête première, dans le progrès, certes non. Il ne souffre pas moins d'être privé de ses avantages, et une administration intelligente n'use-

rait-elle pas de sagesse en les lui procurant ? Ce serait le plus sûr moyen de convertir, avant longtemps, son naturel casanier et indécis.

En attendant des jours meilleurs et des nuits plus éclairées, les habitants de St-Yves n'ont d'autre ressource que de contempler, d'un œil mélancolique, les fils à haute tension dans lesquels la fée Electricité promène, ironiquement, au-dessus de leur tête, son fluide enchanteur.

On pourrait écrire un long mémoire, sinon un livre d'or sur les bienfaites réalisations des pasteurs des plus humbles campagnes, tant dans l'ordre matériel qu'au point de vue spirituel. Il n'y a guère, en effet, de bourgades qui n'aient bénéficié, même dans le premier domaine de quelque heureuse initiative ou de quelque importante acquisition due au zèle de ses prêtres et à leurs tenaces sollicitations.

Complètement dépourvu, laissé par sa nourrice municipale à son sort d'enfant abandonné, St-Yves doit aux démarches persévérantes de ses recteurs de posséder aujourd'hui une cabine téléphonique, une boîte aux lettres, un commerce de ravitaillement en viande et une « Entr'aide Paysanne », qui, pour n'avoir pas encore cinq années d'existence, a déjà distribué plus de 1 million 200 mille francs de secours. Et combien d'autres créations demeurent encore à l'état de

projets parce que les circonstances ne permettent pas leur réalisation ! « Laissez une paroisse cinquante ans sans prêtre et on y adorera les bêtes », disait le saint Curé d'Ars. Cette complète déchéance spirituelle, qui se vérifierait sans aucun doute, serait encore accompagnée d'un affaiblissement très sensible de la vie matérielle du pays.

∴

Si la commune n'est pas toute entière dans la paroisse la paroisse n'est pas davantage toute entière dans la commune. L'apport le plus important fut fait par Bubry, mais Lanvaudan a bien vu s'envoler aussi quelques duvets au profit de sa jeune voisine, et Quistinic, comme Inguiniel surtout, quelques plumes maîtresses de leurs ailes.

Le dimanche, à l'issue des offices, la place, autour de l'église, prend, de ce fait, l'aspect d'un plateau d'exposition sur lequel s'exhibent des costumes bretons dont la diversité ajoute au charme de l'élégance celtique. Dans un fastueux déploiement de velours, de perles, de soieries et de dentelles, se meuvent les types représentatifs de trois régions, et l'on ne sait qu'admirer le plus, ou le riche tablier de la Lorientaise, ou la robe aux boutons d'or de la Pourletten ou la coiffure finement brodée du pays de Baud.

Il y a un jour plus spécialement marqué

pour l'étalage de ces beaux atours : c'est celui du Grand Pardon, le 4^e dimanche de mai. On prépare cette fête du pays bien des semaines à l'avance et chacun, chacune surtout, tient à signaler l'événement par une recherche particulière dans la toilette. Les trop rares hommes, malheureusement, qui ont conservé leur veste aux mille boutons, l'endossent pour la circonstance et cette exhibition des costumes d'antan n'est pas une banale curiosité.

Le pardon de St-Yves-la-Vérité avait, jadis, un grand renom. Des foules considérables se pressaient, ce jour-là, à l'intérieur de la chapelle comme autour de ses murs bénis. Accourus parfois de très loin, ces pèlerins n'étaient pas de simples curieux, mais des chrétiens convaincus et fervents qui n'auraient pas considéré leur dévotion comme satisfaite s'ils ne l'avaient complétée par la réception des Sacrements. Un clergé nombreux se tenait à leur disposition, dès la veille, même la nuit durant, pour entendre les confessions, et, aux messes qui se succédaient dans la matinée, de nombreux communicants s'approchaient de la Table Sainte.

Les cérémonies revêtaient une exceptionnelle solennité, en particulier la grande procession qui groupait des foules pieuses et chantantes. Les gens du pays savaient être accueillants pour



Saint-Yves — L'ancienne "Hostellerie"

Saint-Yves — Vieilles Fileuses



les étrangers et, par délicatesse, leur réservaient l'honneur de porter les emblèmes religieux, les croix, les bannières, la statue de St-Yves.

De curieuses coutumes, disparues depuis, excitaient, il est vrai, l'émulation des prétendants à cette marque de déférence. C'est ainsi que la grande bannière était lestée d'un certain nombre de boules de plomb. Une épreuve préalable alignait les forts aux biceps de qualité devant un jury de curieux et départageait les concurrents. Les heureux lauréats de cette compétition emportaient, en souvenir de leur pèlerinage, une considération qu'ils devaient tout autant à leur performance athlétique qu'à l'insigne honneur qui leur avait été dévolu.

Aujourd'hui, le pardon ne connaît plus ce faste extérieur ni cet assemblément de foules. Il n'en reste pas moins dans les limites de la paroisse, la grande journée que tous s'ingénient à solenniser de leur mieux tant par une dévotion plus grande que par mille détails domestiques. Si l'honneur de porter la bannière n'est plus le couronnement d'une joute sportive et reste un enjeu strictement local, les demeures largement ouvertes à tous et les tables garnies de crêpes sucrées qui sont offertes avec tant de bon cœur, prouvent que, de nos jours, l'accueil n'a rien perdu de sa bienveillance d'autrefois.

II — LA CAMPAGNE

Après ce rapide aperçu sur le petit centre artisanal, nous allons explorer la campagne qui l'entoure. Le voyage sera quelque peu rude, car celle-ci ne se limite pas au plateau, relativement restreint de St-Yves, et va nous obliger à des efforts qui, pour n'être pas exempts de fatigue, ne le seront pas, non plus, de charme.

Pour qui jette un coup d'œil sur la carte du pays, il apparaît que, géographiquement parlant, c'est une réalisation, aussi parfaite que possible, de la paroisse bien comprise, avec son centre religieux, équitablement situé sur le rapport des distances, et, topographiquement, une région fort accidentée requérant des assises solides et des jarrets bien entraînés.

De toute part, en effet, il faut gravir d'interminables et rudes calvaires, ou descendre des pentes raides et malaisées, pour atteindre les villages perchés, comme des nids d'aigle, sur le sommet des mamelons, ou les rares demeures, douillettement blotties au fond des ravins.

Les innombrables talus, qui partagent le terrain en un nombre infini de parcelles, limitent, en même temps, les chemins creux. Ces voies bretonnes, où le pied doit, constamment, faire choix entre l'ornière et le roc à fleur de terre, sont aussi respectueuses du droit de propriété qu'indifférentes aux obstacles. Elles se faufilent dans toutes les directions, escaladent les pentes rocheuses, traversent les gués ou la lande sauvage. Tortueuses et capricieuses à l'excès, elles tournent, contournent, décrivent d'in vraisemblables paraboles, strictement canalisées entre deux larges talus, lesquels supportent, comme une crinière hirsute, les troncs centenaires de chênes rabougris par les émondages successifs et abritent, au printemps, dans leur giron de mousse et de fougères, les couvées des roitelets et des pinsons.

Par les chemins pierreux
De la rude Bretagne

Que de fois nos aïeux
Ont couru la campagne !

De part et d'autre, la moisson qui lève ou dans les épis d'or ne sont déjà plus à l'état de promesse, chante, dans les champs, son hymne à la fécondité et témoigne du rude métier de laboureur. Le terrain, très accidenté, est, généralement, pénible au labour et ingrat pour la culture.

Si l'on rencontre, ici et là, quelques parcelles, emblavées en froment, le seigle demeure, dans la région, la principale céréale cultivée. Le paysan prétend y trouver un rendement supérieur ; il y trouve, de fait, une paille plus longue et plus abondante pour assurer la litière dans les étables et l'entretien des toitures en chaume qui recouvrent encore ses bâtiments.

L'été, la fleur de blé noir, chantée par Botrel, met une note de blancheur au milieu de l'or des épis et de la verdure des prés. La culture du sarrazin est particulièrement intensive et soignée dans cette campagne où les crêpes constituent une part importante de l'alimentation. Les pyramides imposantes de ce met national, qui s'empilent sur une planche fixée au plafond de chaque demeure, entre deux poutres mal équarries, témoignent de l'abondante consommation qui en est faite dans toutes les familles.

Mentionnons, enfin, la pomme de terre dont la production s'accroît chaque année et dont le rendement pourrait, considérablement, s'amé-

liorer encore si, abandonnant la routine si préjudiciable à ses intérêts, le paysan voulait adopter les procédés et les méthodes modernes qui enrichissent, aujourd'hui, tant d'autres contrées.

Là se limite la grande culture. Le reste est commandé par les besoins de l'élevage ou parfois par l'idée originale d'essayer une nouveauté. Partout on connaît et on sait apprécier le cidre de Bretagne, mais il ne vient à la pensée de personnes de réclamer son vin. La Providence, s'étant montrée, par ailleurs, fort généreuse pour l'Armorique, a préféré laisser cette ressource à d'autres régions moins avantagées. En certains endroits ont été, cependant, tentés quelques essais dont les résultats ont confirmé les intentions du ciel. Mais, si le cru de St-Yves n'a pas le velouté des vins du Midi ou de la Bourgogne, il ne craint pas la concurrence avec ses frères de la presqu'île de Rhuy et de Belle-Ile et l'on ne saurait qu'encourager l'initiative de ce jeune cultivateur qui a doté le pays, tout au moins, d'une curiosité.

Quant au bétail, il demeure la constante préoccupation du cultivateur. St-Yves n'est pas un pays d'élevage au sens strict du mot, mais chaque ferme possède son cheptel dont une partie des produits sert de base à l'alimentation familiale et dont le supplément est commercialisé.

La production des étables n'est pas, pour autant, comme on serait trop facilement tenté de le croire, une source de fabuleux revenus. Si l'on veut bien réfléchir, en effet, à l'importante surface d'exploitation réservée à cette entreprise, au nombre d'heures fournies non seulement par le paysan mais par toute sa famille pour sa mise en valeur, à la servitude imposée par les soins et la garde du troupeau, au sommeil souvent sacrifié, à la nécessité d'entretenir parfois un attelage supplémentaire, à l'usure d'un matériel important, aux pertes fréquentes et toujours onéreuses, on doit convenir que le petit élevage, tel qu'il est compris chez nous, s'il est d'une utilité incontestée, n'est pas, en fin de compte, d'un rapport considérable.

L'entretien du bétail, nécessitant donc des soins continuels, la terre ne chôme pas, ni non plus le campagnard. A part quelques rares journées d'hiver, employées au charroi des engrais ou à l'émondage des bois, le paysan, même en dehors de l'époque des grands travaux, est en contact continu avec la « Grande Amie ».

Tout au long du jour il doit se courber sur la glèbe pour lui déchirer les entrailles, pour confier à son sein fécond l'espérance des jours à venir, pour planter, sarcler, biner et assurer ainsi la nourriture de son cheptel, comme il s'est

assuré, auparavant, sa propre subsistance. Levé de bon matin, il est au labeur dès les premières heures du jour et, lorsque vient le crépuscule, sa silhouette se détache toujours, dans la grisaille du soir, penchée sur la terre qui va s'endormir.

Voici que l'horizon, dans ses lointains, se dore
Sous les feux tamisés d'une timide aurore ;
Voici qu'au point du jour, l'Angelus du matin
Tinte ses trois « Ave » au clocher de Saint-Yves
Et déjà les sillons dressent leurs crêtes vives
Ainsi que font les flots sous le souffle marin.

Quand par le chemin creux, vers l'humble maisonnée
Je les vois qui s'en vont, la tâche terminée,
Le cheval au pas lent et l'homme sur son dos,
La nuit du même coup en abaissant son voile
Ensevelit la terre et découvre l'étoile
Comme pour dire à tous : c'est l'heure du repos.

Mais, après les terres productives, voici les grandes landes bretonnes, les champs de genêts, les bois de sapin. Voici les vallées au fond desquelles coulent, l'été, de maigres filets argentés et, l'hiver, des torrents. De temps à autre, un moulin interrompt le cours. Dans son cocon de mousseline neigeuse, il marmotte sa lente mélodie et fait entendre son tic-tac régulier entre les dents usées de ses engrenages de bois. Il empreinte son vieil équipement à une technique fort ancienne mais qui témoigne, dans sa simpli-

cité et sa robustesse, de l'esprit d'initiative des aïeux. Malgré la terrible concurrence des grandes minoteries, cinq de ces petits moulins entourent encore St-Yves semblables à des perles enchâssées dans son collier de ruisseaux.

A côté des herbages, perdus dans les ravins, les flancs des collines paraissent affreusement arides et déserts. Le granit, à fleur de terre, ne laisse subsister que de maigres landiers et de courtes bruyères sur lesquels des troupeaux de moutons et de bêtes à cornes s'exercent la mâchoire. Les villages ont préféré s'établir sur les hauteurs, au milieu des terres productives.

**

Ces villages ressemblent à tous ceux qu'on a coutume de voir dans la campagne bretonne. Les fermes y sont disséminées un peu au hasard et, à part quelques bâtisses plus récentes, sont construites suivant le même modèle : une maison d'habitation, basse, sans air et sans lumière, comprenant une immense salle à l'usage de toute la famille et de la domesticité, s'il y en a ; dans le prolongement immédiat, le logement des animaux ; un peu plus à l'écart, le cellier et les granges et, à quelques pas, l'aire à battre où font le gros dos d'énormes meules de paille.

Devant la maison s'étale une cour, plus ou moins vaste, plus ou moins plane, plus ou moins nette, et ici plutôt moins que plus, surtout l'hiver. Parfois on y remarque un puits, quand cet accessoire n'est pas commun à tout le village.

Les anciens apportaient un soin tout particulier à l'aménagement et à l'ornementation des puits dont certains sont remarquablement ouvragés. Leur décoration s'inspirait, généralement, de motifs religieux tels que calices, ostensoirs, figures de saints, etc... Sous la mousse qui a envahi la pierre et, malgré les morsures du temps, on peut suivre la course du burin dont la création, naïve peut-être, n'exclut cependant ni l'habileté de l'artiste, ni la noblesse de son inspiration.

Les noms que portent ces villages ne sont dûs ni au caprice ni au hasard et, sous leur forme imagée, ils sont généralement très évocateurs. Les uns viennent de la situation géographique du hameau perché au sommet d'un mamelon comme Le Manné (montagne) et Keryhuel (village élevé), ou sur le faite d'une éminence rocheuse et sauvage comme Roh-Harü (rocher escarpé), ou dans un site abondamment boisé comme Keranskoët (village dans les bois) et Koët-Roche (bois de roche), ou au milieu des landes comme Kerlann (village de la lande).

D'autres doivent leur origine au premier exploitant ou à quelque ancien fermier comme Ker Penvern, Kerhuévec et Kergoff (villages de Penvern, de Guévec, de Le Goff), ou à une prétendue fondation religieuse, comme Kermenah (village du moine), Saint-Névec et Saint-Eliav. Ils ne manquent parfois pas de grâce champêtre ni de saveur poétique et sonnent clair comme des timbres argentins : Gergaër (joli village), Nuel-dick (petit foyer), Mannénin (petite colline), Bois-Fleuri.

Bâties, il y a déjà quelques lustres, les villages de Saint-Yves n'ont guère changé depuis et, s'ils revenaient sur terre, les ancêtres s'y retrouveraient de suite chez eux. Ils y reverraient les mêmes bâtisses, y reconnaîtraient les mêmes recoins et, sans doute aussi, les mêmes meubles, car le paysan, on le sait, est conservateur et facilement routinier.

Cette particularité de son caractère est, d'ailleurs, une médaille à deux faces. D'un côté, en lui faisant craindre de se lancer dans tout ce qui est nouveau et en dehors de la coutume, elle entrave son essort et le rend longtemps rétif à tout progrès ; de l'autre, elle entretient en lui un véritable culte du passé, un religieux respect de la tradition. Si l'on peut être choqué par la force d'inertie du premier aspect, on ne

saurait médire du second. La campagne de Saint-Yves lui doit, en effet, d'avoir conservé ce reflet d'une époque dont on se plaît à entendre le récit des mœurs simples, mais créatrices de vrai bonheur, à évoquer la vie rude mais toute remplie d'ambitions modérées, de pratiques saines et pieuses, de foi vive et réconfortante.

**

Tout, à l'intérieur des demeures, porte l'empreinte de ces temps révolus ; le lit clos et l'armoire, tout boutonnés de cuivre et enrichis d'ébène, l'horloge dont le balancier, frappé de couleurs roses et azur, joue à cache-cache derrière la lucarne de sa prison de bois, la table à glissière qui porte, dans ses flancs, les réserves de subsistance et sur laquelle une croix incrustée rappelle à tous, l'auteur de ces bienfaits, Celui qui ne laisse pas mourir de faim le plus petit des passereaux.

Le long des meubles, alignés comme pour la revue, pendent des boules dorées ou argentées, ou encore des grappes de pin qui, sous leur papier d'étain, donnent l'illusion de longues grappes chargées de fruits. Sur le tablier de l'immense cheminée le vaisselier aligne ses étages où est exposée toute une collection de bols et

d'assiettes, dont la rondeur blanche évoque, autour du crucifix placé au centre, la légion des têtes de chérubins dans un tableau des vieux maîtres chrétiens. De chaque côté de l'âtre, deux bancs rustiques servent d'assises à la famille entière à l'heure des veillées. Durant les journées d'hiver, pour échapper aux rigueurs du temps, les bons vieux y tiennent conseil en ressassant leurs vieilles histoires.

En un coin, peut-être reconnaîtriez-vous le moulin à broyer le mil, le rouet poussiéreux, la quenouille, les fléaux tournés dans le bois de chêne. Ces reliques d'un autre âge ont été conservées, par respect sans doute, mais aussi par judicieuse prévoyance. Les nécessités de l'heure ont obligé, en effet, durant la guerre, à recourir de nouveau à leurs bons offices.

Et nous terminerons cette revue de détails par les arabesques de papier qui courent sur les murs, en imitant des branches ou des fleurs, par les découpages d'étoffe ou de papier qui ornent la cheminée ou les vases placés, soit sur la « crédence », soit sur le bord de la fenêtre, par toute la collection des diplômes civils et religieux, les médailles ou les croix de guerre soigneusement encadrés.

Une place de choix est réservée, sur la corniche de la vieille armoire, aux photos des

mariages et au portrait des soldats de l'ancien régime qui, invariablement, chevauchent partout la même élégante monture, à laisser croire que ce vigoureux pur sang constituait, à lui seul, à l'époque, toute la cavalerie française.

C'est toute l'histoire et toute la composition de la famille qui est exposée dans cette galerie de documents et de portraits.

Le paysan y tient beaucoup ; il en est fier et, dans cette atmosphère de souvenir et de parenté, son esprit de famille et de caste y trouve son compte. Il est, d'ailleurs, très documenté sur sa généalogie. D'ordinaire peu causeur, il ne tarit pas quand on l'aiguille sur cette voie et c'est toujours avec plaisir et avec compétence qu'il vous promène à travers les ramifications de cet arbre aux mille bras sur lequel ont mûri et mûrissent encore de nombreux fruits.

L'esprit du siècle n'a fort heureusement pas encore contaminé la source de la vie dans nos foyers, ni faner les couronnes d'enfants autour des têtes vénérables. Il suffit, pour s'en rendre compte, de prospecter les registres de catholicité de la paroisse sur lesquels le nombre des baptêmes annuels dépasse sensiblement et double parfois le chiffre des décès. Si l'on veut s'en convaincre encore, il n'y a qu'à relever la série des nais-

sances sur les livrets de famille où, dans plus d'un cas, les cases, prévues pour les inscriptions, suffisent à peine.

Les sacrifices consentis pour élever et éduquer une nombreuse famille portent en eux-mêmes leur récompense. Les débuts, certes, sont pénibles, mais on est jeune, vaillant, courageux et, plus tard, lorsque le corps fatigué fléchira sous le poids du labeur, quelle aubaine que tous ces jeunes bras prêts à l'ouvrage !

Les jeunes garçons après avoir passé la houlette à leurs benjamins, pour la garde du troupeau, s'initient, dès la sortie de l'école, au rude métier de la terre. Ils effectuent d'abord de menus travaux en rapport avec leurs forces jusqu'au moment, tant désiré par eux, où leur sera confié le service du cheval. Ce jour-là, leur premier rêve est réalisé ; ils sont « sacrés » paysans.

Quant aux grandes filles, elles sont les auxiliaires de la maman. Elles bercent, habillent, torchent les tout-petits, sans préjudice d'ailleurs du travail qu'elles assurent encore dans les champs.

Il est une première ombre cependant à ce tableau, une ombre qui risquerait, à la lon-

gue, d'obnubiler, chez les époux, le sens de leur responsabilité dans ce premier devoir du mariage. Les oiseaux, trop souvent, abandonnent le nid, fascinés par l'attrait, toujours plus puissant, de la ville. Leurs ailes sont à peine formées que leurs yeux sont captivés par l'éclat de cet alléchant miroir.

Quelles sont les causes de ce qu'on peut appeler un grand malheur ? le relâchement des mœurs, l'entraînement réciproque, la carence des pouvoirs publics pour les choses de la campagne, une coquetterie de mauvais aloi qui engendre le dédain pour l'humble et inconfortable vie de la terre, les tracasseries et quolibets dont sont continuellement l'objet les campagnards ? Sans doute, tout cela à la fois. Résultat : les terres sont délaissées, les fermes se vident, les villages se dépeuplent. Les jeunes ne rêvent plus, à l'âge où les rêves sont autant de chimères et d'illusions, qu'à renier le métier de leurs pères, qu'à quitter le toit qui les a vus naître, pour courir en ville tenter leur chance.

Jeunes gens, jeunes filles, avez-vous songé que le pommier ne pousse pas sur le macadam des avenues, ni le froment sur le pavé des boulevards ? Vous ne gagnez pas à être transplantés. Vous perdez, au contraire, par ce déracinement contre nature, ce qui faisait votre person-

nalité et votre charme. Vous prenez, sous le déguisement d'une mode périmée, l'allure de vulgaires soubrettes quand vous paraissiez des duchesses dans votre costume de velours et de dentelle ; vous troquez votre langue, qui n'avait pas de secrets pour vous, contre un Français qui en a trop ; votre vie au grand air, saine et limpide, s'étirole dans une atmosphère de prison et de nervosité comme votre bon sens s'évapore dans les volutes fantaisistes et volages de vos indéfrisables ébouriffants.

Puissiez-vous méditer ces motifs, si souvent fois rappelés, et découvrir, sous leur exposé quelque peu malicieux, les raisons profondes d'un attachement indéfectible au sol natal.

Gai, Gai, Gai, restez Bretonnes
Bon, Bon, Bon, restez Bretons !

Il est une ombre encore. Si la ferme a besoin d'aide, elle n'a souvent que faire de tous les bras et surtout de toutes les bouches. L'exploitation ne suffit pas toujours pour occuper tout son monde et le père n'est pas assez fortuné pour donner une dot de fermier ou de fermière à chacun de ses enfants. Force est donc à ceux-ci de se gager, de chercher du travail et du pain en dehors du pays et, pour les Bretons, il n'y a, en dehors de la Bretagne, qu'une seule région, l'« a kosté Paris », la Beauce.

Gouffre immense comme ses immenses plaines, la Beauce attire et retient huit mois de l'année l'excédent d'activité que notre cher pays devrait pouvoir utiliser à son profit. Est-ce un mal nécessaire qui trouverait son excuse dans l'affirmation du chansonnier que nous avons cependant voulu démentir :

La Bretagne depuis longtemps
Ne peut plus nourrir ses enfants ?...

C'est un mal, en tout cas, qui se solde par un salaire appréciable mais aussi par une dévaluation du sens moral, religieux, familial. Quand on part en Beauce, on ne revient jamais le même.

**

A Saint-Yves, il n'y a pas de grandes exploitations. Sur les 115 fermes de la paroisse, trois ou quatre au plus mériteraient d'être classées, avec leurs 30 hectares, dans les fermes de moyenne importance. Le morcellement des terres a permis l'établissement d'un certain nombre de propriétaires bien que la majeure partie des tenues soient encore en contrat de fermage. Deux châteaux groupent, autour de leur domaine particulier, quelques-unes d'entre elles ; le château de Kernivinen et celui de Keranskoët.

Ce que nous avons déjà dit du château de Kernivinen, dont l'histoire fut si intimement mêlée à celle du pays, nous dispense d'en reparler ici. Quant à Keranskoët, c'est une propriété de création relativement récente et qui ne fut attachée à la paroisse de Saint-Yves qu'à la fondation de cette dernière. On ne saurait la comparer avec le domaine des Keraly, tant son aspect est différent et différent encore le site qui lui sert de cadre.

Des hauteurs de Saint-Morice ou de Bois-Lorian, le regard découvre une région parsemée de collines abruptes entre lesquelles les vallées creuses des hachures profondes. En dehors des villages situés sur les crêtes et que dénoncent de loin de petits napperons de verdure, les bois envahissent ce sol tourmenté et rocailleux. Les châtaigniers, les hêtres, les chênes, entremêlent leurs racines sous un réseau d'épaisses broussailles et, dans le ciel, leurs ramures étalent la gamme de leurs vertes frondaisons qu'alourdit la teinte plus sombre des sapins, baignés, dans le lointain, par une brume légèrement azurée.

Sous ces bois qui, par leur assemblage touffu, prennent, en maints endroits, l'apparence d'une véritable forêt, règne un silence reposant que rompt seulement le glou-glou monotone d'un ruisseau chantonnant dans le creux d'une clairière, ou, parfois, le cri effarouchant de quelque oiseau

de proie dérangé dans son sommeil diurne. Une faune variée dont les renards et les sangliers constituent les espèces les plus nuisibles, y a établi ses gîtes et ses repaires, et, à part les paysans qui, par nécessité, empruntent des pistes ou des voies charretières tracées çà et là, seuls, les chasseurs aiment s'aventurer dans ce fouilli peu rassurant.

On peut discuter les raisons qui déterminèrent le Général Fraboulet à élire domicile au sein de cette nature sauvage. On doit cependant convenir que, pour satisfaire un besoin de solitude et de paix, il sut vraiment choisir le lieu de sa retraite...

Il est vrai que Madame Fraboulet, son épouse, possédait déjà à Kéranskoët un pavillon de chasse, mais la construction se limitait à la partie centrale du château actuel. Quand il y eut établi définitivement sa résidence, le général fit ajouter, en 1865, deux ailes latérales à l'édifice primitif qui ne demeure pas moins modestement dissimulé derrière un rideau de pins énormes et de cèdres aux branchages imposants.

La route, au passage de la propriété, n'est qu'un mauvais chemin, très accidenté, dans lequel les grandes pluies tracent de profondes ornières. Elle se faufile, compliquée, au milieu de ce paysage sombre et désert qui ne manque,

cependant, ni de pittoresque, ni de mystérieux, depuis le Pont-en-Du que l'imagination populaire peuple d'esprits malins et malfaisants et que, pour cette raison, les paysans n'aiment pas franchir, la nuit venue, jusqu'au sommet de Keranskoët, d'où la vue s'étend sur un vaste panorama limité par les frontières d'un horizon très éloigné.

∴

...La famille Fraboulet était d'origine belge, et avait acquis des attaches écossaises par le mariage d'un de ses membres qui, fait prisonnier à la bataille navale d'Ouessant, le 27 juillet 1778, avait été transporté sur un ponton, dans le Nord de l'Angleterre. Elle était entrée en France avec le duc de Mercœur, vers 1550, et s'était fixée en Bretagne, dans le pays d'Auray.

Le Général naquit à Brest, le 26 mai 1817. Son père était alors capitaine à la Légion du Morbihan, et c'est au contact des vieux briscars de la chouannerie et des Cent Jours, guerriers endurcis et éprouvés, que le futur général acquit la passion des armes et de l'honneur. Après une première formation au Prytanée militaire de La Flèche, il entra à Saint-Cyr, à l'âge de 18 ans, en sortait deux ans plus tard sous-lieu-

tenant et était affecté au 41^e de ligne avec lequel il s'embarquait pour l'Afrique le 29 septembre 1839.

C'était l'époque où Abd-el-Kader, devenu, après le Traité de la Tafna, souverain d'un véritable royaume arabe, reprenait, avec plus de violence et d'audace, la guerre contre la France. Sur la terre algérienne, alors inhospitale, dans des régions désertiques que dévorait un soleil ardent, le jeune officier devait, comme tous ses compagnons d'armes, connaître une existence pénible et pleine de dangers. Un rapide coup d'œil sur les pistes glorieuses et ensanglantées de cette campagne nous en convaincra.

Le 10 mai 1840, à l'attaque du col de la Mouzaïa, le sous-lieutenant Fraboulet reçoit, avec une première blessure au bras droit, les galons de lieutenant et une première citation pour sa belle conduite. L'année suivante, il rapporte du combat de Tilhouanet, avec une blessure à la cuisse gauche, une nouvelle citation, et peu de temps après, il est promu capitaine. La lutte bat son plein. Bugeaud, qui s'apprête à frapper les coups décisifs, forme de puissantes colonnes mobiles qui, par une guerre de courses et de razzias, ont pour résultat de soumettre les tribus les unes après les autres, et de réduire bientôt Abd-el-Kader à une lutte de partisans.

Le jeune capitaine prend part à la campagne menée contre le Sultan du Maroc, allié de l'Emir. Si cette fois il en sort indemne, il n'en a pas moins frôlé de près la mort, puisqu'il a son cheval tué sous lui à la fameuse bataille de l'Isly qui consacre la défaite du Sultan. L'année suivante, on le retrouve dans les monts du Traras aux prises avec les tribus berbères de cette région accidentée. Une nouvelle citation et la Croix de la Légion d'Honneur viennent, en 1845, récompenser ses efforts et ses succès.

A la suite de la soumission d'Abd-el-Kader, à Lamoricière en 1847, le capitaine Fraboulet rentra en France, où, en 1850, il fut promu chef d'escadron et reçut la rosette. Mais il trouvait son pays en pleine crise politique. Il dut être le témoin de marchandages, de compromissions, d'offres scandaleuses, de tout l'inévitable déballage de malhonnêtetés, accompagnement ordinaire des expériences de ce genre, et qui blessaient profondément ses sentiments d'honneur et de loyauté.

Quand Louis Napoléon Bonaparte eut mis fin, par le coup d'Etat du 2 décembre 1851, au conflit qui l'opposait à l'Assemblée Législative, il en fut écœuré et, fidèle à son idéal de servir, mais proprement, il pria ses chefs qui l'avaient en haute estime, de le renvoyer en Algé-

rie. Ceux-ci firent gré à sa demande et lui enjoignirent de rejoindre le 2^e Zouave à Oran.

Son second séjour en Afrique fut d'ailleurs de courte durée, juste le temps d'acquérir les galons de lieutenant-colonel avant de se rendre en Crimée, où il se trouvait, à la tête du 44^e de ligne, au siège de Sébastopol en septembre 1854. Retour de Crimée, il fut nommé colonel et reçut le commandement du 29^e de ligne avec lequel il fit garnison en France, pendant 4 ans, quand il entendit l'appel du Pape.

Nulle autre voix ne pouvait retentir plus profondément au cœur du chrétien, du Français, du Breton qu'était le général Fraboulet. Nulle autre ne pouvait réveiller en lui des échos plus fidèles, ni susciter les élans du plus spontané et du plus filial dévouement. Fortement ébranlé par le cri d'alarme qui remontait de l'autre côté des Alpes, il n'eut pas une hésitation.

Le défenseur du pays allait devenir le défenseur de l'Eglise. Si la cravate de Commandeur de la Légion d'Honneur, comme le titre « de Kerleadec », dont il fut ennobli pour la vaillance de son épée, couronnèrent sa carrière toute consacrée à la défense de la Patrie, la cravate de Commandeur de l'Ordre de Pie IX récompensa son zèle et son dévouement au service de l'Eglise et de la Papauté.

Le Général, nous l'avons dit, n'aimait pas la politique. Il se gardait bien de s'en servir comme tremplin, afin de gagner les bonnes grâces des vedettes de l'époque. Il avait trop l'amour de son métier de soldat et trop de droiture pour consacrer son temps en démarches intrigantes et risquer ainsi de compromettre et son service et sa conscience.

Ce n'était pas lui qui faisait traîner son sabre, dans les anti-chambres des hommes influents, ni briller ses éperons, rue Saint-Dominique ou Place du Carrousel. On ne le connaissait pas non plus aux Tuileries dans l'enceinte desquelles se mouvaient tant d'obséquieux tout disposés, pour contenter leurs ambitions, à compenser par des bassesses leur défaut de valeur personnelle. Quand le 21 décembre 1866, il fut nommé général de brigade et que, suivant la coutume, il s'en vint, au sortir de la messe aux Tuileries, remercier l'Empereur de sa nomination, le mot que lui adressa celui-ci et qui voulait être un reproche n'était-il pas plutôt le plus flatteur des éloges ? « On ne vous voit pas souvent ici, général ».

Comme général, Monsieur Fraboulet commanda successivement le département de la Mayenne, puis une brigade à Châlons, enfin le département du Morbihan.

Il était donc chez nous, quand éclata la guerre de 1870, durant laquelle il reçut le commandement de la 4^e Brigade du 1^{er} Corps d'Armée, commandé lui-même par le Maréchal Mac-Mahon. Il avait partagé les lauriers de ce dernier, lors de la conquête de l'Algérie ; il devait cette fois partager ses revers.

Après l'écrasement d'une de ses divisions, à Wissembourg, le 1^{er} Corps d'Armée battit en retraite à travers les Vosges, fut attaqué et vaincu à Reichshoffen, et il dut abandonner l'Alsace pour se retirer sur Châlons. Puis, ce fut Sedan.

Durant cette bataille, le général Fraboulet défendait à Bazeilles, un point important et si le vieux roi Guillaume qui contemplait la mêlée des hauteurs du Fresnois, en s'écriant devant le magnifique courage des Français : Oh ! les braves gens ! », adressait un hommage irréfléchi peut-être mais réel à la valeur commune de nos soldats, c'est un autre hommage que rend à la valeur personnelle du général, le grand Etat-Major allemand, en le citant élogieusement plusieurs fois dans son ouvrage.

Cependant, c'était le désastre. Le général Fraboulet qui avait pris la tête de la division pour remplacer le général de Lartigue, grièvement blessé, eut soudain l'épaule fracassée, pendant

que l'armée entière était encerclée par l'ennemi. Les Allemands, sans se soucier de son atroce blessure, s'emparèrent de lui et l'embarquèrent dans un train, où, en compagnie d'autres officiers, il fut emmené en captivité.

Le « Journal de Rennes », du 24 mai 1887, auquel est empruntée une partie de cette documentation, relate le fait suivant qui illustra ce pénible voyage et faillit coûter la vie au blessé.

Le convoi était formé de wagons à plates-formes, dont un factionnaire, placé de deux en deux voitures, assurait la surveillance. En traversant les montagnes de la Hesse, quelques jeunes officiers eurent l'idée de tenter l'évasion. Ils projetèrent de dételer, au cours d'une pente, le dernier couple de wagons et de prendre la fuite, après avoir étranglé la dernière sentinelle.

Le général se trouvait précisément dans le dernier wagon. Sachant que sa blessure l'empêcherait de fuir et qu'il serait ainsi livré à une mort certaine, les officiers hésitèrent un instant à mettre leur projet à exécution. Mais la guerre émousse bien vite tout sentiment de pitié et refoule les scrupules, si bien que l'entreprise fut quand même décidée. Elle ne devait d'ailleurs pas réussir, les attelles n'ayant pas voulu céder.

C'est en 1874, que le général voyait son épaulette s'enrichir de la troisième étoile, et Vannes, d'où il commandait la 22^e division et le territoire du Morbihan et du Finistère, devenait sa dernière affectation.

Au cours de la période de sept années, durant laquelle il occupa ce poste de premier plan, il sut gagner la sympathie et l'affection de ses subordonnés et de tous ceux qui l'approchèrent. Ses beaux états de service ainsi que la gloire qui auréolait sa longue carrière militaire, en imposait aux officiers et aux hommes de troupe qui, par ailleurs, étaient conquis par l'ascendant de son caractère chevaleresque, la noblesse de ses sentiments, la simplicité de son abord.

De par ses hautes fonctions, il ne pouvait évidemment se cantonner entre les murs des casernes ou dans le cercle restreint de son Etat-Major. Il lui fallait étendre ses relations jusque dans le monde officiel et dans le monde tout court, et c'était toujours avec affabilité et empressement qu'il répondait aux invitations chaque fois que les obligations de sa charge, ses convictions ou simplement la bienséance et la courtoisie lui faisaient un devoir de se produire. S'il participait volontiers aux cérémonies officielles dénuées de tout caractère partisan, il se faisait une douce obligation de prendre part aux manifestations

religieuses où sa présence était très remarquée. C'est ainsi que nous relevons son nom sur la liste des notabilités qui assistaient aux fêtes du couronnement de la statue de Sainte-Anne d'Auray.

Il devint ainsi très populaire. Mais un incident lamentable, et qui marque bien la triste mentalité de cette époque de 1880 comme aussi le caractère magnanime du général Fraboulet, devait mettre bientôt fin à une carrière militaire si magnifiquement remplie.

Un fonctionnaire, d'un rang assez élevé d'ailleurs, qui s'était un jour permis de prodiguer de graves insultes à l'adresse de tout un corps d'officiers, fut, à la suite de protestations énergiques, blâmé par le Gouvernement. Mais si ces remontrances eurent pour effet de l'inciter désormais à plus de modération dans son langage, elles ne désarmèrent point pour autant sa mauvaise humeur et la trop bouillante « personnalité » se promit bien de prendre sa revanche sur l'armée.

Le prétexte fut tout trouvé lors de l'application des décrets concernant les Congrégations religieuses. Personne n'ignorait les opinions personnelles du général, opinions qu'il pouvait afficher aussi crânement que ses titres militaires. M. Fraboulet fut donc impitoyablement « fiché », dénoncé comme hostile aux institutions

nouvelles et comme étant une entrave à l'exécution de ces décrets.

Gambetta, alors tout puissant, n'approuvait pas au fond, la manœuvre maladroite de l'Administrateur contre le militaire qu'il avait lui-même en haute estime, mais d'autre part il était lié par les nécessités politiques. Il essaya donc de s'en tirer par une demi-mesure qui avait l'avantage de ménager « la chèvre et le chou ». Il dépêcha à Vannes un mandataire porteur de ce message pour le général « Une carte à l'Elysée, une visite au Palais-Bourbon et le commandement en chef est à vous. Rennes ou Nantes, à votre choix ».

C'était bien mal connaître le général Fraboulet que de vouloir le tenter par une offre, dont le prix équivalait à une indigne concession. Aussi répondit-il comme il convenait, par le silence. Une deuxième tentative le trouva aussi irréductible. « Je n'allais pas aux Tuileries sous l'Empire, dit-il, je ne mettais même pas les pieds à l'Elysée quand le Maréchal, mon ancien chef, s'y trouvait ; pourquoi irai-je maintenant ? ». La sentence ne se fit pas attendre.

Un matin, alors que le général, au retour de manœuvres, terminait l'inspection du 116^e Régiment d'Infanterie, son courrier lui fut

présenté, dans lequel se trouvait une lettre ainsi rédigée : « Général, les circonstances ne me permettent pas de vous conserver à Vannes ; dites-moi bien si le poste de Bordeaux vous convient ».

C'était la rançon de son entêtement, le coup de poignard déloyal, dont la blessure lui fut, sans doute, plus douloureuse que toutes celles qui marquèrent sa chair au cours des nombreux combats livrés pour le pays. Il répliqua, sur le champ, par une réponse toute de droiture et de dignité : « Les circonstances qui vous empêchent de me conserver à Vannes ne vous permettront pas de me conserver à Bordeaux. Veuillez me mettre en disponibilité ». Puis, remontant à cheval, il termina la cérémonie militaire par la remise aux régiments, en garnison à Vannes, des nouveaux étendards qu'il leur demanda de considérer toujours comme les symboles de l'honneur, de la Patrie.

Le général se retira dès lors au milieu des siens, au château de Kéranskoët. Ce grand soldat, qui n'avait pas hésité à briser son épée plutôt que de se prêter à des manœuvres qui répugnaient à sa conscience de chrétien et à son honneur d'officier français, emportait dans sa retraite les regrets unanimes de l'armée et l'admiration de tous ceux qui l'avaient connu.

L'ombre ne put obnubiler le rayonnement de cette belle figure. Sans doute, son entourage fut composé désormais de gens simples, mais ce sont précisément les simples, qui sont les plus sensibles aux beautés immatérielles et les plus habiles à juger sans détours. Aussi le général fut-il vraiment aimé, sinon vénéré dans le pays de Saint-Yves. Bien que son « Maner Général » ne fit pas encore partie de la paroisse à cette époque, il fut très attaché à ce petit coin de terre, à cette chapelle qu'il fréquenta assidûment et dota de plusieurs dons, à l'humble cimetière où il voulut dormir son dernier sommeil.

Joseph Henri Fortuné Fraboulet de Kerléadec s'éteignit à Kéranskoët, le 28 avril 1887, à l'âge de 68 ans. Un demi-siècle plus tard, sa famille se dispersait et abandonnait, non sans amertume, la propriété actuelle qui passait aux mains d'une autre lignée de soldats : la famille de Grout de Beaufort.

...Et il convient d'ouvrir ici un chapitre d'histoire contemporaine.

La Guerre



Mai 1940 : alors que, chaque jour, des bruits plus alarmants et des nouvelles plus tragiques ébranlent d'abord, puis bouleversent nos raisons d'espérer, Saint-Yves ne s'émeut pas tellement. On apprend, sans doute, que les armées allemandes déferlent sur le pays, mais le pays est grand... que Paris est tombé entre leurs mains mais de Paris on se soucie peu, ne connaissant que « l'a kosté »..., que la Bretagne est sur le point d'être envahie, mais elle ne l'est pas encore. Pour un habitant de Saint-Yves, son village c'est toute la France et tant que l'ennemi ne sera pas à Saint-Yves, tout n'est pas perdu.

Hélas ! au début de juin, l'espoir, comme nos soldats, est en déroute. L'Allemand est là, aux portes de la cité, dont on organise fiévreusement la défense... une défense digne des héros de

la légende. Les ordres, d'ailleurs, sont formels. Il faut, coûte que coûte, barrer la route à l'envahisseur... et on la barre, non pas une mais toutes.

En un temps record, tout ce qu'abritent comme matériel roulant les granges du village, tout ce que peuvent fournir les ateliers de construction et de réparations des charrons est réquisitionné et rassemblé sur la chaussée. La population est là, tout entière, hommes, femmes, enfants évidemment, qui poussent les lourdes charrettes, traînent des engins aratoires de tout modèle, et en font des barricades gigantesques, infranchissables, sur lesquelles chacun voit, d'avance, s'écraser les motorisés teutons.

Seulement, personne n'a songé que l'ordre donné est un ordre militaire et que, s'il provient d'une source franchement anémiée en ce moment, il n'est cependant pas réduit au point de ne pouvoir remorquer son inévitable contre-ordre.

Contre-ordre est donc donné, cette fois pour dégager les voies devant nos indésirables visiteurs. Saint-Yves est quitte pour une corvée et, pendant qu'avec ses fortifications s'effondrent ses intentions chevaleresques, les bandes germanes défilent bruyamment, sur son sol sacré, en grand train d'équipage. En ce jour une page sombre est écrite dans l'histoire du pays.

I — L'OCCUPATION

...Et les années s'écoulaient, dans le marasme, l'insécurité, au milieu des tracasseries d'un gouvernement gouverné et des exigences d'un vainqueur provisoire. Chaque jour apporte une restriction nouvelle, une feuille de déclaration impérative, un bon de réquisition imprévu, un ordre de livraison immédiate.

Le paysan est continuellement menacé, pressuré, traqué, car il n'est pas un fruit de son labeur qui ne soit l'objet d'inquisition et de contrôle. Peu importe la production réelle. Il y a, au service des organismes officiels, des barèmes d'une compétence infaillible qui, mieux que la terre, que la semence, que le travail, mieux que

la vache laitière, fabriquent, en moins de deux, sur le papier, des moissons abondantes et des kilos de beurre gras.

Il en résulte des impositions fantaisistes frappant les céréales, les fourrages, le bétail, en un mot, tous les produits et services de la ferme, jusqu'au poulailler où ces dames, supposées ponduses, sont priées d'obtempérer, dans les limites fixées par la loi, aux injonctions qui soumettent leur industrie à un rendement forcé.

Chaque dimanche, réunis au pied de la tribune du bedeau, les paysans reçoivent la douche des fournitures à livrer, suivie d'une exhortation touchante apprêtée à la sauce mielleuse de la solidarité nationale, et, pour fermer le ban, d'une énumération de sanctions impitoyables prévues contre les délinquants.

Aussi, l'homme n'est-il plus à sa terre, mais sur les routes. Son temps est gaspillé en voyages forcés, en démarches innombrables, en comparutions agaçantes. La Mairie est devenue une préfecture où les circulaires affluent, s'entassent, se contredisant bien souvent, exigeantes toujours.

Le Maire, chargé de leur exécution, a la tête en ébullition car il lui faut, constamment manœuvrer et combiner pour éviter les représailles des uns et le mécontentement des autres. C'est

une justice à rendre au magistrat qui préside, en cette époque difficile, aux destinées de la commune de Bubry, que de reconnaître son dévouement et sa sagacité au service des intérêts de ses concitoyens. Grâce à lui, bien des réquisitions profitables aux seuls occupants, en particulier celle qui frappe les chevaux de travail, peuvent être habilement détournées.

Fort heureusement encore, l'occupation effective est évitée, Saint-Yves n'ayant, évidemment, rien de stratégique, ni d'attrayant pour les valets d'Hitler devenus grands seigneurs. A plusieurs reprises, des projets d'acquisition des châteaux menacent de nous doter de ces hôtes si peu enviables, mais ces projets se limitent à des ordres de réquisition placardés sur les portes d'entrée.

Un seul Allemand promène, dans le pays, son uniforme de Todt et sa croix gammée. Affecté au service d'un car ouvrier, ce prénommé Karl n'a rien de belliqueux, ni d'arrogant. Il a même, à l'égard de la population, certaines prévenances et amabilités, mais qui ne nous font pas lui pardonner son origine, ni les méfaits d'une race, dont il est au milieu de nous, une vivante évocation.

D'autres que nous, d'ailleurs, éprouvent cette instinctive répugnance pour les articles importés d'Outre-Rhin. L'histoire nous apprend,

en effet, que, dans la paroisse voisine de Lanvaudan où Karl a été affecté à son départ de Saint-Yves, tout ce qu'une livrée feldgrau peut abriter comme dignité, vient de subir un rude assaut en la personne de ce représentant de « Deutschland über allès ».

Un soir de ripailles, sous un toit, un peu trop hospitalier peut-être, la soudaine apparition de quelques patriotes lui arrache un « kamarad » empressé, cri de soumission forcée que, sous la menace d'une mitrailleuse, il accompagne nécessairement du geste international de la reddition. Mais les assaillants ne se contentent pas de cette humiliante démonstration qui rabat déjà la superbe frigoline. Ils exigent des trophées et, séance tenante, sans égard pour la brillante académie de cet authentique échantillon racial, dépouillent leur victime ahurie et pantelante. Par un souci très louable de pudeur, ils lui laissent cependant son caleçon et ses bottes, ce qui est encore un bien sommaire équipage pour se payer une villégiature en Russie où Karl doit aller expier son manque de tenue à l'étranger et y méditer sur les conséquences réfrigérantes d'un déshabillé un peu trop audacieux.

..

L'absence de troupes dans le village, le départ des réfugiés de l'Est et du Nord, un

instant hébergés chez nous, les affirmations décourageantes d'une propagande habilement orchestrée de l'intérieur comme de l'extérieur, ne nous font cependant pas oublier que nous sommes toujours en guerre. Tout le monde sent bien, par une intuition qui prend racine dans une inavouable humiliation, autant que dans un regain de fervent patriotisme, que la dernière carte n'est pas jouée, que l'épreuve ne peut être définitive et que le V peut aussi bien signifier vaincus que vainqueurs.

Certains indices viennent, d'ailleurs, nous démontrer le bien fondé de cette espérance quasi générale. D'insolites vrombrissements signalent, presque chaque jour, le passage d'oiseaux amis. Ceux-ci sillonnent le ciel, par bandes entières, barrant l'azur de longues traînées blanches, semblables à des trains de jeunes mariées, et chacun d'émettre son avis sur la signification de tels cortèges avec leurs impressionnants panaches d'apparat, et de conclure à l'ouverture prochaine du grand bal final. Il arrive, parfois, que ce raisonnement aboutit à une conclusion tenant plus de la frayeur que du lyrisme. Un matin d'hiver, une infernale détonation fait trembler les demeures et sème l'épouvante dans la contrée. C'est un aviateur maladroit, ou peut-être en situation difficile, qui vient d'égrèner son chapelet de bombes aux abords du village de Kervach. La peur dissi-

pée, chacun de louer l'adresse remarquable, en tout cas, les bonnes intentions du bombardier qui a su disposer ses engins de morts sur un terrain inculte. Mais, puisqu'il faut toujours des victimes aux nations, un malheureux geai, douillettement blotti sur la branche d'un frêle arbuste, a payé de sa vie ce calcul, un peu trop précis pour lui, de la R. A. F.

La proximité de Lorient nous vaut encore une série d'émotions diverses. La construction de la gigantesque base sous-marine fait de ce port un danger, et donc, une cible pour les Anglais. Les forteresses volantes, qui ronronnent au-dessus de nos têtes, y font des visites fréquentes dont le décompte se chiffre chaque fois par des dégâts importants aux immeubles et, qui pis est, par un certain nombre de victimes dans le rang de nos compatriotes.

De jour en jour, Lorient s'effrite et déverse dans notre région tout un lot de pauvres gens qui abandonnent leur logis pour fuir le danger.

Mais, c'est le 15 janvier 1943, que commence réellement le grand martyr de la cité maritime. Chaque soir, à heures régulières, les lourds avions pilonnent impitoyablement la ville, nous offrant, à distance, un spectacle dont la trame se déroule, angoissante et tragique, au mi-

lieu d'une grandiose et féérique mise en scène. Le ciel s'embrace des clartés d'un immense feu d'artifice où s'entremêlent les grands faisceaux des projecteurs, les chapelets des balles traçantes, les fusées éclairantes, les éclatements des projectiles, la lueur des incendies, pendant que le bruit assourdissant des moteurs et des hélices qui broient l'air sans interruption accompagne le drame de sa lugubre et infernale symphonie.

C'est au cours de l'un de ces raids, par une affreuse nuit d'hiver, que nous avons l'impression que le malheur est sur nous. Au dehors, la tempête fait rage et chacun fonde sur elle l'espoir d'une soirée plus clémente aux Lorientais... espoir que déroute bientôt la témérité des Britanniques, autant que leur absolue confiance dans les qualités techniques de leur matériel volant.

A l'encontre de nos optimistes prévisions, vers 20 heures, les avions vrombrissent au-dessus de nos têtes. Au ronflement irrégulier de leurs moteurs qui dominent le bruit de la tempête, à leur allure qui semble hésitante, nous concluons à leur embarras et à leurs difficultés au sein de la bourrasque, et une inquiétante pensée naît dans notre esprit. S'ils se trompaient d'objectif ? Ces aviateurs, opérant généralement à la montre, le moindre retard dû au mauvais temps ne pourrait-il amener un décalage de but ?...

Effectivement, une fusée éclairante, puis une seconde, sont suspendues au-dessus de nous. Le ciel, embrasé, prend une teinte sinistre, et, dans l'atmosphère, ouatée de brume et de crachin, se dégage la silhouette blafarde des maisons du village que domine un clocher incandescent. Dans le lointain, deux lueurs d'incendie s'élèvent, l'une sur les hauteurs de Lanvaudan, où brûle une ferme, l'autre du village de Keryhuel où flambe une pile de fagots touchée par une bombe incendiaire.

Une violente détonation fait, au même instant, trembler la terre et plus encore les habitants de Saint-Yves qui croient arriver leur heure dernière. Une bombe d'« appréciable calibre », vient de choir près du village du Plessix, pulvérisant une bâtisse sous les décombres de laquelle gisent les débris de pièces de cidre qui, dans une fin glorieuse et tout à la fois regrettable, ont donné, dans une généreuse effusion, jusqu'à la dernière goutte de leur précieux liquide.

A part l'explosif chaos de terre bouleversée, de pierres arrachées, d'arbres déracinés, entourant à cent mètres à la ronde le vaste entonnoir qui marque le point de chute de cet engin dévastateur, à part d'importants dégâts aux bâtiments de la ferme voisine, il n'y a heureusement pas d'accidents à déplorer. Il n'y a pas da-

vantage à enregistrer de désastres causés par les bombes incendiaires retrouvées un peu partout.

Ces incidents demeurent les seuls faits de guerre qui méritent d'être enregistrés dans le secteur de Saint-Yves, durant ces premières années de l'occupation. Les choses vont se gâter à partir du mois d'août 1943, quand Hitler, dans une harangue retentissante, décrète, en vue de la guerre totale la mobilisation de toute l'Europe.

Avec l'aide et la complicité des services de Laval, l'organisation S.T.O. est décidée. Les journaux à la solde de l'Allemagne s'ornent de manchettes dont les caractères prétentieux contrastent étrangement avec le format embryonnaire d'une presse miniature. « L'heure de la relève a sonné... Pour un Français qui part, c'est un prisonnier qui revient... Si vous ne répondez pas de bon gré, vous partirez de force, etc., etc... »

Les mairies reçoivent des ordres sévères, des dates limites de départ sont arrêtées, le recensement de la jeunesse rendu obligatoire, le retrait des titres d'alimentation envisagé, des menaces de représailles prononcées contre les familles des défailants, en un mot, tout ce qu'une cervelle allemande est capable d'élaborer comme moyens de chantage et de pression est déployé avec fracas.

Mais l'Allemand ne connaît pas le caractère français. Étant peu psychologue, il ignore que cet antagoniste ne se prend pas par la force d'où qu'elle vienne, encore moins par le mensonge et la duperie. Ses manœuvres, loin d'être convaincantes, sont le signal de la rébellion ouverte.

Plutôt que de trahir une cause qui leur est chère, les jeunes Français préfèrent répondre aux invites et aux menaces nazies par une résistance hardie et pleine de risques. Pas un seul jeune homme de Saint-Yves ne se rend à l'appel du S. T. O. Tous s'en vont grossir les rangs de ce gibier qui, à compter de cette heure, sera inlassablement et impitoyablement couru. La guérilla est engagée et le maquis est ouvert.

II — LE MAQUIS

Les Allemands, par leur conception immorale du travail obligatoire en exil, sont, eux-mêmes, à l'origine de cette formidable organisation clandestine avec laquelle ils devront désormais compter et qui, un jour, aidera puissamment à leur briser les reins.

Dans une lutte, de tous les instants désormais, vont s'affronter, d'une part l'orgueilleuse Wermacht, de l'autre une troupe improvisée, au début sans armes et sans chefs, qui aura peut-être ses déceptions, ses déboires et ses victimes, mais aussi ses audaces et ses héros. Si l'on ne peut que regretter l'ignorance en technique guerrière de ces jeunes aventureux, dont les imprudences et la témérité se soldent parfois

lourdement, on ne doit pas, par contre, sous-estimer leur patriotisme et leur courage en face des risques de déportation, de tortures et de mort.

Sans moyen de combat, sans direction, ils n'ont, généralement, d'autre ressource que la fuite et Dieu sait s'ils sont passés maîtres en cet art. Les patrouilles allemandes surgissent à l'improviste. Des dossiers, constitués par des renseignements de source souvent douteuse et indigne, guident leurs recherches et aiguillent leur enquête, mais, dans cette chasse à l'homme, le plus fort n'est pas le mieux équipé.

L'obligation de se tenir, jour et nuit, en éveil a suscité la création d'un véritable service de surveillance et d'alerte. Les femmes de Saint-Yves se prêtent, avec autant d'entrain que de générosité, à cet office de chevaliers du guet et de sirènes d'alarme.

L'ennemi a beau prendre des précautions, imaginer des surprises, utiliser des moyens rapides de locomotion, il arrive toujours trop tard. Les hommes ont pris la clef des champs et des bois, en ce pays qui se prête admirablement aux fugues les plus secrètes, et où, jadis, munis de leurs seuls bâtons, les vieux chouans ont, si longtemps, tenu tête aux armées les mieux équipées de la Révolution.

Cependant, l'insuccès, joint à l'humiliation et à la fatigue, énerve bientôt les Allemands et il faut croire que leurs rapports de chasse improductive inquiètent, là-bas, le grand maître du Reich. Hitler, qui, par souci diplomatique sans doute, a jusqu'ici tenu ses limiers en main, les lâche soudain, la laisse sur le cou.

Aux simples patrouilles inquisiteuses sont substituées de véritables formations de combat. Des mesures draconiennes, prises dans les Kommandantur, sont, par voie d'affiches ou par voix tout court, portées à la connaissance de la population. La circulation sera sévèrement réglementée et contrôlée, les familles des maquisards seront tenues pour responsables et inquiétées comme complices. Cette disposition s'étend à tous ceux qui auront hébergé, soigné, aidé en quelque manière, ces ennemis de l'Europe en général et de la France, en particulier, groupés sous l'étiquette désormais fameuse de « terroristes ».

Ces derniers répondent par les mêmes armes et il n'est pas rare de trouver, au petit matin, un papillon accolé au mur de l'église et qui, orné des couleurs françaises, donne, en quelques points, des consignes absolument opposées, parfois même sévères, aux habitants.

Un matin de 14 juillet ou de 11 novembre, sous une poussée de sève patriotique,

des fleurs bleues, blanches, rouges, s'accordent pour encadrer une de ces ordonnances, rédigée peut-être en un style et une orthographe de maquis, mais autant animée d'intentions belliqueuses qu'elle est assaisonnée d'épithètes peu flatteuses pour l'ami Fritz... ce qui n'est pas peu dire. Tout autour, les motifs d'une décoration symbolique témoignent du sentiment national qui couve activement sous le carcan de l'oppression comme, dans son cratère, le feu d'un volcan préparant son éruption.

Cette joute scripturaire a pour effet de placer la population entre deux feux. Gagnée d'avance à la cause des « patriotes », elle ne peut cependant pas toute prendre le maquis, et l'héroïsme du soldat, exposé directement en première ligne aux coups de l'adversaire, n'enlève rien aux mérites de ceux qui, à l'arrière, soutiennent et secondent ses efforts.

Or, être à l'arrière dans la circonstance c'est, non seulement ne pas entraver l'action des maquisards mais encore la favoriser, l'épauler, et cela en prenant le maximum de garanties pour éviter qu'une aide efficace ne se transforme en involontaire trahison. C'est donc savoir adopter, sous l'œil méfiant de l'Allemand, une perpétuelle attitude de prudence et de réserve, c'est savoir user de stratagèmes habiles et trompeurs, c'est

surtout savoir se taire. Qui ne voit là un jeu difficile dans les filets duquel on risque, à son corps défendant, d'être à tout instant embrouillé et qui ne manque jamais de déclancher les foudres de l'un ou l'autre antagoniste, si l'on vient à perdre la partie ?

L'inquiétude, qui en résulte et qui n'est pas le moindre malaise de cette guerre des nerfs, se lit sur tous les visages et crée un climat d'incertitude où le découragement fait suite à l'insécurité. Certaines entreprises regrettables de la part de pêcheurs en eau trouble accentuent encore cette baisse de température morale et risquent de jeter le discrédit sur les bons et courageux serviteurs du maquis.

Le soir, quand tombe la nuit, sous les voiles de laquelle il est facile de déguiser les plus inadmissibles expéditions, chacun rentre chez soi, un brin d'angoisse au cœur, se demandant s'il ne sera pas victime de quelque manœuvre nocturne et à quelle sauce il pourrait bien être mangé.

Un tel état d'âme et d'esprit ne peut s'éterniser. Les événements qui, tout à coup, se précipitent, vont-ils, dans une inconcevable association de terreur et de désir ardent d'en finir, y apporter un soulagement ?

A partir de février 1944, une activité particulièrement intense, agite le maquis. Des consignes, plus fréquentes et plus précises, sont sous le voile du mystère, apportées par des ondes, officiellement frappées d'indignité nationale, mais qui ne chatouillent pas moins nos antennes, constamment tendues, et alimentent une espérance qui ne veut pas mourir. Là-bas, du côté de Keranskoët, des symptômes d'énerverment lèvent le voile sur un secret savamment et prudemment gardé depuis des mois.

..

Nous avons dit que Keranskoët était devenue, peu avant la guerre, la propriété de la famille de Beaufort, remarquable famille, dont une souche se rattache à Grotius (Hugo de Groot), célèbre juriconsulte et diplomate hollandais, réfugié en France, sous Louis XIII et qui laissa un grand nombre d'ouvrages de jurisprudence, de théologie, de littérature ancienne, en particulier un véritable code de droit international, qui lui valut le nom de « Père du droit des gens ».

L'autre souche n'a pas moins d'éclat puisqu'on compte deux papes dans la lignée des de Beaufort. La rareté d'un tel privilège comme aussi la coïncidence du règne de ces deux Pontifes

avec les origines de l'histoire de Saint-Yves autorisent naturellement ici de telles réminiscences généalogiques.

Le premier de ces papes, Pierre, Roger de Beaufort, né à Maumont (Vienne), fut élu le 7 mai 1342, sous le nom de Clément VI, et mourut, en sa résidence d'Avignon, le 6 décembre 1352. Rappelons que c'est lui qui canonisa Saint-Yves en 1347. Le second, Grégoire XI, qui portait les mêmes nom et prénoms que Clément VI, dont il était d'ailleurs le neveu, était né à Limoges. Il présida aux destinées de l'Eglise du 30 décembre 1370 au 27 mars 1378 et mourut à Rome, où d'Avignon, il avait transféré le Saint-Siège en 1376. On conserve encore pieusement à Keranskoët les portraits et les armes de ces célèbres ascendants.

Veuve d'un commandant de cavalerie, qui fut longtemps instructeur à l'Ecole Militaire de Saumur, la Comtesse de Beaufort a établi au pays de Saint-Yves, sa demeure définitive. Chaque année, à la belle saison, la période des vacances et des permissions ramène près de son cœur toute une volée d'enfants et de petits-enfants et c'est, durant quelques semaines, la vie trépidante et joyeuse dans les salons du château et sous les hautes futaies du parc qui l'entoure. Tous, du plus grand au plus petit, peuvent donner libre

cours à la gaieté et à l'exubérance dans ce cadre sauvage et pittoresque, bien fait pour satisfaire les goûts de l'aventure et le besoin d'une détente sans artifices.

On rapproche souvent, dans une allusion que l'on veut malicieuse, le sabre et le goupillon. Ces deux emblèmes y ont leurs partenaires quand ils ne se trouvent pas dans la même main.

L'épée, tombée des mains du père, a été reprise par le second des fils, un noble et fier officier de cavalerie, que ses benjamins, auxquels il convient d'ajouter leurs deux beaux-frères, ont, en partie, suivi dans cette carrière militaire à laquelle les prédestinaient les vertus de vaillance et d'honneur charriés dans leurs veines par l'apport de deux sangs guerriers. Cependant, Bernard a reçu, par delà quelques générations, non pas la tiare de Clément VI et de Grégoire XI, mais, tout au moins, pour débiter, une part de ce sacerdoce, dont ces ancêtres possédaient la plénitude.

Quant à Pierre, l'aîné de la famille, engagé en 1914-1918, comme volontaire à l'âge de 16 ans, il a déjà fait ses preuves, au cours d'une admirable campagne, dans les fameux groupes Mangin. Une fois de plus, il va répondre, avec le même empressement, à l'appel du pays et, avec le même zèle encore, il saura le servir ainsi qu'en témoignent ces quelques mots extraits

d'une de ses citations : « Brillant combattant de la guerre 14-18, n'a rien perdu de son allant et de son cran... »

Hélas ! le début de la tourmente doit marquer aussi, pour la famille de Beaufort, déjà très éprouvée par la Grande Guerre, le début de terribles épreuves.

En juin 1940, un premier deuil vient attrister la maison. L'un des beaux-fils, le capitaine Henri Guernier, trouve une mort glorieuse sous les murs de Sens, dans la tourelle de sa dernière voiture blindée, en essayant, avec de faibles moyens, de dégager un élément de cavalerie française qui s'y trouvait encerclé.

Le 18 septembre 1942, l'abbé Bernard qui, de vicaire à Courbevoie, a été mobilisé comme lieutenant de cavalerie, puis fait prisonnier, s'éteint, entre les bras de sa maman, à la suite d'une odieuse captivité.

Alain, le plus jeune fils, officier aviateur, a disparu clandestinement depuis quelques semaines pour aller mettre son âme ardente au service du pays tandis que, sacrifiant, à quelques minutes près, au devoir qui l'appelle, la consolation d'assister au dernier soupir de son frère, le commandant Guy rejoint, en Afrique du Nord, les troupes de la France Libre.

..

Il ne reste plus à Keranskoët que Jacques. Grand et fort gaillard au physique, c'est un garçon doué au moral de qualités maitresses qui l'on rendu bien vite populaire et lui valent l'estime générale dans tout le pays.

L'éducation et la formation religieuse qu'il reçut au sein d'une famille où Dieu reste toujours le premier servi, et, plus particulièrement au contact d'une mère, dont l'héroïque constance au milieu des épreuves ne peut s'expliquer que par une Foi ardente et sans faiblesse, lui ont façonné une âme de fier Chrétien.

Chrétien, il l'est par l'exemple ; chaque dimanche nous évoquons encore sa haute silhouette se dressant dans l'église paroissiale, au premier rang et, sur le premier rang, à la première place. Chrétien, il l'est par la pratique des vertus ; nous n'en voulons pour preuve que la façon dont il conçoit celle qui les résume toutes, la Charité. Chrétien, il l'est dans l'accomplissement de son premier devoir d'état ; chef de famille, il n'esquive ni les charges, ni les responsabilités, comme en fait foi la magnifique couronne d'enfants dont il s'entoure.

Ardent et impulsif, quelque peu aventureux, il ne connaît ni l'hésitation, ni la

défaillance. Généreux et complaisant, quelque peu prodigue, il met, à la disposition de tous, ses services et ses relations. Affable et familier, mais sans vulgarité, il se mêle et s'adapte très facilement à la vie des paysans de son voisinage. Intelligent et cultivé, mais son pédantisme, il a vite compris que, dans ce monde modeste, la simplicité conquiert plus de sympathie que la prétention. Avec toujours la même bonne humeur, avec toujours le même sourire, il se livre à tous sans distinction d'opinions, ni de fortune. Ne comptant ni avec son temps, ni avec sa peine, ni souvent même avec sa bourse, il accepte volontiers de secourir tous ceux qui font appel à ses bienveillants services.

La marque dominante de son caractère est, à coup sûr, le dévouement. Aussi, au moment où va se présenter la noble et sainte cause du pays, rien d'étonnant qu'elle trouve en lui le plus fidèle et le plus zélé des serviteurs.

Il possède, d'ailleurs, au plus haut degré, la vocation du combat. La plus grande déception de sa vie n'est-elle pas d'avoir dû, pour des raisons de santé, renoncer sur le seuil de l'école de Saint-Cyr, à ses études militaires ? L'occasion de reprendre le cours du destin, un instant interrompu, se présente... il l'accroche.

Dès le début de 1941, il se rallie, sans hésiter, à la cause de la résistance effective. Celle-ci, encore à l'état embryonnaire, requiert, pour la servir, un dévouement sans limite doublé d'une prudence consommée. Le premier est tout acquis, la seconde pas toujours très observée, mais la fortune, dit-on, ne sourit-elle pas aux audacieux ?

Une première tâche, très délicate, doit être entreprise ; créer d'abord, puis maintenir des relations constantes avec l'Angleterre où s'élaborent les consignes et d'où doivent provenir les mots d'ordre.

Avec l'aide de son frère Alain et de Monsieur de Neville, Jacques de Beaufort, alors à Lorient, s'y donne de toute son âme. La liaison est bientôt réalisée avec la France Libre, grâce à un poste émetteur soigneusement dissimulé derrière une glace de l'appartement et tenu à la disposition d'un agent secret, le lieutenant F. F. I. Alex. La cachette est sérieuse et, si, à plusieurs reprises, au cours de perquisitions effectuées au domicile, les Allemands la frôlent, par bonheur ils ne la découvrent pas.

Le garage de la rue Belle-Fontaine, que les occupants ont réquisitionnés, et où ils croient agir en maîtres, se transforme lui-même en agence secrète. Sans doute, dans ses rapports

journaliers avec les Allemands, Jacques de Beaufort doit-il constamment freiner les réactions de son tempérament et dominer ses répugnances, mais il sait leur faire payer cette épreuve. Ses pompes à essence ne refoulent pas toujours en sens unique le carburant, lequel s'en va alimenter les camions et les vedettes complices.

Son activité ne se limite pas au secteur de Lorient. Il effectue de nombreux voyages, accomplit d'importantes missions, sous l'œil, devenu soupçonneux, de la Gestapo. Le métier n'est pas sans danger et il échappe, un jour, de justesse, à la capture.

C'est en 1942, le lieutenant Alex le convoque d'urgence à Paris, en lui indiquant l'heure et le lieu du rendez-vous. Un heureux contre-temps le met en retard et lui évite ainsi d'être précipité dans la gueule du loup. Alex vient d'être arrêté au moment exact fixé pour la rencontre et M. de Beaufort peut en être avisé assez tôt pour renoncer à poursuivre sa mission.

Il se dépense ainsi, sans compter, à Lorient, durant deux longues années, jusqu'au moment où, la ville étant évacuée au début de 1943, il se retire définitivement à Saint-Yves. Le cadre de Keranskoët se prête admirablement aux exploits qu'il rêve d'entreprendre. L'isolement de

la demeure, le site sauvage qui l'entoure, quoi de mieux pour abriter les secrets desseins qu'il nourrit et les réalisations des projets qu'il échafauda !

Les bonnes volontés ne lui manqueront pas. Il ne les utilise cependant qu'après s'être entouré de toutes les garanties. Pour débiter, il se contente d'un petit noyau de sept hommes sur lesquels il fonde des espérances et qu'il prépare à l'abri de toute curiosité. Personne ne sait en effet, ni ne saura jusqu'aux derniers jours, ce qui se trame à l'ombre des grands bois. Tout en vaquant à ses occupations et en se mêlant fréquemment aux gens du pays, M. de Beaufort donne le change sur son œuvre clandestine. Ni un geste imprudent, ni une parole hasardeuse, ne le trahisse, ni n'engendre le moindre soupçon. Et cependant, la cause de la Résistance prend une grande partie de son activité et demeure le principal de ses soucis.

Il reste en liaison constante avec ses chefs et, par leur intermédiaire, avec l'Angleterre, ce qui impose de longues veillées et des déplacements souvent difficiles, toujours périlleux. Les parachutages n'étant pas encore organisés, il se rend, au début de 1943, en zone libre, à Vichy, dans l'intention de se procurer les premières armes nécessaires. Qui ne mesure toute la témérité d'une

tentative aussi hardie, quand on songe que le passage d'une zone à l'autre est sévèrement contrôlé et les bagages surveillés ?

Son voyage, au retour, n'est certes pas un voyage d'agrément et ce n'est pas en toute tranquillité d'esprit qu'il franchit les différents barrages de police. Mais c'est un fort qui sait dissimuler ses appréhensions et ses angoisses sous des dehors calmes et des apparences de candeur. La seule chance de réussir, c'est le toupet... il en a, et, crânement, il ramène dans une valise les engins désirés. L'expédition a failli, cependant, se terminer tragiquement. Le train qui le transporte, lui et son arsenal, ayant pris du retard, le couvre-feu est sonné depuis longtemps lorsqu'il arrive à Hennebont, et il doit à une porte d'hôtel, heureusement ouverte sur son passage, d'échapper de justesse à une patrouille allemande qui s'apprête à l'appréhender.

Depuis la veille, ses hommes sont fort inquiets à Keranskoët, mais la gaieté reprend ses droits quand, au matin, ils l'aperçoivent, s'amenant avec l'air bonasse et souriant d'un touriste en veine de promenade.

S'il se réserve les missions les plus délicates et les plus périlleuses, il ne laisse pas pour autant ses hommes inactifs et ne cherche que les occasions de les former à la rude école

du danger. D'une fidélité scrupuleuse aux consignes, il n'agit jamais que dans la discipline, mais lorsqu'une opération est commandée, il l'exécute sans discussion et sans faiblesse.

Pour l'instant, les ordres de Londres sont précis ; semer le trouble dans l'organisation matérielle ennemie, s'attaquer aux transports, afin de gêner le trafic et d'embouteiller les voies de communications. Quelle joie à Keranskoët quand, au retour d'une expédition risquée, on fait le bilan des résultats acquis ! Il me souvient de ce large sourire égayant la figure fatiguée et particulièrement soucieuse du chef, en ce jour de juin, lorsqu'il me conte l'exploit de sa troupe en gare de Plouay la nuit précédente. Sur quatre machines du C.M., trois se sont décarcassées sous l'effet de la dynamite.

L'année 1943, émaillée de faits de ce genre, se passe, pour lui et sa petite troupe, à créer des liaisons intergroupes et à capter les ordres de Londres en vue du jour J où ils devront, ouvertement, monter sur la brèche. Leur nombre augmente peu à peu, car de nouvelles recrues répondent à leur discret prosélytisme.

Du cœur de tous les bons Français monte, en ce moment, une poussée de patriotisme qu'entretient journellement la radio étrangère et qu'alimentent, à leur tour, les mesures alle-

mandes contre les réfractaires au S. T. O. La commune épreuve unit, dans un même sentiment d'indépendance nationale et de haine farouche, tous ceux que traquent les nazis et qu'opprime leur pesante botte.

A côté du maquis de Keranskoët se forment d'autres groupements dans lesquels s'enrôlent, outre les jeunes réfugiés dans la brousse, tous ceux qui, par ailleurs, peuvent se rendre disponibles, et tous, sous des appellations diverses peut-être, mais sous les plis du même étendard, constituent les Forces Françaises de l'Intérieur. Le mouvement prend même un certain caractère officiel quand, avec le peuple, la plupart des administrations, la police, la gendarmerie au complet, se rebelle. C'est la France tout entière qui tourne le dos à Vichy.

..

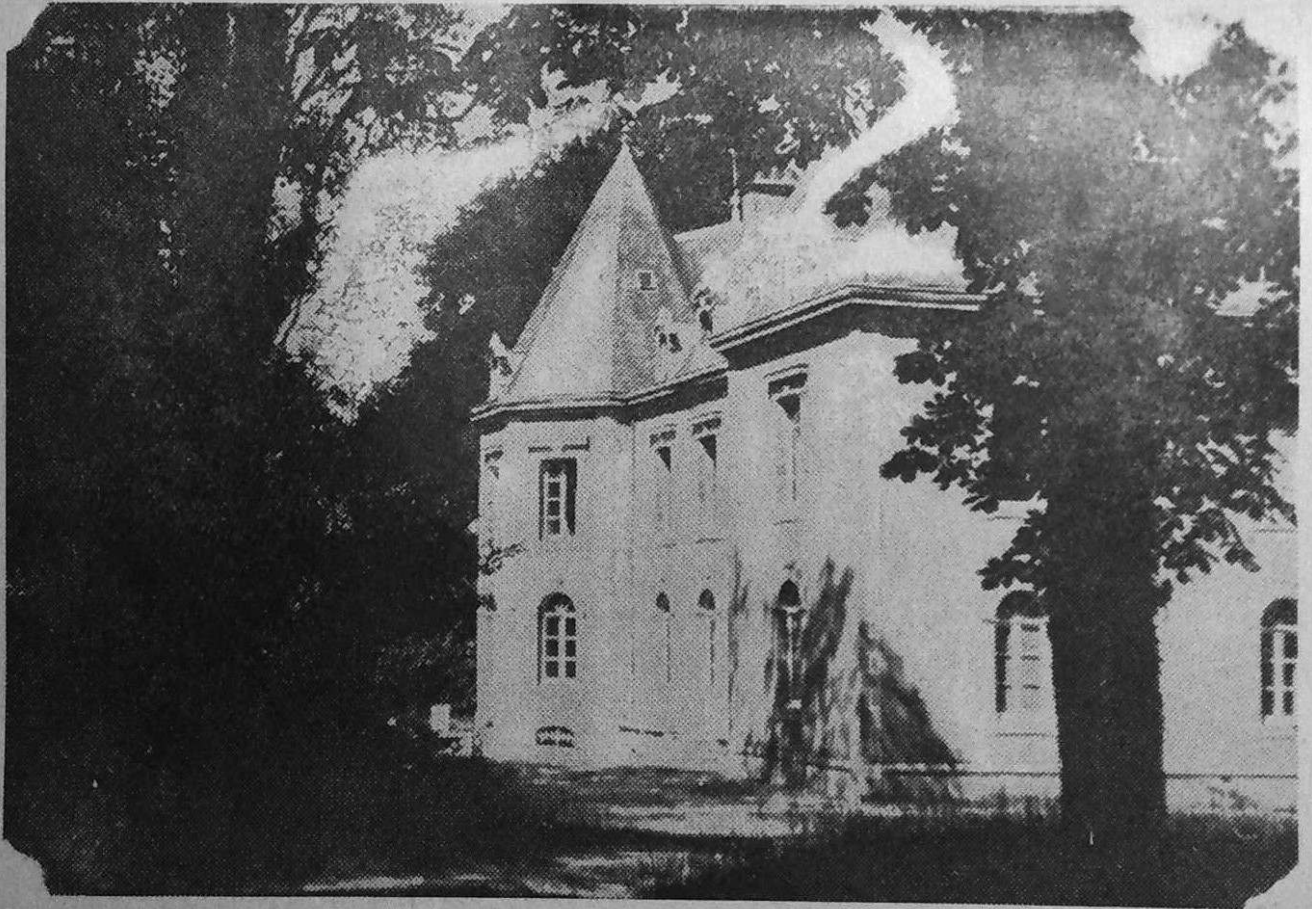
Cette levée de boucliers a pour conséquence inévitable de redoubler la fureur des Allemands. Saint-Yves qui, jusqu'à ce jour, fut préservé de leur désagréable présence, va désormais les connaître et supporter leur méchante humeur.

C'est en juillet 1943 qu'ils y font leur première descente. Les vigies ont signalé leur arrivée à Poulvain, à l'heure où les honnêtes gens s'apprêtent à prendre leur repos.

Sous le prétexte de chercher des armes ou dans l'espoir de découvrir quelques « terroristes », ils pénètrent partout, fouillent les demeures, non sans semer, avec le désordre, la panique, parmi la population, nullement accoutumée à ce genre d'inventaire. Evidemment, aucune arme ne tombe entre leurs mains et les gens susceptibles d'être inquiétés leur ont, depuis longtemps, brûlé la politesse. A partir de ce moment, chacun comprend qu'il faudra, plus que jamais, se tenir sur ses gardes et s'armer de vigilance.

Cependant, à part quelques alertes, les premiers mois de l'hiver se passent sans incidents sérieux. Tout au plus, pourrait-on faire état de l'humiliante corvée imposée aux hommes pour la surveillance des réseaux électriques que sabordent parfois les patriotes. Chacun, d'ailleurs, en prend à son aise avec la consigne et l'empressement n'est vraiment unanime que le jour où se perçoit la gratification prévue en récompense de ce service forcé.

Le travail accompli, depuis bien des semaines, par les premiers pionniers de la Résistance, commence à porter ses fruits. Grâce à eux, la France de l'extérieur est, désormais, en relation étroite et constante avec les maquis. Non seulement un code de liaison par T. S. F. ou agents secrets a été méticuleusement établi, mais des



LE CHATEAU DE KERANSCOËT

parachutistes arrivent pour donner des consignes de vive voix, pour coordonner les efforts, soutenir les courages, et encourager la lutte. On en héberge déjà plus d'un à Keranskoët.

Avec leur concours précieux vont s'organiser les parachutages d'armes, car l'heure est venue d'équiper le maquis en vue de la guérilla qu'il devra mener et qui apportera une aide si efficace aux armées régulières dont le débarquement est annoncé, chaque jour, comme imminent. Besogne délicate entre toutes, car elle suppose une grande habilité et une non moins grande prudence.

Le premier essai doit être tenté dans la nuit du 8 au 9 février 1944. Toutes les dispositions sont prises à la Lande de Saint-Yves. Avant de s'y rendre, le capitaine de Beaufort fait une courte apparition à un bal de nocces, afin de témoigner sa sympathie aux familles et aussi pour donner le change sur sa présence au bourg à cette heure tardive. Avec quelques-uns de ses hommes, il attend ensuite, sur le terrain de l'opération, l'avion tant désiré qui, par suite d'une erreur dans les indications, ne vient cependant pas. C'est une déception.

Les Allemands enragent de plus en plus. Encore, s'il n'y avait qu'eux ! Mais il a des indignes partout, car, quand fut offerte, par des promesses séduisantes, le prix de la trahison, il s'est trouvé des Français assez veules pour accepter le marché avec la Gestapo. Ces êtres dénaturés, dont l'arrogance vous donne la nausée, ces nouveaux judas qui, pour quelques deniers, ont renié leur origine, ces traîtres impardonnables qui mettent leur activité au service de l'ennemi, sont d'autant plus dangereux qu'ils opèrent dans leur propre pays.

Quel Français fidèle ne sent pas son cœur se serrer, et bouillir son sang dans ses veines, à la vue de ces pimpantes voitures, flanquées de la croix gammée, sur les coussins desquelles se prélassent ces miliciens haineux, adonnés à la plus vile besogne ? Personne ne peut se vanter d'être en sécurité, car il faut s'attendre à tout de la part de ces pourvoyeurs des camps de concentration, dont les poches sont garnies de dénonciations, de signalements et même de documents photographiques.

C'est en février qu'ils opèrent pour la première fois dans la région. Saint-Yves est averti dès leur arrivée à Bubry et des arrestations qui y sont faites. De toute urgence, il faut en aviser Keranskoët et l'on croit bon, pour agir au plus

pressé, d'utiliser le téléphone d'une maison de commerce. Mais l'auto de ces messieurs est rapide et un hasard fâcheux veut qu'ils pénètrent dans le café au moment où l'on passe la communication.

Mis en éveil, ils s'en prennent à la patronne, toute apeurée, et la somment de les accompagner jusqu'au château, dont ils ont perçu le nom. Par bonheur, une cycliste qui les a précédés atteint le but quelques secondes avant leur arrivée. L'intervalle est cependant trop court et, si deux hommes peuvent s'enfuir, M. de Beaufort et son second, M. Roland, sont pris au filet.

Malgré la surprise, ils restent maîtres d'eux-mêmes et gardent leur sang-froid. Pendant qu'on leur intime l'ordre de faire face au mur, les bras en l'air, suivant le rite habituel, M. de Beaufort veut même risquer une petite incartade à l'adresse de cet ancien sergent du 137^e d'infanterie qu'il reconnaît parfaitement, mais le milicien ne connaît pas la plaisanterie, et, sous la menace de son arme, fait exécuter son commandement.

Une perquisition en règle est alors effectuée dans le château, mais ne donne aucun résultat et, quand on voudra lui faire conter son aventure qui aurait pu se terminer tragiquement, M. de Beaufort ne parlera que de la désagréable sensation de fatigue, consécutive au geste prolon-

gé d'imploration qu'il dût faire sous la surveillance du sergent félon.

..

Le 21 avril, à 3 heures du matin, sur des renseignements fournis par ces ignobles services, des Allemands arrivent inopinément au village de Penvern, pour se saisir d'un jeune homme dénoncé comme « terroriste » notoire et dangereux. Ils ont en mains toutes les indications concernant le nom, l'âge, la profession, jusqu'à cette petite indication « joue de l'accordéon ».

Si les données concernant l'état civil sont exactes, la qualification de « terroriste » ne l'est pas, comme l'indique précisément cette particularité adjacente sur la pratique de l'art qui, par excellence, adoucit les mœurs ; mais qu'importe ! Les Fritz font irruption dans la ferme dont ils ont, au préalable, cerné les abords, mais notre accordéoniste leur a joué un air de fugue.

De colère, ils menacent la famille et se saisissent du père auquel ils veulent faire avouer et la retraite et les méfaits de son fils. Louis-Marie Burban est un homme qu'on ne gagne ni par les menaces, ni par les coups, et, s'il doit supporter les unes et les autres, il ne désserre les lèvres que pour défendre son enfant. Leur brutalité ne peut réduire cette tête de breton de race, pas plus que n'en sont venus à bout, durant la

Grande Guerre, les éclats de leur mitraille dont elle porte encore les cruelles morsures. Aussi, a bout d'arguments, ils l'emmènent comme otage.

Pendant la même journée, des raffles sont opérées dans la région et aboutissent à l'arrestation de quatre jeunes gens : Louis Jéhanno, du bourg, qui aura la bonne fortune d'être relâché le soir même, Pierre Le Berre, également du bourg qui, en compagnie de Joseph Ferrand de Keranroué, sera dirigé sur l'Allemagne pour y être affecté, de force, au S. T. O., enfin Joseph Le Sant, de Kerbrevest, qui sera interné à l'île de Groix d'où après plusieurs tentatives infructueuses, il réussira à s'évader cinq mois après.

Quant à Louis, Marie Burban, c'est à coup de bottes et de crosse qu'il doit effectuer, entre les mains de ses gardiens, le long trajet qui va le mener à Vannes, puis à la forteresse de Penthièvre, et, tant d'épreuves, courageusement supportées, ne sauveront cependant pas Youanik, son fils.

Huit jours se passent, en effet lorsqu'une nouvelle expédition armée est dirigée contre le pays. Le samedi 29 avril, vers 7 h. 30 du soir, le bourg est brusquement cerné. La surprise a annihilé, cette fois, les mesures de précaution. Immédiatement, toutes les voies d'accès à l'agglô-

mération sont barrées et gardées par la troupe. Malheur à qui tenterait de forcer ce barrage ! De toutes parts, les habits verts font irruption, et, sous le regard épouventé des habitants, visitent soigneusement les abords des demeures et les demeures elles-mêmes. En même temps, ordre est intimé à toute la gente masculine de se grouper sur la place de l'église où elle est gardée « manu militari », pendant que l'on procède au contrôle minutieux des cartes d'identité.

Des dénonciations ont fourni, cette fois encore, des renseignements à la Gestapo afin d'orienter et de faciliter ses recherches. Un triage s'opère et trois hommes, détachés du lot comme suspects, sont placés face au mur de l'église, comme des gamins en pénitence. Cette punition dure une bonne heure pendant laquelle s'achève le contrôle.

Entre temps, une patrouille a gagné Penvern et cueille, à la ferme, Youannik Burbann que l'on ne put alerter et qui, ramené au bourg, est embarqué dans un camion qui l'enverra rejoindre son père. Audo et Le Floch qui l'accompagnent auront plus de chance et seront relâchés dans la nuit. Il est 21 h. 30, quand la séance se termine. Le bourg rentre dans le calme et l'on n'entend plus, la nuit venue, que les langues des

bourgeoises commentant les événements et qui crépitent comme des mitrailleuses.

Il arrive, parfois, que le grotesque se mêle au tragique. Voici qu'un cri d'épouvante se fait entendre, le lendemain, dans la rue. Ils vont les fusiller ! Les portes et fenêtres se garnissent aussitôt de visages terrorisés. Que se passe-t-il encore ?

Quatre jeunes hommes, en tenue de cérémonie, encadrés d'Allemands en armes, défilent la tête basse et le teint aussi pâle que la pochette blanche qui montre le nez à la petite poche de leurs vestons. Ils ont été cueillis au village de Kerhouden au beau milieu des réjouissances qui s'y déroulent à l'occasion d'un mariage, et emmenés séance tenante.

Pour témoigner de leur profond mépris pour notre race, peut-être pour nous donner un symbole de l'asservissement sous lequel la botte teutone a bien l'intention de nous tenir, en tout cas, sans ménagement pour la pimpante toilette de leurs prisonniers, les nazis, sur un commandement sec, les obligent, à plusieurs reprises, à se coucher à même le sol et à embrasser la terre.

Une semblable mise en scène qui, en d'autres occasions, ne manquerait pas d'être un divertissement général, ne fait qu'augmenter la rage au cœur des témoins de cette ridicule dé-

monstration. Il n'y a que les Allemands à rire de leur gros rire insolent et stupide. L'aventure n'a pas, heureusement, de conséquences plus graves et les captifs seront rendus à la liberté dans la nuit, mais tout de même, un tel retour de noces, ça sort de la banalité.

Uné heureuse nouvelle vient, en mai, apporter la joie dans la famille Burban. Le père et le fils, contre lesquels aucune preuve compromettante n'a pu être relevée, sont remis en liberté. S'étant voués à St-Yves, tous deux considèrent comme une grâce due à sa protection, cet heureux dénouement qui les ramène au pays à la veille même du grand Pardon.

Hélas ! tous ne reviendront pas. Le 1er Juin, après deux mois d'une pénible captivité, Alban Bévan, du moulin de Hédénec, un jeune homme de 22 ans, sur le sort duquel quelques lueurs d'espoir furent un moment permises, tombe, au polygone de Vannes, sous les balles allemandes.

..

...Et voici que le 6 se produit un événement sensationnel. Les Américains ont débarqué sur la côte normande. L'annonce de cette opération, si ardemment mais aussi si longuement

attendue, n'est d'abord pas accueillie sans réserves. Que de fois n'en a-t-on pas parlé ! Qu'on se souviennne de St-Nazaire et de Dieppe ! L'espoir, si souvent déçu, a fini par engendrer le doute, et l'on en vient à se demander si la rumeur, qui circule aujourd'hui, repose bien sur un fondement sérieux ou si elle émane de cerveaux surexcités et trop enclins à prendre leurs rêves pour des réalités. Serait-ce vrai, enfin ?

Oui, c'est vrai, comme le confirme d'ailleurs l'attitude des Allemands après la réussite de cette audacieuse entreprise, à laquelle ils ne voulaient pas croire eux-mêmes et dont ils prévoient maintenant pour leurs armées tous les dangers à venir. Les mesures, de plus en plus draconiennes qu'ils éditent pour restreindre encore les libertés, les intransigeances qu'ils manifestent à propos de tout, le régime de terreur et de cruauté qu'ils installent partout, ne sont que les conséquences de leurs ambitions brisées et de leur morgue rabattue. L'instinct primitif, qui sommeille toujours dans le cœur des barbares, se réveille soudain avec la blessure de l'orgueil outragé, et, bientôt, il inspirera les vengeances les plus inhumaines et les crimes de la plus extrême cruauté.

La haine engendre la haine. Ces pratiques violentes contribuent à dresser contre eux leurs victimes. Les patriotes français sont décidés,

et ils ont trop de comptes à régler avec l'ennemi pour se laisser intimider par des représailles mêmes sanglantes.. Leur patience, comme leur endurance, ont été mises à rude épreuve pendant de longs mois, et ce n'est pas au moment où va se jouer la partie qu'ils comptent renoncer à l'enjeu et abandonner les cartes. Un vent d'enthousiasme souffle sur le maquis où la France Libre vient de sonner le branle-bas.

Ordre est donné d'agir sans répit afin de seconder l'effort des troupes alliées sur le front de Normandie, et la consigne est de mener une lutte sans merci sur les arrières de l'ennemi afin d'en désorganiser les services. Une activité fiévreuse se déploie le long des routes et des voies ferrées sur lesquelles les Allemands sont continuellement harcelés, autour des installations militaires qui sont boycottées, sur le parcours des réseaux téléphoniques qui sont rompus.

Le Capitaine de Beaufort inscrit une belle pièce au tableau des exploits audacieux de sa Compagnie, le soir où il fait sauter les canalisations du château d'eau de Pont-Scorff. Il ne dissimule d'ailleurs pas sa joie, et celle-ci se lit sur son visage où la fatigue et le surmenage ont, cependant, marqué des traces profondes.

Ses seuls moments de détente sont ceux que lui fournit la réussite de quelque bon tour joué

aux Allemands. Il faut dire que la lourdeur d'esprit de ces derniers favorise ses audaces. Ne se fait-il pas passer, auprès d'eux, pour le Pasteur de Lanvaudan ? et il y réussit si bien, qu'à la faveur de cette fausse et recommandable identité, il peut, sous le prétexte d'un ministère, usurpé, échapper aux soupçons et accomplir les missions les plus invraisemblables. Mais, à part ces petites consolations, il n'a plus une minute de loisir... à peine quelques moments de court repos. Le jour, il voyage par monts et par vaux, et, s'il dispose de quelques heures nocturnes pour réparer ses forces, c'est dans un grenier à foin ou dans le giron d'une meule de paille qu'il cherche asile. On ne le voit presque plus à Keranskoët, où il ne se sent plus en sécurité, et où sa présence risquerait de compromettre toute sa famille.

Le château ne demeure pas moins un centre de ralliement où, chaque jour et chaque nuit, sont hébergés des agents secrets et des maquisards de toute provenance. L'hospitalité la plus bienveillante et la plus large est offerte à tous, sans autre garantie ni référence que celle de patriote. L'animation qui règne, derrière l'écran des grands bois complices, grandit chaque jour à mesure que s'annonce la grande tempête.

L'effervescence qui agite les troupes du Führer, comme aussi bien les fléchissements qui

se produisent dans la discipline, sont symptomatiques. L'armée teutonne se cambre, mais aussi elle se ravale et porte des signes certains de déchéance. Ce ne sont plus des militaires, mais des rôturiers, ces soldats qui, par bandes parcourent la campagne, en quête de rapines, et font main-basse aussi bien sur l'argent que sur les victuailles. Des familles sont odieusement pillées et malmenées par ces hordes que l'on dit être des unités de Russes blancs mais qui sont composées aussi de Prussiens de pure race. Qu'ils profitent car ces beaux jours seront pour eux les derniers.

*
**

Les troupes alliées enregistrent de rapides succès en Normandie. On apprend qu'ils ont percé le front à Alençon et que, s'élançant par la brèche, un flot de blindés se déverse par toutes les directions sur la Bretagne. Les F. F. I. accordent leur action avec celle des libérateurs.

Des signes de nervosité des faits étranges, dénotent des préparatifs de dernière heure. Plusieurs nuits consécutives, des avions anglais survolent la région, à basse altitude, rasant les toits dans un vacarme qui fait trembler les demeures cependant que des bruits insolites, bruits de corps lourds qui s'abattent sur le sol, ne laissent

aucun doute sur le but de leur expédition. A Kersanskoët pour les F.F.I., à la Lande de St-Yves pour les Francs-Tireurs tout un arsenal de guerre est parachuté. Pas d'erreur nous allons vivre des jours héroïques.

Les traqués de la jungle sortent de leur repaire et ne craignent plus de s'afficher au grand jour. Ils sont environ trois cents, qui parcourent les rues de St-Yves, ou stationnent sur la grande place, en cette journée mémorable du 23 juillet. L'air conquérant et décidé, les épaules drapées dans les soies aux teintes vives des parachutes, ils extériorisent, prématurément peut-être tant la jeunesse est insouciant, leur joie et leur entrain, d'une façon tout aussi voyante que bruyante. La population s'associe à cette démonstration de bonne humeur, avec cependant un mélange de confiance et d'appréhensions qui ne sont pas injustifiées.

Les événements vont se précipiter à un rythme accéléré. Les Allemands n'ont pas dit leur dernier mot et les ultimes râles de la bête aux abois seront accompagnés d'un accès de rage et d'un soubresaut de fureur. Ont-ils eu déjà connaissance de la manifestation de St-Yves ?

Il faut le croire, car, dans la nuit du 23 au 24, un va-et-vient bruyant de véhicules, de camions, de motos, trouble la tranquillité habi-

tuelle du hameau. On entend des voix rauques qui, par éclats gutturaux, donnent des ordres, et, dans les demeures, on chuchote : « Ce sont les Allemands, le malheur est sur nous ». On passe la nuit sans sommeil, sans tenter un geste de curiosité qui pourrait coûter cher, et les premières heures du jour se lèvent sur une population apeurée et en proie aux plus angoissants pronostics.

Près de l'église, sont déjà groupés quelques hommes que deux soldats tiennent en respect à la pointe de leur fusil. Des camions, chargés de troupe, et des side-cars passent toujours en trombe sur la place et prennent la direction de Quistinic. Un moment, l'espoir renaît. Les hommes sont libérés et les derniers Allemands quittent le bourg pour rejoindre leurs camarades. Mais, toutes les routes demeurent barrées et de mauvaises nouvelles parviennent de Quistinic où les représailles sont terribles. On cite une liste de victimes qui s'allonge d'heure en heure.

Au début de l'après-midi, tout se gâte de nouveau. La troupe redescend vers St-Yves. Aux alentours du village de Kerhouden, des soldats bordent la route, sur les deux côtés où sont également rangées un certain nombre de voitures. Les cris et les clameurs qui s'élèvent et qu'accompagnent le crépitement des mitrailleuses et le

sifflement des balles, indiquent qu'au village il se passe quelque chose de grave.

Depuis quelques jours, un groupe de Francs-Tireurs y a établi son campement. Ils s'y croient en sécurité, d'autant que l'orage semble vouloir les épargner pour se diriger sur Quistinic.

Ont-ils été trahis ? On le suppose. En tout cas, la surprise est brutale et, abandonnant sur place leur matériel, ils n'ont que le temps de prendre le large pour échapper à la mitraille qui balaie de tous côtés. L'un d'entre eux reste, cependant, entre les mains de l'ennemi, et ce sont ses cris de souffrance que l'on entend s'élever, au milieu des ricanements et des injures de ses bourreaux. Ceux-ci, utilisant comme instrument de supplice, une petite enclume biseautée dont les paysans se servent pour affûter les faux, martèlent les chairs de leur victime jusqu'à ce qu'elle ne soit plus qu'une loque sanglante.

Une terrible angoisse s'empare des gens du village, qui se demandent si un tel sort ne leur sera pas réservé. Les hommes, que l'on a groupés sous bonne garde, sont pâles et livides, et, tout en proclamant leur innocence, implorent la pitié. Mais la pitié est un mot dont le sens échappe à l'Allemand et un sentiment qui ne fleurit pas dans son cœur. Pour toute réponse, les prisonniers n'entendent que des menaces de

torture et de mort, et l'on craint, un moment, que le sang ne coule abondamment dans le petit hameau.

Ces menaces ne sont pas suivies d'exécution, mais, en guise de représailles, les fermes sont mises à sac par les soudards sans scrupule qui sont passés maîtres dans l'art du pillage. Des objets de toute nature, des vivres, une partie du cheptel, s'en vont garnir les camions et, quand cette besogne est terminée, les bâtiments sont voués à l'incendie. Sous les regards terrifiés des malheureux paysans, l'officier teuton, dans un geste à la mesure de son esprit tortueux, met le feu au centre du village après avoir allumé, avec la même torche, une cigarette placée entre ses lèvres grimaçantes.

Bien que défense soit faite de limiter le sinistre, dont les ravages s'étendent avec rapidité, au gré du vent, l'instinct de propriété réclame ses droits. Pour avoir voulu sauver quelques bricoles, des femmes sont malmenées, frappées, et elles doivent renoncer à toute tentative du moindre sauvetage, sous peine d'être précipitées dans le brasier. Une pauvre vieille fuit sa chaumière en flammes, emportant son petit magot, fruit de nombreuses années de travail, qu'elle essaye de dissimuler de son mieux dans les plis de son tablier, mais un soldat aperçoit la

manœuvre, et, sans égard pour la malheureuse, s'empare du trésor avec lequel il s'enfuit.

Tout disparaît donc sous les yeux des fermiers impuissants, habitations et dépendances, vêtement et mobilier, matériel de travail et réserve de fourrages, jusqu'au bétail demeuré dans les étables. Pour certains ménages, c'est une perte énorme, pour d'autres, c'est la ruine complète, car, lorsque les Allemands quittent le village, leur forfait accompli, ils ne laissent derrière eux, entre des squelettes de murs noircis que des débris fumants où achèvent de se consumer, en grésillant, les chairs malodorantes des animaux sacrifiés. Vision d'horreur et de dégoût !

Pendant que se déroule cette tragédie, Saint-Yves est, une fois de plus, soumis aux perquisitions. D'innombrables soldats parcourent le bourg sur lequel deux pièces d'artillerie sont braquées, menaçantes. La population, affolée et qui regarde monter vers le ciel les sinistres panaches de fumée s'élevant de l'incendie de Kerhouden, craint le pire, et ce n'est qu'après cinq longues heures d'inquiétude que, le siège étant enfin levé, tout rentre dans le calme, sauf les esprits et les cœurs.

Tout espoir de retrouver la tranquillité s'est d'ailleurs évanoui. Ne dit-on pas que les patriotes, en cette même journée, se sont emparés

près de Ty-Planche, d'un motocycliste de la Wehrmacht ? Si l'on approuve cette prise, si l'on s'en réjouit même, on ne se fait aucun doute sur la réaction qu'elle provoquera chez les Allemands. Ceux-ci ont brandi la menace de terribles représailles pour le cas où un seul membre de l'armée occupante viendrait à disparaître sur le territoire de la commune. Le pays, suivant leur expression, serait, le cas échéant, mis à feu et à sang.

Aussi, les cœurs battent fort en cette matinée, encore toute attristée par les événements de la veille, quand on apprend qu'une enquête serrée est menée par quelques Allemands au sujet de leur camarade disparu, et on souhaite qu'aucune indiscretion, même inconsciente, ne leur permette d'éclaircir le mystère que personne n'ignore.

Mais à Saint-Yves, et il faut ici le reconnaître, on a su depuis l'occupation et l'on sait, plus particulièrement durant ces journées sombres, demeurer Français avant tout. On embrasse la cause du maquis, parce qu'elle est la cause du pays comme on exécère l'Allemand parce qu'il est un insupportable oppresseur et l'on ne saurait citer de réelle défaillance à cette unanimité de sympathie comme d'inimitié. Les mêmes questions, provoquant invariablement partout les

mêmes réponses, les enquêteurs abandonnent la partie et, avec un accent teinté d'une nuance de désappointement, ils concluent « évidemment, c'est ainsi partout, on a rien vu, on a rien entendu »... évidemment !

..

Si Saint-Yves doit à une protection toute particulière de son Saint Patron d'avoir, jusqu'ici, évité le pire, l'heure est venue de solder, au prix du sang, une libération qui s'annonce imminente.

Un malheur, à retardement pourrait-on dire, vient, le 29 juillet, jeter la consternation dans le pays. François Morvan trouve une mort tragique, à la lisière d'un champ, la lourde charrette qu'ils accompagne ayant, au passage, provoqué l'explosion d'une grenade abandonnée là, lors de l'échaffourée de Kerhouden. Les circonstances de l'accident, dans une période aussi troublée, incitent à la plus grande discrétion, afin d'éviter de nouvelles difficultés que les Allemands ne manqueraient pas de susciter, et c'est, sans retard, avec le minimum de pompe extérieure, que l'on procède aux obsèques de la malheureuse victime.

Comme on épilogue beaucoup sur la provenance de l'engin meurtrier « c'est une gre-

nade allemande » me dit le lundi matin, au sortir de la messe d'enterrement, M. de Beaufort, qui me présente, comme pièce à conviction, un des éclats qu'il a recueilli lui-même sur le lieu de l'explosion.

Cette mort affecte profondément le valeureux Capitaine qui voit disparaître un de ses premiers et meilleurs auxiliaires, et il éprouve le besoin de me confier sa peine. Il y a plusieurs semaines qu'on ne l'a vu dans le bourg et je ne lui cache pas mon plaisir de le rencontrer.

Je ne lui cache pas, non plus, mon émotion, au constat des marques de fatigue et de souci qui ravagent son visage et en étirent les traits, et crois de mon devoir de lui donner quelques conseils de modération et de prudence. Avec un air que je ne lui ai jamais vu et qui témoigne de profondes inquiétudes, il se contente de me faire cette réponse : « Ma mère est veuve d'officier, ma femme est fille d'officier, j'espère qu'elles comprendront », sombres pressentiments sur lesquels il prend congé en me serrant une dernière fois la main.

Je ne devais plus le revoir.

L'orage, qui s'annonce toujours plus menaçant, éclate dans la journée du vendredi 4 août qui restera, de toutes celles vécues jus-

qu'ici la plus inoubliable, parce que la plus bouleversante.

Depuis le matin, un splendide soleil d'été embrase la campagne de ses clartés souriantes et baigne de sérénité toutes choses. Sous sa caresse les futaies de Kernivinen déploient, en tous sens, leurs rideaux de verdure aux tons variés et chatoyants, et l'étang semble une grande plaque d'argent. Ses chaudes effluves font circuler dans les veines un sang plus généreux en même temps que de consolantes rumeurs suscitent un regain d'enthousiasme et d'espoir. La nature et les cœurs se sont harmonisés.. présages trompeurs.

Sur la scène aux riants décors, un drame se prépare. Une détonation, suivie de plusieurs coups de feu, dont le bruit galope de colline en colline pour s'en aller mourir, lugubre, au fond de la vallée en direction de Lanvaudan, nous rappelle à la triste réalité des événements qui poursuivent leur cours tragique.

Aux abords du grand étang, un groupe de Francs-Tireurs en embuscade vient d'attaquer une voiture allemande dont trois des occupants sont mortellement atteints. Les cinq autres, ayant, par une chance inouïe, évité le même sort, abandonnent leur véhicule criblé de

balles et, malgré quelques blessures, s'enfuient précipitamment en direction de Bubry.

Les conséquences probables de cet audacieux coup de main, qui a jeté le plus grand émoi dans la population de Saint-Yves, sont entrevues sans peine. Il faut s'attendre aux châtements promis et donc prendre, sans tarder, les précautions qui s'imposent, car les cinq kilomètres qui séparent les deux bourgs seront vite franchis par les Allemands, assoiffés de vengeance, que les rescapés ne vont pas manquer d'alerter.

La fuite étant le plus sûr sinon l'unique moyen de salut, femmes et enfants d'abord, hommes ensuite, gagnent précipitamment la campagne, emportant sur des brouettes ou à force de bras, leurs objets les plus précieux. Au bout d'une heure, le village est évacué. Seuls, quelques rares hommes ont décidé d'attendre, sur place, les événements, non sans avoir repéré la brèche ou le chemin creux par où se sauver, le cas échéant.

Vers 18 h. 30, un bruit insolite, perçu d'abord au loin, se rapproche rapidement, propageant par toute la campagne ses échos terrifiants, à croire que l'enfer a subitement déchaîné ses furies. Au fracas que font les lourds équipages

lancés à toute allure sur la route cahoteuse, au ronflement saccadé des moteurs poussés à la limite de leurs efforts, se mêle un crépitement d'armes à vous glacer jusqu'aux moëlles.

La rapidité, avec laquelle le convoi infernal atteint et franchit le bourg, ôte le temps à la réflexion. Tour à tour, passent en cyclône, des side-cars, des pièces d'artillerie, une voiture d'ambulance et plusieurs camions découverts, chargés de troupes qui mitraillent, au passage, les abords de la route.

Vingt minutes se passent, minutes d'anxiété, pendant lesquelles les Allemands embarquent les cadavres, puis, dans le calme cette fois, reprennent précipitamment le chemin de Bubry. On respire à Saint-Yves, où l'on a l'impression très nette que le temps leur manque pour opérer des représailles qui eussent été terribles, et que, déjà, leurs armées sont en déroute. Ne dit-on pas, en effet, qu'après la trouée d'Alençon, les Américains sont descendus sur Rennes, ont atteint Pontivy, et viennent vers nous ?

Cependant, une affreuse nouvelle vient tempérer ce premier éveil de joie et d'espérance. Le Capitaine de Beaufort a trouvé la mort, la nuit précédente, aux environs de Poul-er-Groëz, au cours d'un engagement avec l'ennemi.

Que s'est-il donc passé ?

..

Il y a des événements sur lesquels il n'est pas toujours aisé de faire la lumière, parce qu'une grande discrétion les entoure comme d'un voile mystérieux, parce que le fil s'embrouille dans un enchevêtrement de circonstances difficiles à démêler, parce, qu'au surplus, ils se déroulent dans les ténèbres et la solitude et que le principal témoin a disparu, emportant, avec lui, son secret dans la mort.

Dans la journée du 3, le Capitaine de Beaufort a alerté sa compagnie pour la nuit à venir. La section de Saint-Yves, sous son commandement, prendra position aux environs de Sebrévet ; la section de Bubry se postera sur la route Pontivy-Quimperlé, à quelque distance du carrefour de Poul-er-Groëz. Les emplacements, préalablement relevés, sont sur l'itinéraire des convois à intercepter pour gêner la retraite ennemie.

Cependant, par l'intermédiaire de l'abbé Cougoulic, aumônier de la Compagnie et maquisard de la première heure, la section de Bubry fait savoir, dans la journée, que les Alle-

mands campent à Bubry et y exercent une surveillance sévère. Il devient impossible, dès lors de sortir les armes dissimulées, en plein bourg, sous un tas de fagots ; l'essayer serait une tentative vouée d'avance à l'échec.

Mais les ordres sont les ordres, et il n'est pas dans les habitudes du chef de s'arrêter à une difficulté. Pour lui, il n'y a pas d'obstacles insurmontables pour peu que l'on soit, à l'occasion téméraire, et, dans ce cas, la témérité s'impose. Il n'accepte donc pas l'excuse et maintient sa consigne.

Le risque apparaît cependant trop grand pour ses hommes qui, à la suite d'une seconde démarche auprès de leur capitaine, dont ils ne peuvent faire fléchir la résolution opiniâtre, déclarent forfait.

On pourrait conclure de cette intranquillité à un tempérament autoritaire à l'excès. Ce serait mal connaître M. de Beaufort, et prendre pour un défaut ce qui serait plutôt l'exagération d'une qualité. Autant son bon cœur le rend débonnaire et son courage aventureux, autant sa volonté atteint aux bornes de l'obstination et son patriotisme aux limites extrêmes du don de soi.

Ses soldats, d'ailleurs, ne s'y trompent

pas, et ces aboutissants, loin de les déconcerter, forcent plutôt leur admiration et leur sympathie. Ils regrettent, en répondant à son insistance par un abandon forcé, de lui causer quelque peine et ne considèrent pas comme un reproche, mais comme une héroïque détermination, sa dernière parole : « Et bien, moi, j'irai quand même ».

...Et le soir, vers 22 heures 30, il quitte, seul, Keranskoët. Laissant à un autre le soin de diriger la section de St-Yves, il s'en vient rejoindre à Poul-er-Groëz un petit groupe d'hommes, réunis à la hâte, pour remplacer les défaillants. Ce sont, pour la plupart des étrangers, des parachutistes hébergés au château et dont il ignore la valeur militaire et le cran en face du danger.

Il arrive, à la nuit, sur la position prévue : un petit terrain inculte, en bordure de la grand'route, fermé par un talus sur lequel le feuillage touffu des arbres forme un rideau protecteur. Du côté opposé, des broussailles et d'épais buissons de lande peuvent, le cas échéant, favoriser une retraite rapide. Le Capitaine de Beaufort, armé de son fusil-mitrailleur et accompagné de quelques hommes, se place en embuscade derrière le talus, après avoir pris la précaution d'installer un second fusil-mitrailleur, en couverture, de l'autre côté de la route, à l'entrée d'un petit chemin creux.

Les dernières dispositions ayant été prises, tous attendent, résolus et dans le calme, le moment de passer à l'action. Mais si, dans le métier des armes, la bonne volonté et le courage sont, certes, des valeurs de premier ordre, elles ne remplacent cependant pas la compétence. L'art de la guerre consiste à prévoir une foule de détails car l'oubli du plus petit d'entre eux peut compromettre le succès, à bannir toutes les imprudences car la moindre d'entre elles peut bouleverser le plan et causer la catastrophe. Le Capitaine de Beaufort n'a compté, ni avec l'imprévu, ni avec le temps, et ces deux facteurs en se conjuguant vont amener sa perte.

Vers 23 heures 30, le chef veut se rendre auprès du peloton qui est embusqué dans le petit sentier. Par cette belle nuit d'été, la lune inonde, de sa clarté, la campagne environnante. On verrait lire comme en plein jour, et, détail qui est loin d'être insignifiant, M. de Beaufort a, par une malencontreuse idée, revêtu une culotte de couleur beige-clair. Coïncidence plus fâcheuse encore, un fort convoi de cyclistes allemands passe en direction de Plouay, au moment même où il traverse le terrain.

On sait avec quelle prudence l'ennemi opère sa retraite. Sans cesse harcelé et traqué, il ne s'engage qu'avec mille précautions sur les routes

où tout est suspect pour lui, où chaque sentier, chaque carrefour, chaque haie, peut dissimuler un secret danger. Les surprises et les guet-apens, auxquels il se sent continuellement exposé, entretiennent en lui une singulière méfiance, tout en forçant son attention à demeurer constamment en éveil.

Cette silhouette, qui se meut dans la nuit, sous la clarté de la lune, n'a pas échappé à cette scrupuleuse vigilance. Une grenade, rapidement lancée, vient terrasser le Capitaine de Beaufort qui s'abat, comme un oiseau blessé, à quelques pas de ses meurtriers qui ont déjà franchi le talus et s'affairent autour de lui. Ses cris de douleur et ses appels au secours retentissent dans la nuit, sans autre réponse, hélas ! que leurs propres échos dont la plainte lugubre cavalcade de ravin en ravin. Que sont devenus ses compagnons ? Mystère. Il reste seul, sans défense et sans amis, rançon de ce combat qui se termine avant d'avoir été engagé.

Le sacrifice n'est pas, pour autant, consommé. Les Allemands chargent leur victime sur le premier camion qui se présente, et, pour assouvir leur haine, s'acharnent sur elle durant le voyage. Aucun témoin ne pourra raconter cette scène d'horreur, mais on devine ce qu'ont été les souffrances de M. de Beaufort. « Pourvu, disait-il souvent, que je ne tombe jamais vivant entre

leurs mains. Le fait de me sentir captif des Allemands serait ma douleur la plus grande ». Elle ne lui est pas épargnée.

Quant à la torture physique, quel témoignage tristement éloquent que cette loque sanglante retrouvée le lendemain dans un fossé sur la route de Plouay à Lorient ! Leur vengeance satisfaite, les Allemands ont abandonné là le cadavre dont la poitrine, largement ouverte, prouve l'inconcevable acharnement et la bestiale cruauté de ses bourreaux.

Par sage précaution, le Capitaine de Beaufort ne possédait sur lui ni pièces d'identité, ni document susceptible de le compromettre. Aussi la Croix Rouge, prévenue, ne trouvant, sur le cadavre, qu'une montre anglaise, croit devoir l'identifier comme soldat britannique. Cette erreur, la famille va pouvoir l'exploiter, et, avec l'aide de louables complicités, ramener le corps à Keranskoët.

La disparition, tragique et soudaine, de cet homme de devoir, si légitimement apprécié, est profondément ressentie, non seulement à St-Yves, non seulement dans le voisinage, mais dans la contrée toute entière.

Pendant deux jours, des gens de toutes conditions défilent pieusement devant son cercueil,

et, le lundi matin, quand le cortège funèbre s'achemine vers l'église paroissiale, une foule impressionnée et impressionnante se presse pour saluer, un dernière fois, celui qui s'en va en laissant d'unanimes regrets, fauché au moment même où il allait voir ses efforts récompensés. Coïncidence qui n'échappe à personne, le passage, sur la route voisine, des chars libérateurs, et, dans le ciel, celui des escadres américaines donnent à ce cortège l'étrange caractère d'une marche à la fois lugubre et triomphale.

Dans le petit cimetière rustique, à l'issue de la cérémonie religieuse, le Général Le Gal résume l'œuvre de ce magnifique entraîneur que viendront bientôt récompenser la Croix de Chevalier de la Légion d'Honneur et cette éloquente citation :

« Animé d'un très pur patriotisme, a été, dès le début de l'occupation allemande, l'un des premiers organisateurs de la Résistance en Morbihan. S'est dévoué avec une constance et une énergie dignes des plus grands éloges à une œuvre particulièrement dangereuse, prêchant l'exemple, ranimant les énergies et ne se laissant arrêter par aucun obstacle. Bien que chargé d'une nombreuse famille et ayant de ce fait des motifs qui eussent pu l'éloigner à ce moment du combat a été, sans conteste, l'un des apôtres les plus

ardents du relèvement et du soulèvement. Commandant de Compagnie au 7^e Bataillon de F.F.I. du Morbihan, est tombé, le 4 août 1944, à la tête de ses hommes, au cours d'un engagement de nuit, donnant jusqu'au bout l'exemple du dévouement et de l'accomplissement du devoir militaire ».

Frères de sang et frères d'armes, Bernard et Jacques de Beaufort sont couchés, ce soir, côte à côte, dans le caveau de famille prématurément ouvert et que, malheureusement encore, la lourde pierre tombale ne clôtera pas pour longtemps.

Près de la dépouille, à peine refroidie de ses aînés, Alain, dans quelques mois, viendra reposer à son tour. Ce jeune officier de 22 ans qui, aussitôt sa démobilisation en 1940, s'engageait dans la Résistance pour continuer le combat, fut, tout d'abord à Lorient, l'auxiliaire de son frère Jacques.

Sous une apparence extérieure de candeur et de modestie il cachait un cœur de lion, une intelligence très vive, une audace réfléchie, une grande maîtrise de soi, un don merveilleux d'observation joint à de remarquables aptitudes

d'organisateur, autant de qualités dont il sut donner la pleine mesure au cours d'une carrière particulièrement brillante. Ne débuta-t-il pas par un coup de maître en s'attelant, au prix des pires difficultés et des plus délicates entreprises, à faire, au profit des Alliés, un relevé minutieux du camp retranché de Lorient, dont il établit un plan détaillé de tous les ouvrages, de toutes les sapes, de toutes les défenses ?

Ce premier travail terminé, au mois de mai 1941, il gagnait l'Angleterre par Pont-Aven, à bord des « Deux-Anges », petit voilier que montaient l'héroïque Yéquel et 3 hardis marins entièrement dévoués à ce genre d'expédition. Comme officier aviateur, il fit d'abord partie de la R.A.F., où furent bien vite remarquées ses qualités exceptionnelles.

Aussi, ses supérieurs décidaient-ils bientôt de lui confier une mission excessivement importante, et le nommaient capitaine, officier d'opérations de la Région R.6. En août 1943, Alain de Beaufort était parachuté en France et gagnait Clermont-Ferrand, d'où son commandement s'étendait à plusieurs départements, l'Allier, le Cantal, la Haute-Loire, la Creuse, le Puy-de-Dôme, etc...

« Sous le pseudonyme de « PAIR »,

UNE GERBE DE HÉROS

- EN HAUT -

Pierre DE BEAUFORT
CAPITAINE D'ARTILLERIE

- DEUXIÈME RANG -

Guy DE BEAUFORT
COLONEL
Commandant le 5^{ème}
Chasseurs d'Afrique

Jacques DE BEAUFORT
CAPITAINE F. F. I.
Martirisé par les Allemands
le 4 Août 1944

- TROISIÈME RANG -

ABBÉ
Bernard DE BEAUFORT
LIEUTENANT DE CAVALERIE
Mort le 18 Septembre 1944
des suites de captivité

Alain DE BEAUFORT
CAPITAINE AVIATEUR
Fusillé par les Allemands
le 15 Août 1944

- EN BAS -

Jacques BRETAGNE
CAPITAINE
au 3^e Spahis Marocains
Tué à Belfort
le 26 Novembre 1944

Henri GUERNIER
CAPITAINE
au 1^{er} Régiment d'autos-mitrailleuses
Tué à Sens
le 15 Juin 1940



il était chargé d'organiser dans tout ce secteur des liaisons radio avec Londres, de rechercher des terrains remplissant les conditions nécessaires pour recevoir des parachutages d'armes, de constituer et d'instruire les équipes chargées de signaler le terrain aux avions britanniques, de recevoir et de distribuer le matériel. »

« Il était, en outre, chargé de mettre en place un certain nombre de plans qui devaient jouer au moment du débarquement. Le principal était le plan vert ou plan de destruction de voies ferrées, qui consistait à prévoir le matériel et le personnel chargé d'organiser sur les différentes lignes de chemin de fer de la région les coupures qui pourraient interrompre la circulation. »

Il ne devait pas décevoir les espoirs de ses chefs qui, en février 1944, lui conféraient le titre et les attributions de Délégué Militaire et Représentant du Général de Gaulle, et, le 7 juin suivant, lui décernaient cette première citation à l'Ordre de l'Armée : « A surmonté des situations souvent critiques. D'une volonté et d'un courage exceptionnels, a rendu les plus grands services à la cause de la Résistance ».

Sa zone d'opérations, qui englobait le secteur de Vichy, n'était pas, en effet, de tout repos, ni de toute sécurité. Dénoncé, puis serré

de près par la Gestapo qui mit sa tête à prix pour la somme de 2 millions il dut fuir Clermont-Ferrand, et se vit confier la Région parisienne, où le service des parachutages était particulièrement défectueux.

Il s'appliqua à le réorganiser et menait sa tâche à bien quand, « on n'est, hélas ! jamais trahi que par ses amis », le 2 juillet, il était arrêté dans le métro, victime de la félonie d'un camarade qu'avait corrompu l'appât du gain. Il réussit d'abord à s'évader mais pour être, après une course folle, repris par les miliciens.

Encadré par ces Français indignes, il traversa les rues sous les regards attristés mais sympathisants de nombreux Parisiens. Pas un instant, il ne perdit son sang-froid ni son sourire, et on raconte qu'une personne, ayant, extérieurement et de façon fort expressive, exprimé son mépris aux miliciens, il lui adressa ce mot crâne : « Ne vous en faites pas, ma bonne dame, on les aura tout de même ».

Son séjour à Paris ne devait pas être de longue durée. Les Allemands, inquiétés par l'avance des troupes alliées sur la capitale et peu désireux d'abandonner une si bonne prise, embarquaient leur prisonnier dans le convoi qui, le 15 août, prenait la direction de l'Allemagne.

Mais la terre de France, si généreusement défendue par ce fils héroïque, voulut le garder jusqu'au bout et recevoir son dernier sacrifice. Le train, chargé de son pauvre bétail humain, s'arrêta à Domont (Seine-et-Oise) en pleine forêt. Avec Alain de Beaufort, six autres captifs, dont le Colonel Rondenet, furent sommés d'en descendre, conduits à quelque distance au lieu dit les « Quatre Chênes », où, sans autre forme de procès, ils tombèrent sous les balles ennemies.

Il était 2 heures de l'après-midi. Dans toutes les églises de France, on entonnait les Vêpres de l'Assomption. « Assumpta est in cœlum : gaudent angeli ». Elle est montée au ciel à la grande joie des anges.

Nous ne saurions mieux résumer les mérites d'Alain de Beaufort qu'en publiant ici la magnifique citation qui l'a créé Chevalier de la Légion d'Honneur :

« Jeune officier d'aviation, plein d'allant et de courage. Rejoint Londres en 1941. Dirige les missions « Action » dès cette époque. En août 1943, est parachuté en France, où il organise, en dépit des dangers quotidiens, les réseaux de parachutage des régions de Clermont-Ferrand, de Limoges, puis de Paris. En juin 1944, dans le Morvan, constitue de fortes unités des F.F.I., cause des pertes sérieuses à une colonne

ennemie près de Lormes. Tombe le 20 juillet 1944, à Paris, dans une souricière tendue par la Gestapo. Est fusillé le 15 août à Domont. »

« Chez nous, me disait un jour sa maman, on ne fait rien à moitié ». Il n'était pas besoin de le prouver davantage, et pourtant, le calice n'était pas épuisé.

Deux membres de la famille, le Lieutenant-Colonel Guy et son beau-frère le Capitaine Jacques Bretagne qui prenaient part à la grande chevauchée commencée en Afrique du Nord, demeureraient encore en danger, et, au moment où s'ouvrait la campagne de France, toutes les angoisses étaient permises sur le sort de ces valeureux officiers.

Dès sa descente sur la terre française, Guy de Beaufort, alors chef d'escadron, participait à l'attaque des avancées du port de Toulon. A la tête d'un détachement blindé qu'il menait avec une impétuosité remarquable, il contribuait, les 21 et 22 août 1944, par des coups de boutoir audacieux sur La Farlède et La Valette, à désorganiser le dispositif de défense ennemi et l'autorité militaire ne cachait pas son admiration en reconnaissant qu'il était « un modèle du commandant

de groupement d'appui blindé que le commandement aime à avoir et souhaite retrouver à ses côtés ».

Puis, ce fut la marche vers le Nord. Promu Lieutenant-Colonel et « placé à la tête d'un groupe de combat de la 1^{re} Division blindée, il surprenait et détruisait entre les 5 et 14 septembre 1944, cinq colonnes ennemies à Givry, Chagny et Genevrière, arrêtaient une contre-attaque appuyée par l'artillerie en infligeant de lourdes pertes à l'ennemi (600 morts, blessés ou capturés) et rendait inutilisables 25 pièces d'artillerie ainsi que plusieurs centaines de véhicules ».

La voie était ouverte vers l'Est et c'était, en fin janvier 1945, la conquête, en Alsace, des cités Else Grasseegerst et Langezug; puis le 3 février, lors de la percée en direction de Stattenfeld, celle de Bolwiller, où il entra le premier dans son char obligeant les Allemands à un repli précipité.

En avril, à la tête de son beau régiment, le 5^e Chasseur d'Afrique, il brisait les bretelles de la ligne Siegfried, au Sud de Karlsruhe, libérait successivement la rocade de Baden-Baden, Herrenalb et Freudenstadt qui assuraient nos communications avec le Rhin, franchissait de vive force le Neckar et le Danube, se rabattait

sur Ulm et terminait sa route glorieuse en se portant sur la frontière autrichienne.

La magnifique décision, signée du Général de Gaulle à l'adresse de cette unité d'élite « qui, par le nombre et la valeur de ses succès, les pertes qu'elle a infligées à l'ennemi (21 chars, 70 canons anti-chars, 60 autres canons, 4.500 prisonniers) et par les sacrifices qu'elle a consentis, a inscrit dans son histoire une page de gloire ineffaçable », l'attribution à son commandant de la croix de guerre avec palme et du « Distinguished Service Cross » qui vinrent récompenser ces beaux faits d'armes, si elles honoraient le courage et la compétence militaire du chef, confirmaient aussi les craintes et les inquiétudes des siens. La Providence, heureusement, le préserva... ce fut le seul.

Le 26 novembre suivant, le Capitaine Jacques Bretagne mêlait son sang à celui de ses beaux-frères. C'est au terme d'une brillante campagne qui lui valut, tant en Afrique qu'en Italie et en France, les plus élogieuses citations, que la mort des soldats coucha cet officier d'élite devant Belfort.

J'eus la pénible mission d'en aviser la Comtesse de Beaufort. Je pouvais craindre que cette nouvelle épreuve ne l'effondrât complète-

ment. « Les grandes douleurs, dit-on, sont toujours muettes » et s'accommodent mal d'expressions trop bruyantes ou de réactions trop nerveuses. La pauvre maman sentit sa croix s'appesantir un peu plus sur ses épaules et en accepta ce surcroît de charge avec un calme vraiment édifiant, un courage magnifique, une grandeur d'âme peu commune.

Quand je voulus prendre congé, après quelques paroles de consolation et d'espérance chrétienne, je vis cette noble femme se redresser, dominer son immense douleur, et je reçus d'elle cet admirable aveu dans lequel planait, au-dessus des souffrances morales, des déchirements cruels du cœur humain, des crucifiants renoncements de l'amour maternel, la sublime conception de l'honneur et de la fidélité au devoir : « Monsieur le Recteur, je suis fière de mes fils ».

Si toutes les mamans de France avaient pu dire autant, nous n'aurions pas eu besoin des étrangers pour délivrer notre pays.

III — LA LIBERATION

Dans les premiers jours du mois d'août, les événements prennent une singulière allure. Les unités américaines, aux troupes d'un ennemi désemparé, déferlent dans toutes les directions, libérant notre région à une cadence accélérée.

Le 5 août fera date dans les annales du pays, car ce jour apporte la Libération, avec tout ce qu'évoque ce terme expressif : joie de voir fuir, en piteux équipage, l'arrogante armée allemande, impression de soulagement après cinq années passées sous son joug chaque jour plus écrasant, enthousiasme patriotique qui peut, enfin, librement s'extérioriser.

Des clameurs, des souhaits de bienvenue saluent les convois américains qui, sans interrup-



Le Monument

*élevé à la mémoire de Jacques de Beaufort
sur le lieu où tomba le valeureux capitaine*

tion, défilent non loin de nous, au carrefour de Lann-Vihan, en direction du Finistère. Des drapeaux, des fleurs, des mouchoirs, s'agitent aux mains des gens accourus pour acclamer les « Yankees ».

Dans le bourg, des doigts nerveux ont rapidement tressé des guirlandes de verdure, tendu des décorations, érigé un arc-de-triomphe pour ménager à nos sauveurs une réception à la mesure de leur mérite et de notre reconnaissance. Il tarde à tous de voir les motorisés des vainqueurs purifier notre sol des empreintes, encore récentes, du matériel de terreur et de servitude de nos oppresseurs enfin vaincus.

St-Yves, cependant, n'a pas la joie d'accueillir, en ce jour, les libérateurs dont l'itinéraire ne nous favorise pas. En compensation, les maquisards y viennent recevoir l'hommage, qui, pour ne leur avoir pas été spécialement ménagé, n'en est pas moins la juste récompense de leurs efforts.

Pendant que, du haut de son perchoir, la cloche, à toute volée, égrène ses notes triomphantes au-dessus du hameau qui frétille sous un souffle d'allégresse, les maquisards, ceux de la dernière heure comme ceux de la première, défilent dans les rues pavoisées. Bras dessus, bras

dessous, jeunes et vieux, flanqués d'une bande de marmots piaillants et délurés, suivent la colonne, chantant, criant, clamant leur joie.

Un orage de folle gaieté se déchaîne bientôt sur la bourgade, électrise les plus moroses, révolutionne les nerfs et stimule les générosités. Les cœurs sont largement ouverts, tout comme les caves, d'où le cidre s'évade en abondance, et ce ravitaillement, particulièrement apprécié, contribue à entretenir la température et, bientôt, à faire monter la pression qui fuse de toutes parts, empourprant les joues, déliant les langues, compromettant bien des équilibres.

Pour clore cette patriotique manifestation, un orateur improvisé rassemble la foule autour de la chaire d'éloquence publique du pays, qu'un ironique destin ou une fée malicieuse, en fin de compte, une décision municipale, a édifiée au pied d'un grand vitrail où préside le Saint Avocat.

A la suite de cette harangue, dont les auditeurs ont ponctué les envolées, tantôt lyriques et tantôt dramatiques, d'exclamations spontanées accompagnées de libations approbatrices, le chant de la « Marseillaise » s'échappe de toutes les poitrines. Chacun, selon sa compétence musicale et la souplesse de son organe, passablement

échauffé, veut participer à ce concert, qui exalte l'entente fraternelle au service d'un idéal commun et, c'est dans un étrange tourbillon des tonalités les plus variées, des rythmes les plus capricieux, des notes les plus fantaisistes, que l'Hymne national, vibrant symbole de l'unité dans la diversité, retentit comme un cacophonique mais impétueux finale.

..

Nous avions espéré que la libération de la France serait totale. Mais, les troupes alliées ont déjà dépassé Paris, refoulant l'indésirable vers ses frontières, qui sont aussi les nôtres, et il reste, dans notre région, une poche, où va se concentrer la résistance allemande. Pour la réduire les Américains, secondés par les F.F.I., organisent, autour de Lorient, un siège en règle qui durera dix mois.

Le maquis, en effet, a pris fin, et ses formations vont mener, désormais, une guerre régulière pour retenir, dans son piège, la bête aux abois. F.F.I. et Francs-Tireurs de St-Yves ont rejoint leurs secteurs. Dès le début de la campagne, un accident met hors de combat plusieurs hommes de la 7^e Compagnie, à la tête de laquelle le capitaine Pers a remplacé le regretté capitaine

de Beaufort. D'Hennebont, trois d'entr'eux, portant heureusement des blessures légères, peuvent regagner leur domicile.

Un quatrième, Julien Burban, dont le corps est labouré par des éclats de grenade, est immédiatement évacué sur l'hôpital. Ancien soldat des brousses africaines, comme ancien fusilier de la célèbre Brigade de l'Amiral Ronarc'h, qui s'illustra en 1914 à Dixmude, ce grand-père de la compagnie n'a pas craint, malgré ses 58 ans, d'aider le maquis et de mettre son sabre de vieil adjudant au service du pays. Il avait rêvé se rendre utile jusqu'au bout, mais dix longs mois de soins seront nécessaires pour lui rendre une demi validité.

Il n'en est pas de même, hélas ! pour cet autre gâs du pays, François Le Côte, lequel trouve la mort au cours d'une reconnaissance en avant de Caudan. Surpris, avec son groupe, dans une embuscade allemande, il tombe sous la première rafale, seul parmi ses camarades qui évitent de justesse, le même sort. Son corps, demeuré dans les lignes ennemies, ne sera retrouvé que dans quelques mois, et ramené au pays où restent une jeune veuve et un enfant en bas-âge.

Si l'on excepte, enfin, Désiré Bruchec, qu'une blessure au pied retiendra quelques semai-

nes à l'hôpital, il n'y aura fort heureusement pas d'autres victimes à déplorer à St-Yves durant le temps que durera le siège de Lorient.

La liste, qu'à titre de pieuse mémoire et de reconnaissance nous publions ici indique, avec une bien douloureuse éloquence, la part des sacrifices supportés par notre petite paroisse durant ces longues et pénibles années :

1°) Aux Armées

Louis Bédard, tué le 20 mai 1940 à Dunkerque, 21 ans.

Raymond Guyonvarch, tué le 11 juin 1940 à Troyes, 22 ans.

Mathurin Evanno, tué le 12 juin 1940 à Sommepey, 33 ans.

Mathurin Thomazo, tué le 16 juin 1940 à Arc-s.-Till (C.-d'Or), 34 ans.

Abbé Bernard de Beaufort, mort le 18 septembre 42 suites de captivité, 28 ans.

Pierre Gouic, mort le 22 juillet 1945, suites de captivité, 30 ans.

Joseph-Marie Rivalan, tué le 5 décembre 1944, en Alsace.

2°) Dans la Résistance

Alban Bévan, fusillé le 1^{er} juin 1944 à Vannes, 22 ans.

François Morvan, tué le 29 juillet 1944 à Saint-yves, 42 ans.

Jacques de Beaufort, martyrisé le 3 août 1944 à Plouay, 33 ans.

Alain de Beaufort, fusillé le 15 août 1944 à Domont (S.-et-O.), 26 ans.

François Le Côle, tué le 12 octobre 1944 à Caudan, 27 ans.

Situé en première position à l'arrière de la poche de Lorient, Saint-Yves acquiert, de ce fait, une certaine importance militaire.

A la fin de l'été, les Américains établissent dans la propriété de Kernivinen, sous les ombrages de Roselane, un important dépôt de munitions et aménagent, à proximité, un terrain d'aviation. Jour et nuit, c'est une incessante circulation de camions pendant que, dans le ciel, évoluent les petits oiseaux que l'on a surnommés des « coucours », ou encore des « mouchards », à cause, d'une part, de la longueur de leurs ailes et de leur fuselage, et, d'autre part, de leurs aptitudes aux missions de reconnaissance et de réglage de tir auxquelles ils sont particulièrement affectés.

Tout cela change l'aspect tranquille et pacifique de notre petit coin de terre. Les dimanches attirent une foule de visiteurs, accourus de tous les environs, curieux de voir de près ce qu'ils aperçoivent si souvent dans la nue. Les aviateurs répondent, avec complaisance, aux demandes d'explication ou de renseignements dans la mesure où celles-ci ne sont pas indiscretes.

Dans le village, les soldats mettent de l'animation et une note de gaieté. Ils se mêlent, volontiers, à la vie des habitants. Saint-Yves ressemble à une petite Babylone où les langues cel-

tique, française, anglaise, mélangent leurs accents heurtent leurs syllabes et finissent toujours par s'entendre, grâce à ces providentiels auxiliaires que sont les gestes.

Loin de leur pays, les « Yankees » sont heureux d'en évoquer le souvenir et de raffermir leur espoir en un prochain retour. Ils se plaisent à satisfaire la curiosité des Bretons, en les transportant, en rêve, dans une Amérique paradisiaque et en illustrant leurs relations par toute une collection de photographies sur leur famille, leur contrée, leurs habitudes de vie.

Cette documentation ne contribue pas peu à développer les connaissances géographiques de la population qui est bientôt parfaitement renseignée sur le Canada, le Massachusetts, comme sur l'Etat de New-York.

Cette période de familiarité internationale, comme ce cours instructif lui-même, prennent fin avec la guerre et le départ des Américains au mois de Mai 1945. La joie que vient apporter l'annonce de la paix tant attendue se tempère d'une légère tristesse quand les libérateurs quittent le pays. « Au revoir Bob, au revoir Martin, au revoir Max, Léo, etc... ».

Puisse ce vœu de tendre retour être, cette fois, un adieu !

(Fin)

TABLE DES MATIÈRES

◆

I. — SES CURIOSITÉS

1° : L'Eglise	Page	14
2° : La Fontaine	Page	31
3° : Le Cimetière	Page	32
4° : Le Presbytère	Page	35

II. — SON HISTOIRE,

1° : De l'origine à la Révolution	Page	41
2° : La Révolution	Page	59
3° : La Succursale	Page	72
4° : La Paroisse	Page	80

III. — VILLAGE BRETON

1° : Le Bourg	Page	85
2° : La Campagne	Page	98

IV. — LA GUERRE

1° : L'occupation	Page	133
2° : Le Maquis	Page	143
3° : La Libération	Page	200